

Gambian Studies No. 10 B

WOLOF LEGENDS FROM PUBLISHED SOURCES

Edited by David P. Gamble

San Francisco

July 1987

INTRODUCTION

In Gambian Studies No.10 Wolof tales and legends were grouped together. In this revision legends have been separated, and so that 10A comprises various tales, and 10B the major legends. There is some overlap, for the same themes and motifs can appear in either group.

David P. Gamble

San Francisco,

July 1987.

WOLOF LEGENDS

	Pages
A The Story of the Three Sons of Noah	1- 18
B Tales of Njayan Njay	19- 52
C Tales of Koci Barma	53-106
D Legends of Cayor etc.	107-126
E Origin Tales	127-155
F Explanations of natural events	156-161
G Miscellaneous	162-168

1

The Story of "The Three Sons of Noah."

	Date	Pages
Sieur de la Courbe	1685	3- 4
Labat	1728	5- 8
Bérenger-Féraud	1879, 1885	9-18

The story of "The Three Sons of Noah."

This tale is provided by Bérenger-Féraud, both in Les Peuplades de la Sénégambie (1879), and in Recueil de contes populaires de la Sénégambie (1885). He makes a brief comment : "Cette légende dont j'ai trouvé la trace dans le livre du père Labat.." [This legend of which I found a trace in the book of Father Labat...] It would seem that he used the outline given in Labat (1728) and fleshed it out from his imagination, and did not hear it from a contemporary story-teller. Labat, however, had used material written by the Sieur de la Courbe: Premier Voyage...fait a la coste d'Afrique in 1685.

De la Courbe says that the story bears some resemblance to that of Noah, presumably because three major divisions of mankind, white, dark, and black were traced to a common father. Labat brings in the story after a discussion of the reasons for differences in skin color - the light skinned (tawny) Mauretians for example were separated from the very black Wolof just by the river Senegal, so that both were exposed to the same heat and sunshine, and then goes on to say it is easy to find an explanation if one believes this story, in which the children of Noah were of different colors. Noah is named by him as the actual father. Bérenger-Féraud goes further and brings in the Ark, not mentioned by the other two writers !

The story was originally told by a Muslim teacher, to justify the tendency which blacks had to steal ! In Bérenger-Féraud's telling the tale expresses the racist sentiments of 19th century French colonialists.

Source: Premier Voyage du Sieur de la Courbe fait a la coste d'Afrique en 1685.

p. 78

Les trois fils de Noe.

Apres soupe, tous les anciens du village vinrent s'asseoir sur des nattes a l'entour de nous pour calder, c'est a dire converser, ce qui est un de leurs plus grands plaisirs, pendant que les garçons et les filles, pareés de tout ce qu'elles avoient de plus magnifique, commencerent le bal au son du tambour. Nostre conversation roula sur plusieures choses et, entre autre, sur l'inclination naturelle que les negres ont de derrober. Le marabou, ou curé du village, voulant les justifier, nous fit une histoire assez plaisante qui avoit quelque rapport avec celle de Noë : il nous dit que leur premier pere avoit trois enfans dont l'un estoit blanc, l'autre maure,

p. 79

c'est a dire bazané, et l'autre negre; leur pere estant mort, ils s'assemblerent dans sa case pour faire le partage de ses biens qui consistoient en or, argent, yvoire, pagnes, meubles, chevaux et bestiaux. La nuit, comme les autres dormoient, le blanc, plus vigilant que ses freres, prenant tout de ce qu'il y avoit de plus precieux, comme or, bijoux et meubles, s'enfuit et se retira dans les pays que nous habitons; le Maure s'estant eveillé le second et voyant que son frere le blanc avoit emporté tout ce qu'il y avoit de plus precieux, prend les chevaux, les chameaux et tous les autres bestiaux et les enmenne; le negre comme le plus paresseux, s'estant eveillé bien tard, et ne trouvant plus que quelques pagnes de cotton, du mil, des pipes et du tabac, il prit cela pour son partage et s'estant mis a fumer, il fit reflexion sur la tricherie que ses freres luy avoient faite et resolut de courir apres et de s'approprier tout ce qu'il pourroit leur attraper;

c'est pour cela que les nègres ne font pas difficulté de dérober lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Translation.

After the evening meal, all the elders of the village came and sat on mats around us to "calder", that is to say "to chat", which is one of their greatest pleasures, while the boys and the girls dressed up in all their finery, began to dance to the sound of the drum. Our conversation touched on several things, and among others, on the natural inclination which the blacks have to steal. The marabout, or religious leader of the village, wishing to justify them, told us an entertaining story which had some connection with that of Noah.

He told us that their ancestor had three children, one of which was white, the other a moor (Mauretanian), that is to say, swarthy, and the other black. Their father having died, they assembled in his house to divide up his property which consisted of gold, silver, ivory, local cloths, furniture, horses and livestock. At night, while the others slept, the white, more vigilant than his brothers, taking everything that was most precious, like gold, jewelry, and furniture, fled and retreated into the countries which we inhabit. The Mauretanian, awakening next, and seeing that his brother the white had carried all that was most precious, took the horses, the camels, and all the other animals, and led them off. The black, the laziest, awakening later, and finding only some pieces of cotton cloth, millet, pipes and tobacco, took these for his share, and, beginning to smoke, reflected on the tricks that his brothers had played on him and decided to run after them and appropriate all that he could seize from them. It is for that reason that the blacks find no difficulty in stealing when they find the opportunity for it.

DPG- *The community in which the Sieur de la Courbe stopped seems to have been a Wolof one, near Saint-Louis. Yet I don't recognize the word "calder", which seems to be closer to the Fula word hal-de to talk. The usual Wolof term would be waxtaan (to chat). Maybe the marabout was a Tukuloor (Fula-speaking) religious teacher.*

Source: Jean-Baptiste Labat: Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale, 1728,
T.II, pp. 268-271.

LES TROIS ENFANS DE NOE

Si on s'en veut rapporter aux Marabous Negres, rien n'est si facile à trouver. Il n'y a qu'à supposer avec eux que des trois enfans de Noé, l'un étoit blanc, l'autre bazané, & le troisième noir, & que leurs femmes étoient de la couleur de leur maris. Voilà justement de quoy composer tous les peuples qui remplissent l'Univers.

L'histoire qu'ils font de ces trois enfans est trop plaisante pour ne l'a pas rapporter ici; d'ailleurs elle sert merveilleusement bien selon eux à excuser l'inclination que tous les Negres ont au larcin, & même à les justifier quand on les prend sur le fait. Ils disent donc que Noé étant mort, ses trois enfans s'assemblerent pour faire le partage des biens qu'il avoit laissez. Ces biens consistoient en or, argent, piergeries, yvoire, toilles, étoffes, pagnes, chevaux, chameaux, boeufs, moutons, & autres bestiaux. Il y avoit aussi des armes, des meubles, des grains, du tabac, des pipes & autres choses semblables. On mit en ordre toutes ces choses, & on remit le partage au lendemain, parce qu'il étoit trop tard ce jour-là. Les trois frères souperent ensemble de bonne amitié, burent & fumerent, & se couchèrent, mais ils ne dormirent pas tous trois également; le blanc qui étoit bien plus vigilant que les deux autres, se leva doucement, & prenant tout ce qu'il y avoit de meilleur, comme l'or, l'argent, les piergeries, l'yvoire, & les meubles les plus précieux, il les chargea sur les meilleurs chevaux & s'en fuit avec toutes ces richesses au pais où l'on voit encore aujourd'hui que les Blancs sont établis. La Maure s'étant éveillé quelque tems après le départ de son frère Blanc, & ne le trouvant plus ny les meilleurs effets de leur commune succession, se hâta de s'emparer des chameaux, des chevaux, des boeufs, des tapis & autres meubles qu'il put charger sur ces animaux, & se retira dans le pais où il avait résolu de fixer sa demeure. Le Negre comme le plus paresseux ne s'éveilla que le dernier & fort tard, & fut bien étonné de ne

plus voir ses frères, & de trouver la maison vuide, à l'exception de quelques pagnes, de quelques pipes, du tabac, du mil, & du cotton que ses freres avoient méprisez. Il vit bien qu'il étoit duppé, & qu'il luy seroit impossible de se faire rendre raison par ses frères, quand même il scauroit l'endroit où ils s'étoient retirez. Dans ces pensées affligeantes il se mit à fumer & à penser à ce qui luy convenoit de faire dans la situation où il se trouvoit; il crut que le meilleur party qu'il pouvoit prendre étoit d'attendre avec patience que 271 les occasions se presentassent d'user de represailles, & de s'emparer de tout ce qui pouvoit tomber sous ses mains en échange des biens que ses freres luy avoient enlevez; c'est ce qu'il pratique exactement tant qu'il vécut, & que ses enfans & leurs descendans pratiquent encore aujourd'huy.

Translation of Labat

He has been discussing possible reasons for the division of mankind into white, black and brown races...

"If one wishes to take the word of the black marabouts [religious teachers], nothing is so easy to find. One has only to suppose as they do, that of the three sons of Noah, one was white, the other swarthy, and the third black, and that their wives were of the same color as their husbands. That's exactly the composition of all the peoples that fill the universe.

The story that they tell of these three children is too entertaining not to tell here. Besides it serves wonderfully well, according to them, to excuse the inclination which all blacks have for theft, and even to justify them, when caught in the act. They say then, that Noah being dead, his three children gathered to divide the property that he had left. These goods consisted of gold, silver, [precious] stones, ivory, [imported] cloths, local cloth, horses, camels, sheep and other animals. There were also arms, furniture, grains, tobacco, pipes and other such things. They put everything in order, and put off the division until the next day, because it was too late that day. The three brothers had supper together in friendship, drank and smoked, and lay down, but all three did not sleep equally. The white who was more vigilant than the other two, got up softly and taking all that was best, like gold, silver, [precious] stones, ivory and the most precious furnishings, loaded them on the best horses and fled with all these riches to the countries where one sees the whites established even today. The Mauretanian awakening some time after the departure of his brother, and not finding any longer the best goods of their common heritage, hastened to take possession of the camels, horses, cattle, carpets and other furnishings which he could load on these animals, and retreated

into the country to which he had decided to establish his dwelling. The black as the most idle did not waken until the last and very late, and was astonished at not seeing his brothers and finding the house empty, with the exception of several local cloths, some pipes, tobacco and millet and cotton which his brothers had despised. He realized that he had been deceived, and that it would be impossible to obtain justice from his brothers, even when he got to know the place to which they had retreated. With these troublesome thoughts he began to smoke and to think what he should do in the situation in which he found himself. He believed that the best plan he could take was to wait patiently until the opportunities presented themselves to take reprisals, and seize all that could fall into his hands, in exchange for the goods that his brothers had taken from him. That was what he practised as long as he lived, and what his children and their descendants practise even today.

Source: L.J.-B. Bérenger-Féraud: Les Peuplades de la Sénégambie, 1879, pp.32-37.

LEGENDE DES TROIS FILS DE NOÉ

Noé qui est après Adam le père de tous les hommes avait trois fils: le premier qui s'appelait Toubab, était blanc de figure comme le sont les Européens; il avait une santé faible, mais son esprit était très-subtil et très-rusé; grâce aux ressources de son imagination il avait toujours raison sur ses frères soit par la parole soit par les actes. Il excellait dans l'art de se procurer les objets dont les autres avaient besoin et il savait en les vendant en retirer une rétribution qui était toujours supérieure à leur prix réel.

33

Le second dont le nom était Hassan était si brun qu'on ne savait au juste s'il était blanc ou noir; il était maigre aussi, mais bien mieux portant que Toubab, ne craignant ni le soleil ni la chaleur comme lui, n'ayant pas la fièvre à chaque instant; au contraire, agile et aimant la chasse, il montait volontiers à cheval, gardait les troupeaux de son père et les soignait avec beaucoup d'habileté. Il était d'humeur batailleuse, d'un caractère irascible, et surtout il avait le très-vilain défaut de dérober au voisin tout ce qu'il pouvait prendre et tout ce qui lui paraissait bon à quelque chose. Maintes fois il avait volé Toubab, mais en définitive il était toujours sa dupe, car ce dernier se rattrapait bien vite en échangeant quelque chose avec Hassan.

Le troisième, Samba, avait la couleur des Ouolofs. Plus grand et plus fort que ses frères, il traversait impunément les saisons fraîches et chaudes sans être malade, il savait mieux cultiver la terre et faisait produire au sol des graines, du coton et des herbages savoureux, mais avant infiniment moins d'astuce que son frère Toubab, trop peu de méfiance vis-à-vis de son frère Hassan, sa récolte était toujours dépensée, avant qu'elle ne fût arrivée au grenier; ou bien quand il était parvenu après mille dangers de rapt à la mettre en sacs, il était obligé de la donner tout entière à Toubab pour avoir un des menus objets de luxe ou de gourmandise que son tempérament lui faisait désirer avec une avidité irréfléchie. Samba menait donc en somme une vie besogneuse,

ayant plus de convoitise que d'aisance, condamné à beaucoup travailler pour avoir le moindre des plaisirs.

Le père Noé qui était très-riche, puisqu'il s'était trouvé seul possesseur du monde entier, avait obligé pendant de longues années ses fils à vivre en bonne intelligence, en les mettant dans des conditions d'une juste égalité; il donnait souvent en cachette à Samba ce que le pauvre noir n'avait pas su se procurer et que ses frères avaient bien su acquérir, il lui répétait chaque jour qu'il ferait bien d'oublier sa paresse et de mettre à ses occupations l'assiduité qui caractérisait Hassan ; qu'il devrait être économe comme son frère Toubab. Mais autant en emportait le vent. Samba se hâtait d'assouvir sa gourmandise et son orgueil, les dons de son père n'étaient utiles qu'à sa paresse.

34

Noé, arrivé à la fin de ses jours, réunit ses trois fils, il leur recommanda de s'aimer, de vivre en bonne intelligence et il leur légua tous les biens de la terre qui étaient en sa possession; leur disant qu'il devaient se les partager bien également en trois portions. Puis, il mourut, et le premier sentiment de douleur passé, ses fils se mirent en devoir de l'inhumer.

Quand les enfants eurent rendu les derniers devoirs à leur père, ils parlèrent du partage de l'héritage. Chacun d'eux fit sonner bien fort le désir qu'il avait de ne posséder qu'un tiers de la fortune paternelle, et pour que le partage fût bien équitable ils firent un inventaire très-minutieux. Toubab fit remarquer qu'il fallait mettre d'un côté les troupeaux, de l'autre les objets précieux, les tissus, les armes, la poudre, de peur de les animaux en se détachant ne vinssent à gâter ces objets d'un grand prix; et ils commencèrent sans affection à empiler les caisses du côté de la case qui regardait la mer.

Pendant que Toubab s'occupait à cette besogne, Hassan, lui, plaçait les troupeaux, les chevaux, les dromadaires, du côté de la case qui regardait le désert et il les éloignait peu à peu de l'habitation sous le prétexte de les mettre à portée d'un meilleur pâturage, de même que Toubab rapprochait de plus en plus de la mer où l'arche était mouillée et flottait comme un navire, les caisses de

provisions, de tissus, d'armes et de poudre, prétendant que le vent du désert était contraire à leur bonne conservation.

Pendant que les deux frères travaillaient ainsi sans relâche, Samba fit la sieste; il joua un air de tam-tam, aida un peu par-ci, par-là, à chacun des deux autres et surtout ne perdait pas de vue la cuisine où un plantureux couscous se préparait, promettant à son odorat sensuel des jouissances de gourmandise qu'il savourait à l'avance.

Le travail d'inventaire et de classement finit avec le jour. Toubab l'avait évidemment prolongé à plaisir et grâce à des excuses dont ses frères n'avaient pas soupçonné la véracité, Hassan avait bien quelquefois jeté un coup d'oeil de méfiance sur son ainé, mais comme il avait eu soin de mettre dans le lot des bestiaux qu'il comptait avoir à sa part les meilleures têtes du troupeau, il laisser faire Toubab en se disant: Il ne faut pas l'indisposer contre moi, car je pourrai mieux ainsi m'entendre avec lui pour laisser à Samba le lot des bêtes maigres.

Lorsque la nuit fut près d'arriver, Toubab dit à ses frères: soupons, puis hâtons-nous de dormir et demain matin au jour nous commencerons le partage; de cette manière, nous pourrons faire les lots bien égaux, et s'il y avait par hasard des contestations, nous aurions le temps de modifier ces lots et de tout finir avant la chute du jour. D'ailleurs, leur dit-il, je suis souffrant, vous le savez, et je suis trop fatigué à cette heure pour faire quoi que ce soit.

La proposition de Toubab fut appuyée fortement par Samba qui, à plusieurs reprises, avait dit à la cantonade: on devrait bien souper; le couscous se brûlera si on tarde de le manger ! J'ai grand faim, je voudrais bien souper. Et comme Hassan avait deux or trois fois dans l'après-midi senti avec plaisir les émanations de la cuisine, on décida à l'unanimité qu'on dînerait sans plus de retard. Toubab toucha à peine au couscous, il avait toujours eu peu de sympathie pour ce mets; il lui fallait de la viande grillée, des sortes de petites graines, des choses qui n'étaient ni de la viande, ni du poisson, et qu'il conservait dans

des boîtes en fer-blanc, il ne mangeait habituellement que du pain de farine de blé, au lieu de farine de mil, de sorte qu'il laissa beaucoup de sa part d'aliments. Hassan mangea comme deux, mais Samba dévora comme quatre, et bien plus il laissa Hassan s'abreuver avec du lait, Toubab avec du vin de France, et il ingurgita pour sa part toute l'eau-de-vie et le vin de palme qu'il trouva à sa portée.

Après le dîner même, il bourra sa pipe et fuma avec délices jusqu'à ce que le sommeil le surprit.

36 Bientôt on se coucha; Toubab qui se plaignait toujours de la chaleur se plaça du côté de la mer qui était aussi le côté de l'arche et des caisses d'objets précieux.

Hassan sous le prétexte qu'il veillerait mieux sur les troupeaux se mit du côté du désert. Quant à Samba, lui, bien repu et un peu ivre, ayant fini de fumer sa pipe, il se coucha carrément au milieu de la natte, et il ne tarda pas, à ronfler comme un bien-heureux. Hassan s'était promis de surveiller les mouvements de Toubab, mais comme il avait très-bien dîné le travail de la digestion le poussa irrésistiblement au sommeil.

Quant à Toubab, il n'avait pas fermé l'oeil comme on le comprend bien; aussi, dès que ses frères furent endormis il se leva sans bruit, chargea les caisses d'objets précieux sur l'arche, et partit vers le nord dans des pays où la chaleur est moins forte qu'au Sénégal et où il se trouva infiniment plus à l'aise, avec la fortune et les provisions qu'il possédait.

Aussitôt que la lune se fut levée, Hassan s'éveilla, son premier regard fut pour voir ce que faisait Toubab et il s'aperçut aussitôt de sa disparition. Il se leva précipitamment, et courut à la plage où il arriva juste à temps pour voir l'arche disparaître à l'horizon.

Il revint à la case assez dépité et voulant se concerter avec Samba mais voyant celui-ci ronfler sans soucis et ne pas s'éveiller quand il l'appelait, il se dit: après tout pourquoi ne ferais-je pas de mon côté comme a fait Toubab. Incontinent il monte à cheval et pousse devant lui les troupeaux jusqu'au fond du désert.

Le soleil était déjà haut quand Samba s'éveilla; les fumées de l'eau-de-vie et du vin de palmes avaient un peu obscurci ses idées de sorte qu'il fut un long moment avant de rien comprendre à ce qui était arrivé. Quand il entrevit la réalité, néanmoins, il eut un moment de désespoir, mais en jetant les yeux sur
 37 les restes du repas de la veille il trouva encore une bouteille d'eau-de-vie, un peu de tabac et une pipe. Il fut consolé aussitôt à moitié, il but encore, fuma de nouveau et toutes les pertes qu'il avait subies furent oubliées.

Voilà pourquoi depuis de longues années les blancs naviguent sur la mer avec l'arche et des objets précieux, en leur qualité d'enfants de Toubab, gagnant beaucoup d'argent à faire du commerce. Voilà pourquoi les Maures ont de beaux troupeaux et s'enfoncent volontiers dans les profondeurs du désert. Voilà pourquoi enfin les noirs qui sont les descendants de Samba sont toujours dupés par les blancs et par les Maures, ne trouvant de consolation à leur triste condition que dans le tabac et l'eau-de-vie.

Bérenger-Féraud comments: "Cette légende dont j'ai trouvé la trace dans le livre du père Labat¹ et qui par conséquent date d'au moins deux cents ans me paraît plutôt être la création de quelque religieux européen que l'invention du nègre ouolof:"

1. See page 5.

2 The story of the three sons of Noah is also given in Bérenger-Féraud, L.-J.B. Recueil de contes populaires de la Sénégambie, 1885, 69-77.

Translation: Bérenger-Féraud:

Noah who is after Adam, the father of all men, had three sons. The first was called Toubab, was white faced like Europeans; he had poor health, but his mind was very subtle and very cunning; thanks to the resources of his imagination he always had the advantage over his brothers whether by words or deeds. He excelled in the art of procuring objects that others needed, and he knew in selling them how to get a return which was always above their real price.

The second whose name was Hassan was so brown that one never really knew if he was white or black; he was also thin, but in better health than Toubab, fearing neither the sun nor the heat like him, not having fever all the time; on the contrary, active and loving the hunt, he gladly mounted a horse, looked after the flocks of his father, and cared for them with much skill. He was of a warlike character, of an angry disposition, and above all he had the very villainous fault of stealing from his neighbor all that he could take, and all that seemed to him good for something. Many times he had robbed Toubab, but in the end he was always deceived by him, for the latter reimbursed himself well in exchanging something with Hassan.

The third, Samba, had the color of the Wolof. Taller and stronger than his brothers, he passed the cold and hot seasons without being ill, he knew better than they how to cultivate the earth and make the soil produce grain, cotton, and pastures, but had much less cunning than his brother Toubab, and showed too little distrust in relation to his brother Hassan, his harvest was always consumed, even before it had reached the granary, or else when he succeeded after a thousand dangers of theft in putting it in sacks, he was obliged to give it entirely to Toubab to obtain one of the small items of luxury or greed that his temperament

made him desire with thoughtless greediness. In short, Samba used to lead a life of poverty, with more covetousness than ease, condemned to do much work in order to have the least of pleasures.

Father Noah who was very rich, since he found himself the sole possessor of the whole world, had for many years obliged his sons to live on good terms, by putting them on conditions of a just equality; he used secretly to give to Samba what that poor black had not been able to obtain for himself, and which his brothers knew how to acquire; he would repeat to him each day that he should forget his idleness and devote himself to his tasks with the diligence that characterized Hassan, that he ought to be economical like his brother Toubab. But his words were carried off by the wind. Samba hurried to assuage his greed and his pride, the gifts of his father were only frittered away.

Noah, reaching the end of his days, called his three sons together. He advised them to love one another, to live on good terms, and left to them all the goods of the earth that were in his possession, telling them that they should divide them equally in three portions. Then he died, and after the first shock of grief had passed, his sons began the duty of burial.

When the children had paid their last respects to their father, they spoke of sharing the inheritance. Each of them stated clearly the desire that he had of possessing only a third of the paternal fortune, and so that the division would be equitable, they made a very detailed inventory. Toubab pointed out that they should put the flocks on one side, on the other the precious objects, textiles, arms, gun-powder, for fear that the animals if they broke loose would end by spoiling these expensive objects, and they began without affection to pile up the boxes on the side of the house overlooking the sea.

While Toubab was occupied with this task, Hassan was arranging the flocks, the horses, the camels, on the side of the house which faced further the desert, and was moving them gradually/^{further} from the house on the grounds of putting them in range of better pasturage, just as Toubab was moving closer and closer to the sea where the Ark was anchored and floating like a ship, the boxes of provisions, textiles, arms and powder, claiming that the desert wind was against their good preservation.

While the two brothers were working in this way without cease, Samba took a siesta; he played a rhythm on the drum, helped a little here and there each of the others, and above all did not lose sight of the kitchen where a lavish couscous was being prepared, promising from its sensual smell, the pleasures of gluttony which he was savoring in advance.

The work of inventory and classification finished with the day. Toubab had evidently prolonged it at his convenience, and thanks to excuses, the veracity of which his brothers did not suspect. Hassan had sometimes cast a suspicious eye on his elder brother, but as he was taking care to put in the share of the livestock that he expected to have for himself the best heads of cattle, he left Toubab alone, saying "It is not necessary to make him ill-disposed towards me, so that I can better reach an agreement with him to leave the portion of thin animals for Samba.

When night was about to fall, Toubab said to his brothers: "Let us have dinner, then let us make haste to sleep, and tomorrow morning we will begin the division; in this manner, we can make the shares exactly equal, and if there are by chance any disagreements, we will have the time to modify the shares and finish everything before the end of day. Besides," he told them, "I am suffering , you understand, and I am too tired at this time to do anything."

The proposition of Toubab was strongly supported by Samba who, several times, had spoken to no one in particular:"We ought to have dinner. The

couscous will burn, if we are late in eating it. I am very hungry, I greatly want to have dinner. And as Hassan had two or three times in the afternoon smelted with pleasure the odours of the kitchen, it was unanimously decided that they would have dinner without further delay. Toubab scarcely touched the couscous, he had always little inclination for this dish, he wanted roast meat, sorts of little grains, things that were neither meat, nor fish, and that he kept in tin cans, he would customarily eat only bread from wheat flour, instead of millet flour, so that he left much of his share of the dishes. Hassan ate like two people, but Samba devoured as much as four, and moreover he left Hassan to quench his thirst with milk, Toubab with wine from France, and he gulped down for his share all the brandy and palm wine that he found within reach.

Even after dinner, he stuffed his pipe and smoked with pleasure until sleep overcame him.

Soon they lay down; Toubab who was continually complaining of the heat, placed himself on the side of the sea, which was also the side of the Ark and the boxes of precious objects.

Hassan under the pretext that he would be better able to watch the herds, went to the side of the desert. As for Samba, full and a little drunk, having finished smoking his pipe, he lay down squarely in the middle of the mat, and without delay was snoring like one of the blessed. Hassan had promised himself that he would watch the movements of Toubab, but as he had dined well the work of digestion drove him irresistably to sleep.

As for Toubab, he had not closed an eye, you understand; so, as soon as his brothers were asleep, he got up without making a noise, loaded the boxes of precious objects on the Ark, and set off towards the north for countries where the heat is less strong than in Senegal, and where he would

find himself more at ease, with the fortune and provisions that he possessed.

As soon as the moon had risen, Hassan woke up, his first look was to see what Toubab was doing, and he soon realized that he had disappeared. He got up hurriedly, and ran to the beach where he arrived just in time to see the Ark disappear over the horizon.

He returned home in a temper, and wanting to consult with Samba, but seeing that he was snoring without care and not wakening when he called him, he said to himself: "After all why shouldn't I do myself what Toubab has done." Immediately he mounted his horse and drove the herds off in front of him into the depths of the desert.

The sun was already high when Samba woke up, the fumes of the brandy and palm wine had somewhat obscured his thoughts, so that it was a long moment before he understood anything of what had happened. When he glimpsed reality, nevertheless, he had a moment of despair, but casting his eyes on the remains of the previous evening's meal, he found yet another bottle of brandy, a little tobacco and pipe. He was half consoled at once, he drank again, smoked again, and all the losses that he had endured were forgotten.

That is why for long whites sail on the sea with the Ark and precious objects, as children of Toubab, gaining much money in commerce. That is why the Mauretanians have fine herds and plunge into the depths of the desert. That is why the blacks who are the descendants of Samba are always deceived by the whites and by the Mauretanians, finding consolation for their miserable position only in tobacco and brandy.

[Berenger-Feraud writes: "This legend whose traces I found in the book of Pere Labat, and which in consequence dates from at least 200 years ago, seems to me rather to be the creation of some European religious teacher than the invention of the Negro Wolof..."]

NJAIAN-NJAI

A	<u>Origin</u>			Pages
1	Geoffroy de Villeneuve (R.G.V.) Schobert (English trans)	1814 1821 ?	Baisampaan	.. -20
2	Boilat	1853	Bay-Samsame	21-22
3	Carrère & Holle	1855	Dgiaian	23-26
4	Bérenger-Féraud	1885	Bay Sam Sam	27-34
5	Gaden	1912	Ahmadou... later Ndyadyane Ndâye	39-50
6	Matar Ndumbe Faal	1974	Njanjan Njay	51-52
B <u>Marriage of widow</u>				
1	Carrère & Holle	1855)	To Brakar	35
	Gravier	1887)		36
2	Gaden	1912	Mbakik Bô*	37-38

* from this union Barka Bô was born, providing the ruling family of the rulers (Brak) of Oualo.
(Mbodye)

Motifs Being appears out of the water.

Settles dispute over division of either wood or fish .

Captured .

Remains silent .

Refuses to eat .

Persuaded by woman to talk by offering pipe .

Persuaded by woman to talk after watching her trying to balance pot on two stones only .

King of Sine exclaims "Ndydyane Ndyaye !" -an exclamation of astonishment, which becomes accepted as the name of the stranger .

Marriage of his widow to a slave who was the only one to follow the Muslim code of correct behavior when excreting .

Source: The World in Miniature : Africa.¹ Vol. II. Edited by Frederic Shoberl. London: Ackermann, n.d.

11. Some children in the country of Walo were employed in collecting wood on the bank of the lake of Guiasao, and piled it all up together in one heap. When they were proceeding to divide it, a violent quarrel arose. They were on the point of coming to
12 blows, when, all at once, a venerable old man rose from the waters of the lake, advanced to the wood, which was the subject of dispute, divided it among them, and returned to his retreat without uttering a word. His appearance, and the majesty of his look and action, excited a mingled feeling of awe and respect. Each of the party took his allotted share, and filled with astonishment, related in the surrounding villages the prodigy which he had witnessed. The people at first refused credit to the story, but the uniformity of the statements soon produced conviction. They then thronged to the lake; a feigned quarrel seemed to indicate an approaching conflict, when the old man again rose from the water, and interposed
13 his mediation. The multitude fell at his feet, and respectfully detaining him, they all acknowledged him for their chief. It was not without reluctance that he complied with their wishes. He remained three days without taking any food, and was only overcome at last by a beautiful virgin who was given to him for a companion.

This prince, who was called Baisampsaaam, governed with justice, and disappeared at a very advanced age, without its being ever known what had become of him.

1. See Geoffroy de Villeneuve (R.G.V). L'Afrique, ou histoire, moeurs, usages et coutumes des Africains. 1814.
which seems to have been the source for this translation.

L'Abbe P.-D. Boilat: Esquisses Sénégalaïses, 1853.

Bay-Samsame

- p. 278 Les royaumes habités par les Wolofs sont: le Cayor, le Walo, le Dhiolof, une grande partie du Baol intérieur et la république de Dakar. Les royaumes de Sine et de Saloum, quoique habités par des Sérères, sont gouvernés par des Wolofs. D'après leurs traditions, ou plutôt leur mythologie, tous ces royaumes ne formaient qu'une seule et vaste république; ils vivaient indépendants; chaque village était gouverné par un chef avec le titre d'
- p. 279 *élimane*. Ces peuples étaient heureux et la discorde venait rarement altérer leur félicité. Un jour, des enfants de Walo s'occupaient à ramasser sur le bord d'un marigot du bois qu'ils mettaient en un seul tas. Lorsqu'il fut question d'en faire le partage, il s'éleva de vives altercations et l'on était sur le point d'en venir aux mains. Tout à coup un vieillard vénérable sort des eaux; il s'avance vers le bois, sujet de la querelle, le partage et retourne au fond de sa retraite en gardant le silence. Son apparition avait été un sujet de terreur; son air majestueux, son action inspirèrent le respect. Chacun prend ce qui lui revient en partage, et, saisi d'étonnement, va raconter aux villages d'alentour le prodige dont il a été témoin; on refuse d'abord d'ajouter foi au récit; mais bientôt l'uniformité des rapports entraîne la conviction. Le peuple se porte en foule vers le marigot; une querelle simulée semble annoncer le combat; le vieillard sort des eaux et vient interposer sa médiation. Alors tous de se prosterner à ses pieds; de s'emparer avec respect de sa personne; de le reconnaître pour leur chef. Ce ne fut cependant qu'avec répugnance qu'il se rendit à leur voeux. Il resta trois jours sans prendre aucun aliment, et ne se laissa enfin persuader que par une jeune nègresse qu'on lui donna pour compagne. Bay-Samsame (*c'était le nom du prince*) gouverna avec justice et disparut dans un âge très avancé, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Translation of Boilat

The kingdoms inhabited by the Wolof are: Cazor, Walo, Dhiolof, a large part of the interior of Baol, and the republic of Dakar. The kingdoms of Sine and of Saloum, although inhabited by Serers, are governed by Wolof. According to their traditions, or rather their mythology, all of these kingdoms used to form a single vast republic; they used to live independently; each village was governed by a chief with the title of eliman. These people were happy, and discord rarely came to disturb their happiness. One day, the children of Walo were busy at collecting wood, beside a lake, wood which they would put in a single heap. When they were ready to divide it, there arose bitter disputes, and they were on the point of coming to blows. Suddenly a venerable old man came out of the water, advanced towards the wood, the subject of the quarrel, divided it, and returned to the depths of his retreat still keeping silent. His appearance had been the subject of terror; his majestic air, his action inspired respect. Each took what had come to him as his share, and seized with astonishment, went to tell the villages round about of the prodigy to which he had been witness. People refused to credit the tale, but soon the uniformity of the reports brought conviction. The people went in a crowd to the lake, a simulated quarrel seemed to foretell combat; the old man emerged from the waters and came to interpose his mediation. Then all fell at his feet, took hold of him, with all due respect to his person, and recognised him as their chief. It was only with reluctance that he gave way to their wishes. He remained three days without taking any food, and finally let himself be persuaded by a young woman that they had given him for a companion. Bay-Samsame (this was the name of the prince) governed with justice, and disappeared at a very advanced age, without anyone ever knowing what had become of him.

DPG: Boilat's text is the same as that used by Shoberl.

F. Carrère et P. Holle: De la Sénégambie française. Paris, 1855.

Origine de la famille royale du Dgioloff

113 La légende accréditée au Sénégal sur l'origine de la famille royale du Dgioloff.

114 Cette famille, objet encore de nos jours de la profonde vénération des noirs, tire, d'après eux, son origine de Dgiaian, être fabuleux, divinité qui parut sur la terre dans les circonstances que nous allons raconter.

A deux lieues au levant de Saint-Louis, on rencontre le marigot (bras du fleuve) de Meïneguene; il abonde en poissons.

Les pêcheurs des environs s'y donnaient rendez-vous; mais, dans ces temps reculés, les hommes n'avaient aucune notion bien précise du juste et de l'injuste, et le produit de la pêche commune passait presque en entier dans les mains des plus forts. De là des querelles qui ne se terminaient jamais sans effusion de sang.

Un jour, la dispute commençait comme à l'ordinaire, lorsque les pêcheurs virent, avec étonnement un homme encore jeune, d'une figure majestueuse, s'élever du sein des eaux. Il se dirigea, dans un profond silence, vers le lieu où était déposé le fruit de la pêche, et, après avoir compté les assistants des yeux, il divise le produit de leur travail en lots d'une égalité parfaite; après quoi il disparut dans le marigot.

Les pêcheurs, satisfaits du partage, retournèrent au village. Quand leurs femmes les virent revenus sans contusions ni blessures elles dirent: "Eh ! quoi ? il n'y a donc pas aujourd'hui quelques têtes cassées ?" Mais lorsqu'elles connurent l'apparition de l'être surnaturel, elles exprimèrent le voeu qu'il fallait saisir ce dieu. "S'il diagnait habiter parmi nous, disaient-elles, la paix régnerait dans le pays, et, au lieu de ces querelles incessantes, nous jouirions, comme aujourd'hui, d'un accord parfait."

En effet, à quelque temps de là, le génie fut attiré hors des eaux, emmené au village et enfermé dans une case.

Pendant deux jours, refusant toute nourriture, il garda un silence obstiné; mais ses ravisseurs, s'apercevant qu'il prenait du chagrin, réunirent dans la case, pour le distraire, leurs filles et leurs femmes; les unes se livrèrent en sa présence à divers jeux, d'autres fumaient dans la pipe nationale le tamaka (tabac indigène).

Le génie, fixant les yeux sur une d'elles, lui fit signe de lui passer sa pipe. Elle, avec de douces paroles, le supplia de vouloir bien faire entendre sa voix; mais il refusa. Cependant elle se rendit à ses désirs.

Pendant que le génie fumait, une femme vint préparer le coucouss.

Devant la case, avant l'importation, par les Européens, des marmites en fonte, les noirs faisaient cuire leurs aliments dans des vases en terre, de forme arrondie à la base. On rencontre encore ces vases qui portent le nom de canaris. Il fallait, pour pouvoir introduire le combustible sous le vase, éléver le canari sur des boules en terre (boss). On avait l'habitude de le placer sur deux seulement, et ce support imparfait exposait le vase à des chutes fréquentes; elles se multiplièrent tellement, pour la femme dont nous parlons, que le génie, touché de la peine, lui dit: Boss gnet (boules, trois).

Ayant consenti, à partir de ce moment, à donner son avis dans diverses circonstances, il acquit promptement une telle réputation de sagesse que les peuples voisins le choisirent pour souverain. Il régna longtemps et laissa une nombreuse postérité. Sa mémoire restée en une telle vénération chez ses descendants et parmi le peuple que tout nouveau bourba était tenu, ayant son couronnement, de venir, en personne, faire des ablutions au marigot de Meïneguene et y invoquer le génie de sa famille. Mais depuis que Meïneguene appartient au Walo, le bourba se dispense de venir lui-même; il invoque une caravane puiser à la source sacrée l'eau qui doit servir à le purifier.

Translation of Carrère & Holle.

The accepted legend in Senegal of the origin of the royal family of Jolof.

This family, still now the object of the profound veneration of the Blacks, derives, according to them, its origin from Dgiaian, a fabulous being, a divinity who appeared on the earth in circumstances which we are going to relate.

Two leagues to the east of Saint-Louis, one finds the lake (branch of the river) of Meineguene; it has an abundance of fish.

The fishermen of those parts used to meet there; but, in those distant times, men had no exact notion of what was just and unjust, and the product of the communal fishing used to pass almost entirely into the hands of the strongest. As a result quarrels which never finished without bloodshed.

One day, the quarrel was beginning as usual, when the fishermen saw with astonishment, a man still young, with a majestic face, rise from the midst of the waters. In a profound silence, he made for the place where the product of the fishing had been laid, and after having counted those present by a glance, he divided the product of their work in perfectly equal lots; after which he disappeared into the lake.

The fishermen, satisfied with the division, returned to the village. When their wives saw them returning without bruises and wounds, they said: "What, today there are not some broken heads ?" But when they learned of the appearance of the supernatural being, they expressed the hope that this god should be seized. "If he deigns to live among us," they said "peace will reign in the country, and, instead of these endless quarrels, we will enjoy, like today, a perfect harmony."

In fact, later, the spirit was attracted out of the waters, brought to the village, and shut up in a hut.

For two days, refusing all food, he maintained an obstinate silence; but his kidnappers, seeing that he was grieving, brought together in his house, to entertain him, their daughters and wives; some devoted themselves in his presence to various games, others smoked in the national pipe, tamaka (local tobacco).

The spirit, fixing his eyes on one of them, made a sign to her to pass him her pipe. With kind words, she begged him to make his voice heard, but he refused. However, she gave in to his wishes.

While the spirit was smoking, a woman came to prepare couscouss.

In front of the hut, before the importation by Europeans, of iron cooking pots, the Blacks used to cook their food in clay pots, with rounded bottoms. One still finds these pots which are called canaris. It was necessary, to be able to place the fuel under the pot, to raise the pot on clay balls. They were accustomed to place it on two only, and this imperfect support exposed the pot to frequent falls; they increased to such an extent, for the woman of whom we speak, that the spirit, moved with pity, said to her : Boss gnet (Balls, three).

Having consented, from this moment on, to give his advice in various circumstances, he promptly acquired such a reputation for wisdom that the neighboring peoples chose him as ruler. He reigned for a long time, and left numerous offspring. His memory remained in such veneration among his descendants, and among the people that each new bourba [ruler] was obliged, before his coronation, to come in person, and wash in the lake of Meineguene, and invoke there the spirit of his family. But when Meineguene belonged to Walo, the bourba dispensed with coming himself; and callson a caravan to obtain from the sacred source water which was to serve to purify him.

Source: Bérenger-Féraud, L.-J. B. Recueil de contes populaires de la Sénégambie.
1885.

(40) Légende de la création de l'Empire de Djolof

p.191 Au temps jadis, le Cayor, le Oualo, le Djolof, le Baol, le Sine et le Saloum formaient une sorte de république sans chef suprême, et dans laquelle chaque village était absolument indépendant des voisins. Il y avait souvent, on le comprend, des altercations et des batailles de village à village, de sorte que la tranquillité du pays était perpétuellement troublée.

Un jour une dispute naquit au sujet d'un tas de bois recueilli en commun par des habitants de plusieurs villages et que chacun convoitait au détriment de son voisin.

192 Quelques conteurs disent qu'au lieu de bois il s'agissait du produit de la pêche qui se faisait dans un marigot des environs de Saint-Louis par les gens des villages voisins.

Quoi qu'il en soit, sous le prétexte du bois ou du poisson inégalement partagé, le sang allait couler comme cela arrivait tous les jours, quand un vieillard vénérable sortit tout à coup des eaux d'un marigot voisin, et sans dire mot partagea instantanément la chose en lots si égaux que toute dispute cessa. Cette apparition mystérieuse frappa tout le monde, chacun se sentit saisi de respect et désira obéir désormais à cet homme surnaturel. Mais le vieillard avait déjà disparu.

Les habitants employèrent alors la ruse pour se saisir de ce chef tant désiré et le mettre à leur tête. Ils simulèrent une autre querelle pendant laquelle le vieillard se montra de nouveau pour apaiser la dispute par un partage équitable, et il tomba ainsi entre leurs mains.

Le vieillard ne se souciait pas de l'honneur qui lui était

réservé, il resta même plusieurs jours sans manger. Les habitants
193 craignant qu'il ne se laissât mourir, entreprirent de le divertir.

Pour cela faire, les filles et les femmes de la contrée se mirent à jouer, à danser, à fumer devant lui en prenant les poses les plus lascives, pensant bien que le vieux Djiaian ou Sam-Sam, comme on l'appelle, finirait par en distinguer une entre toutes, voudrait la posséder et arriverait une fois de plus à vérifier le proverbe de tous les temps et de tous les pays: - ubi amor, ibi patria.

Ce qui avait été prévu arriva. - Bay Sam-Sam jeta son dévolu sur une charmante jeune fille qui fumait et qui, voyant qu'elle était regardée avec persistance par lui, lui offrit la pipe.

La génie commençait à s'humaniser; en effet, au lieu de rester indifférent à tout, il avait des regards bienveillants pour la jeune fille; bientôt il se montra sensible à l'odeur d'un succulent couscous qui cuisait devant la case, le nègre reprenant décidément le dessus chez lui.

Or il faut savoir qu'à cette époque les Européens n'apportaient pas encores ces marmites de fonte munies de trois pieds qui servent actuellement à la cuisson des aliments, la cuisine se faisait dans des canaris en terre qu'on plaçait sur des boules d'argile, et par une étrange coutume on n'employait que deux boules; de sorte que le canaris étant en état d'équilibre instable, le dîner était exposé à de fréquents accidents ; deux fois déjà la marmite s'était renversée, le couscous était tombé en partie dans les cendres.

Sam-Sam était menacé de se passer de dîner, - aussi regardant la cuisinière il lui dit: boss gnet (boules, trois).

Ce fut un trait de lumière, désormais les femmes ouoloves mirent trois boules au lieu de deux, sous leur marmite, un grand progrès était consacré.

Ce ne fut pas le seul: Sam-Sam était décidément vaincu par la belle enfant à la pipe, et par l'excellent couscous non renversé; il épousa les deux négresses auxquelles il avait eu affaire ainsi, et il régna pendant un grand nombre d'années, sous le nom de Bay Sam-Sam:
- père Sam-Sam.

Son fils Mam Paté lui succéda, étendit son pouvoir de plus en plus, soutint des guerres heureuses contre les Maures et ses descendants finirent par avoir une autorité extrêmement étendue. Ils avaient constitué le grand empire en une série de petits Etats comme
195 le Cayor, le Sine, le Oualo, etc.,etc., commandés chacun par un chef.

Un descendant de Bay Sam-Sam oublia les saines traditions qui avaient valu à ses ancêtres le titre de Bour-Ba-Djiolof (empereur du Djiolof); il était altier, cruel, etc., etc., il fit appeler un jour le chef du Cayor auprès de lui et lui fit subir plusieurs avanies qui exaspérèrent les chefs secondaires du pays et provoquèrent une révolte.

Amadi-N'goné, le même qui avait passé huit jours exposé au soleil et au serein de la nuit pour attendre le bon plaisir de Bour-Ba-Djiolof, se rendit indépendant d'abord et prit le nom de Damel, puis les autres se délivrèrent peu à peu de leur vasselage, et l'empire du Djiolof fut ainsi démembré.

Si nous comparons cette légende avec bien d'autres, si nous songeons surtout à ce qui se passe dans la pratique, chez les noirs, nous y voyons le récit imagé d'une série d'événements habituels en Sénégambie, où le pouvoir naît, s'éteint et se perd toujours pour la même raison, et d'une manière semblable.

196 Le vieux Sam-Sam, que la légende fait sortir miraculeusement du marigot, était un ambitieux qui, comme tant d'autres, eut le désir de régner sur ses semblables; pour cela il s'attacha à avoir

une réputation de sainteté, d'équité, de sagesse, qui finit par lui conquérir l'affection d'un certain nombre de petits villages qui se placèrent spontanément sous sa direction morale d'abord, puis effective, militaire, politique, etc., etc.

Son fils qui n'était pas encore un grand chef chercha à s'étendre, se fortifier. Puis dans les générations futures l'orgueil mélanien, les habitudes d'intempérance que le nègre prend si volontiers, et le désir d'en imposer à ses subordonnés, firent qu'un roi prit plaisir à humilier les chefs secondaires qui, de leur côté, manoeuvraient, complotaient pour se rendre indépendants, dans le but d'opprimer à leur tour les faibles et d'avoir assez de richesses pour assouvir leurs nombreux et méchants besoins. C'est toujours la même chose en Sénégambie.

The story is also given in L.-J-B. Bérenger-Féraud: Les Peuplades de la Sénégambie, 1879, 29-32.

Translation: Bérenger-Féraud.

In former times, Cayor, Oualo, Djololof, Baol, Sine and Saloum formed a sort of republic without a supreme ruler, and in which each village was absolutely independant of its neighbors. There was often, one understands, quarrels and battles from village to village, so that the tranquility of the country was perpetually troubled.

One day a dispute arose concerning a heap of wood gathered in common by the inhabitants of several villages, and which each coveted to the detriment of his neighbor.

Some narrators say that in place of wood, it was a question of the product of fishing which was taking place in a lake in the neighborhood of Saint-Louis by the people of neighboring villages.

However it may be, whether wood or fish unequally divided, blood was going to flow as happened every day, when a venerable old man suddenly came out of the waters of a neighboring lake, and without saying a word, promptly divided the objects in lots so equal that all dispute ceased.

This mysterious apparition startled everyone, each felt seized with respect, and desired henceforth to obey this supernatural man. But the old man had already disappeared.

The inhabitants then employed a trick to seize the chief they so desired, and put him at their head. They simulated another quarrel during which the old man showed himself again to settle the dispute by an equitable division, and so fell into their hands.

The old man did not care for the honor which was shown him; he even remained several days without eating. The inhabitants, fearing that he would let himself die, undertook to entertain him.

To do that, the daughters and women of the country began to play, to dance, to smoke before him, taking the most seductive poses, thinking that old Djiaian or Sam-Sam, as he was called, would end by picking out one amongst them, would wish to possess her, and would once against verify

the proverb of all times and all places - ubi amor, ibi patria.

[Where there is love, there is one's country.]

What had been predicted happened. Bay Sam-Sam fixed his choice on a charming young girl who was smoking, and who, seeing that she was persistently gazed on by him, offered him her pipe.

The spirit began to become human; in fact, instead of remaining indifferent to everything, he had kind looks for the young girl. Soon he showed himself susceptible to the smell of a succulent couscous, which was cooking outside the hut, the [characteristics of] the negro decidedly achieving the upper hand in him.

Then it is necessary to know that at this time Europeans did not yet bring iron pots with three legs, which are used at the present time for cooking food, cooking was done in clay pots which one placed on balls of clay, and by a strange custom one used only two balls, so that the pots, being in a state of unstable equilibrium, dinner was exposed to frequent accidents ; twice already the pot was upset, the couscous in part had fallen in the ashes.

Sam-Sam was threatened ^{with} doing without dinner, so looking at the cook he told her : boss gnet (balls, three).

It was a flash of light, henceforth Wolof women put three balls instead of two, under their pot, and great progress was achieved.

It was not the only thing: Sam-Sam was decidedly conquered by the beautiful child with the pipe, and by the excellent couscous which had not been upset; he married the two black women with which he had been concerned ., and reigned for a great number of years, under the name of Bay Sam-Sam : Father Sam-Sam.

His son Mam Pate succeeded him, extended his power more and more, was successful in wars against the Mauretanians and his descendants ended by having an extremely widespread authority. They had formed a great empire with a series of small states like Cazor, Sine, Oualo, etc. etc. each under a chief.

A descendant of Bay Sam-Sam forgot the sound traditions which had earned his ancestors the title of Bour-Ba-Djiolof (Emperor of Djiolof); he was arrogant, cruel, etc. etc. He had the ruler of Cazor called to him one day and made him undergo various affronts which exasperated the secondary chiefs of the country and brought about a rebellion.

Amadi-N'gone, the same who had spent eight days exposed to the sun and to the cool of the night waiting the pleasure of the Bour-Ba-Djiolof, declared his independence, and took the name of Damel, then the others freed themselves gradually from their vassalage, and the empire of Djiolof was thus dismembered.

If we compare this legend with many others, if we think above all what happens in practice, among blacks, we see the vivid image of a series of habitual events in Senegambia, where power is born, is extinguished and loses itself always for the same reason, and in a similar manner.

Old Sam-Sam, whom legend has come out miraculously from the lake, was an ambitious man who, like so many others, desired to reign over his peers; for that he applied himself to building up a reputation for sainthood, equity, wisdom, which ended with him winning the affection of a certain number of little villages, which placed themselves spontaneously under his direction, moral at first, then effective, military, political, etc., etc.

His son, who was not yet a great chief, sought to extend himself, to strengthen himself. Then in future generations, arrogance, the habits of intemperance which the Black takes up so willingly, and the desire to impose himself on his subordinates, meant that a king took pleasure in humiliating the subordinate chiefs, who, on their side, maneuvered, plotted to make themselves independent, with the aim of oppressing in their turn the weak, and to obtain enough wealth to cater to their numerous and wicked needs. It is always the same thing in Senegambia...

F. Carrère et P. Holle: De la Sénégambie française. Paris, 1855

116-117

"Au moment de sa mort, Dgiaiam (Njaian Njaay) fit appeler la plus jeune de ses femmes, celle qu'il avait le plus aimée, et lui dit: "Si vous prenez un autre mari, n'épousez qu'un homme réfléchi, ayant le mensonge en horreur et faisant de nombreuses ablutions."

Puis il quitta la terre.

Sa veuve chercha longtemps un homme possédant les qualités voulues; ne les ayant rencontrées que dans un de ses captifs, nommé Brakar, elle l'épouse; ce Brakar devint prince du Walo, et la souche, dit la légende, de la famille des Braks. "

Translation:

At the point of his death, Dgiaiam had the youngest of his wives, whom he had loved the most, called, and said to her: "If you take another husband, marry a thoughtful man, who abhors falsehood, and carries out frequent ablutions." Then he departed this earth. His widow searched for a long time for a man possessing the desired qualities, and finding them only in one of the slaves, named Brakar, she married him. This Brakar became a prince of Walo, and was the founder, according to legend, of the family of the Braks.

PAYS DES WOLOFFES

AU

INSERT AT pp. 36-37

= LEGEND OF BAY SAMSANE

SOUVENIRS D'UN TRAITANT DU SÉNÉGAL

PAR

JOSEPH DU SORBIERS DE LA TOURASSE

INDIAN UNIVERSITY
LIBRARIES
BLOOMINGTON



1897
1897
1897

TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS



Négresse échiquierue.

venu respirer le frais au bord de l'eau, et j'aurais grand plaisir à participer à ta pêche.

— Volontiers. »

Il détacha une pirogue dissimulée derrière des lianes, m'y fit entrer le premier, y monta ensuite, et en quelques coups de pagaye gagna le large.

Une brise faible, parfumée, légère comme un souffle, flottait dans l'air attiédi. Sur le marigot immobile, la pirogue glissait lentement, effaçant de son ombre les étoiles qui se reflétaient à l'infini sur les eaux.

Souleyman avait planté durant le jour de longues perches au milieu du marigot, et y avait attaché ses filets. Sa pêche fut merveilleuse. Les mailles crevaient sous le poids des poissons, que nous jetions au fur et à mesure au fond de la pirogue. Bientôt il fallut nous arrêter, car nous n'avions plus de place.

« C'est assez pour aujourd'hui, *barak Allah*^{1/} » dit Souleyman.

Dépliant alors un pagne, il en tira un gâteau de mil, prononça quelques paroles mystérieuses et lança le gâteau au milieu de l'eau.

« Que fais-tu ? lui dis-je étonné.

— C'est le plat que réclame *Bay Samsane*, le génie du lac, répondit-il.

— Tu crois donc aux génies, Souleyman ? »

Le marabout me dévisagea ; un sourire de pitié profonde passa sur ses lèvres ; il reprit :

« Vous autres blancs, vous ne croyez à rien ; vous riez de nous, et nous vous rendons la pareille, certains d'ailleurs qu'autour de nous s'agit un monde invisible d'êtres surnaturels et de génies.

— Quels sont donc ces génies ?

— Ce sont nos ancêtres, dit-il, les premiers hommes qui ont habité le monde à son origine. *Yallah* leur a accordé de ne jamais mourir, et ils habitent près de nous des lieux qu'ils ont jadis connus et aimés.

— Ils ne sont donc pas tous au fond des eaux ?

— Non, les uns vivent dans des palais souterrains avec leur femme et leurs enfants ; d'autres placent leur résidence sous les mers et sous les lacs profonds. Chaque région, même celle des blancs, a ses génies familiers qui sortent la nuit de leur

^{1/} Dieu soit béni.

retraite, affectent selon leur fantaisie des formes d'hommes ou d'animaux. Ils entrent librement dans vos maisons ou dans nos cases, et nous envoient pour nous avertir des songes terribles ou légers.

— Ce que tu me dis là m'intéresse, dis-je à Souleyman. Je ne suis pas aussi incrédule que je puis te le paraître, et je serai fort curieux de connaître l'histoire de l'un de ces génies. Raconte-moi donc ce que tu sais de *Bay Samsane*, toi qui lis dans le passé et connais peut-être l'avenir. »

Souleyman s'assit simplement au fond de sa pirogue, et je pris place à ses côtés.

« Écoute, me dit-il en appuyant son menton sur le coude droit.

« Il y a au moins mille ans, bien avant que les blancs eussent foulé cette terre, tous les Woloffs ne formaient qu'une vaste confédération. Chaque village indépendant se gouvernait lui-même, et nommait son chef parmi les vieillards. Le territoire n'était pas divisé en Caylor, en Baol, en Djoloff, en Walo, en Sine et en Saloum, comme il l'est aujourd'hui. Le Sénégal formait en cet endroit un vaste lac, qui couvrait une grande partie du Walo. De nombreux villages s'élevaient de tous côtés sur ses bords. Or, un jour, des enfants du pays vinrent couper du bois sur la lisière de la forêt. Au lieu de faire de petits tas séparés, ils jetèrent leur bois pèle-mêle, puis s'amusèrent dans les eaux, taquinant les crocodiles qui bâillaient au soleil. Quand la nuit fut venue et que chacun dut emporter sa provision, une dispute s'éleva ; on en vint aux mains. Soudain, du milieu du marigot, monte une forte voix qui dominait les cris. Les enfants se retournent étonnés : ils aperçoivent un grand vieillard qui marchait sur les eaux et se dirigeait vers eux. Ils s'ensuivent épouvantés ; mais pour la seconde fois la voix se fait entendre :

« — Arrêtez, enfants, je suis le génie du lac, le gardien de ce pays. »

« Et le mystérieux fantôme descendit sur la berge, sépara le bois par tas égaux.

« — Maintenant, dit-il, ne parlez à personne de mon apparition ; que chacun s'en aille chez soi et ne vienne plus par ses disputes troubler la majesté de ces lieux. »

« Puis il se retourne, et, s'enveloppant dans un brouillard épais, il disparaît. Muets de stupeur, les enfants chargèrent leur bois ; mais, oublioux de la recommandation du génie, ils

xxxxxx

II

s'empressèrent d'aller raconter le prodige dont ils avaient été témoins. Le bruit de l'étrange apparition ne tarda pas à se répandre aux alentours. Personne ne mettait en doute l'existence des génies ; mais aucun, disait-on, ne s'était ainsi manifesté en plein jour. De toutes les parties du Cayor, du Walo et du Baol on se rendit en foule autour du marigot.

« Or il y avait en ce temps-là à N'Guiguis un chef puissant, aussi célèbre par sa valeur que par sa science et sa vertu. Il se nommait Biram Paté. Il possédait de grands troupeaux de bœufs et de moutons, six cents chameaux, beaucoup d'esclaves. Yallah l'avait comblé de fils et de filles, et Biram se réjouissait de voir sa postérité s'accroître autour de lui. Mais de tous ses enfants, la plus chère était celle qui lui était née la dernière, dans sa vieillesse, et qu'il appelait Fatimata. Fatimata était une très belle jeune fille, que recherchaient tous les chefs du pays ; mais, comme si une révélation mystérieuse lui eût appris son brillant avenir, elle n'avait voulu répondre à aucune avance. Elle avait entendu parler, elle aussi, du génie de Dialakar, et demanda à son père de l'amener avec lui sur les lieux du prodige. Biram se laissa persuader. Quand les deux pèlerins arrivèrent au bord du marigot, une foule nombreuse s'y était rassemblée de tous les pays voisins. Le tam-tam ne cessait d'y retentir, accompagnant des danses et des festins. Les premices de tous les repas étaient jetés au génie inconnu, et on appelait à grands cris une nouvelle apparition. Mais les prières furent vaines : le génie persistait à demeurer invisible. Bientôt on désespéra de le voir, on ne songea même plus à lui, et cette indifférence criminelle conduisit les représentants des divers villages à une rixe qui dégénéra même en bataille générale. Déjà les coups suivaient les menaces, quand soudain le tonnerre gronde, la foudre sillonne la nue, le jour s'obscurcit, la cime des forêts s'incline sous un vent de tempête, la terre tremble, le lac soulève ses vagues jusqu'au ciel, et jette enfin sur le rivage un grand vieillard, le génie aperçu par les enfants.

« — Arrêtez, crie celui-ci d'une voix forte, arrêtez ! O mes fils, vous êtes tous sortis de moi, et vous allez ensanglanter vos mains fraternelles. Pourquoi vos querelles me forcent-elles pour la seconde fois à quitter les palais que j'habite au fond des eaux ? Jadis vous étiez forts, aujourd'hui vos divisions font de vous des tribus prêtes pour la servitude. Des étrangers viendront un jour qui s'empareront de vos terres et vous soumettront à leurs lois. Ne formez désormais qu'un seul peuple,

choisissez-vous un chef unique, et vous resterez toujours forts par cette union. C'est moi qui suis Bay Samsane, le premier père de la race des Woloffs. Aux premiers temps du monde, quand nous eûmes quitté une contrée de l'Orient, aux sources d'un grand fleuve, comme celui qui arrose ce pays, c'est moi qui vous ai conduits dans ces régions. »

« Tous écuchaient en silence et à genoux. Le vieillard voulut alors s'éloigner et revenir au marigot ; mais un grand marabout, le plus âgé de l'assemblée, se leva :

« — O notre père, dit-il, nous te supplions de ne pas nous quitter. Ce chef dont tu parles ne peut être que toi ; car, livrés à nous-mêmes, nous tomberions dans des discordes soulevées par des défiances ou des rivalités mutuelles. Deviens notre roi, et nous serons heureux de t'obéir.

« — Oui, s'écria-t-on alors avec enthousiasme, deviens notre roi. »

« On l'entourait, on le pressait ; mais lui, hochant la tête :

« — Non, disait-il, laissez-moi partir, laissez-moi rentrer dans mes demeures. »

« Mais on devenait plus hardi ; les jeunes gens le retenaient par la main, pleins de déférence, et lui barraient la route en se jetant à ses pieds. On osa même l'amener dans une case, où on lui présenta les couscous les plus savoureux. Bay s'obstinait toujours dans sa résolution. Alors les noirs se permirent une chose inouïe, qu'Yallah aurait punie sans doute si elle n'avait été dictée par de bonnes intentions. Ils retinrent Bay prisonnier. Le vieillard n'opposait d'ailleurs aucune résistance. Pendant plusieurs jours il se laissa garder à vue, mais refusa de toucher aux mets qu'on lui présentait. Les noirs, affligés, craignirent le courroux de Bay. Ils résolurent donc de lui laisser sa liberté. C'était le soir ; chacun se retira sans bruit, anxieux de savoir ce qui allait se passer.

« Or, cette nuit-là même, Fatimata eut un songe. Bay Samsane lui apparut, et comme dans son trouble elle allait pousser un cri :

« — Ne crains rien, ma fille, lui dit-il, je t'ai choisie entre toutes pour assurer le bonheur des Woloffs. Lève-toi et va piler du mil dans le premier mortier que tu trouveras en sortant de cette case ; prépare-moi avec de la farine un gâteau auquel tu mélangeras du lait et du miel, puis tu viendras me l'apporter la nuit prochaine, et toi seule auras le don de toucher mon cœur. »

« Fatimata se leva donc, apprêta le gâteau, suivant les prescriptions du génie; puis elle alla trouver son père, toucha ses cheveux blancs, s'en frotta la figure et les mains par respect, et s'agenouillant :

« — Mon père, j'ai vu cette nuit le génie du lac. Il m'a commandé d'aller lui porter un gâteau que j'aurais préparé de mes propres mains. »

« Biram se réjouit dans son cœur à cette nouvelle. Il imposa les mains à Fatimata, et lui dit simplement :

« — Il faut obéir au génie; va, ma fille. »

« Elle se dirigea vers la case où Bay était resté depuis deux jours, bien qu'on eût relevé les gardes qui le surveillaient. Elle s'arrêta un instant, et pénétra en tremblant dans l'enceinte de paille. Le vieillard dormait sur une natte; un feu allumé au fond de la case faisait resplendir ses traits nobles et majestueux. Fatimata se prosterna d'abord le visage contre terre sans oser le regarder; puis, comme il restait toujours immobile, elle s'étendit à ses pieds et attendit.

« Le jour commençait à poindre, et les bengalis s'éveillaient dans les bois, quand Bay Samsane sortit de son paisible sommeil. Il sembla étonné de voir une femme à ses pieds :

« — Qui es-tu? lui dit-il.

« — Je suis Fatimata, répondit-elle, fille de Biram Paté et de Kodou Fall. Je suis venue vous apporter le mets que vous m'avez commandé hier. »

« Et comme Bay l'acceptait avec un sourire :

« — O mon père, lui dit Fatimata, d'où vient que vous avez jeté les yeux sur votre esclave, et qu'Yallah m'a fait le bonheur de trouver grâce devant vous ?

« — Ta voix est douce, reprit-il, comme celle de la tourterelle, et ta taille plus élancée que celle du palmier. J'ai voulu bénir en toi la race des Woloffs, parce que tu es la dernière de mes descendants directs.

« — Alors, mon père, vous ne me refuserez pas de rester parmi nous. »

« Le vieillard se recueillit :

« — J'y mets une condition, fit-il, c'est que tu deviendras ma compagne. »

« Fatimata baissa les yeux.

« — Je ne suis pas digne d'une telle faveur, répondit-elle; mais, puisque tel est votre désir, qu'il soit fait selon votre volonté. »

« La jeune fille n'avait pas achevé ces mots, que soudain le vieillard se redressa; les rides disparurent de son front; ses cheveux blancs prirent la couleur de la nuit, ses membres devinrent souples, ses yeux brillants lancèrent des éclairs. Fatimata poussa un cri. Bay s'était transformé. Des fêtes et des réjouissances inouïes suivirent les noces de Bay Samsane. Il vint des députations de tous les pays des Maures et des noirs.

« Fatimata eut un fils, qui devint l'illustre et grand Mamadou Paté. Cet enfant grandit comme un fils de bénédiction, et ne tarda pas à donner des preuves de son intelligence. A dix ans il se signalait déjà par sa valeur, et tous les peuples se réjouissaient en songeant qu'une ère de longue prospérité leur était ainsi promise. Quand Mamadou fut en âge de gouverner, Bay Samsane réunit tous les chefs de villages au bord du lac, leur recommanda l'union, et leur fit jurer éternelle fidélité à Mamadou Paté et à ses descendants. On entendit ensuite un bruit formidable. Une nuée descendit du ciel, enveloppa Bay Samsane; depuis, on ne le revit plus. »

Souleyman se tut. La pirogue voguait toujours à la dérive, au milieu des grands nénuphars blancs et roses. L'onde dormait. Des caïmans, la gueule ouverte, étalaient leurs pattes sur le sable de la berge, et secouaient leur nuque cuirassée d'écaillles, où la lune mettait des reflets. Je regardais Souleyman sans mot dire; ainsi drapé dans son grand mboubou blanc, il ressemblait à ce génie du lac, dont il venait de raconter l'histoire.

« Et qu'advint-il de Mamadou Paté et de ses descendants? dis-je après un silence.

— Ils furent grands, magnifiques et longtemps heureux, reprit Souleyman. Les peuples les vénéraient. Mais avec les années ils finirent par oublier le caractère sacré de leur origine, et le souvenir du génie s'effaça même de leur esprit. Il existe une tradition parmi nous, confirmant qu'un jour Bay Samsane apparaîtra de nouveau, pour ramener parmi nous le temps heureux de la concorde et de la paix. Oui, affirma le marabout, j'en suis certain, il sortira de ce lac comme autrefois. »

Et d'un geste de voyant Souleyman me montrait le marigot, sur lequel glissaient encore les rayons effacés des étoiles. Une brume blanchâtre aux contours indécis s'élevait au-dessus de l'eau immobile; involontairement, comme dans un rêve, j'y attachai mon regard, comme si, en effet, Bay Samsane allait

nous apparaître et pour la troisième fois émerger du sein des eaux.

Souleyman, d'un coup de pagaie, fit aborder la pirogue, et nous mêmes pied à terre. Il choisit les plus beaux de ses poissons et les déposa sur le rivage. C'est une touchante coutume des pêcheurs woloffs d'abandonner ainsi une partie de leur pêche aux voyageurs, qu'Yallah ne manquera pas d'envoyer.

Le marabout me tendit la main, chargea son filet sur son épaule et s'éloigna.

Soudain une brusque lueur enflamma l'horizon, l'aube parut déchirant les voiles de la nuit, et, de toutes parts dans la brousse, le chant des coqs s'éleva.

En revenant de Dialakar.

Je suis revenu de Dialakar après une accablante journée d'hivernage. Aveuglé de soleil, je suis entré dans le cimetière abandonné de Sor, après avoir attaché mon cheval à la porte.

Une végétation folle croît sur les tombes et a fait disparaître les sentiers. Toutes les croix de bois sont tombées. La solitude règne ici, navrante et profonde. Les échos de Saint-Louis, dont on aperçoit les maisons blanches par delà la ligne éclatante du Sénégal, ne parviennent pas à troubler la tranquillité éternelle de ces lieux. Je m'assis sur une dalle soulevée à demi, et je me laisse aller à de sombres pensées. Je suis bien seul ; aucun regard humain ne vient troubler ma rêverie. Des lézards multicolores glissent parfois entre les pierres et disparaissent aussitôt sous les hautes herbes, où le travail lent de la décomposition humaine doit être achevé depuis longtemps. Par la porte entre-baillée, mon cheval a réussi cependant à passer sa tête fine, et j'aperçois ses deux yeux ronds qui me fixent étonnés, d'un air mélancolique et doux.

Que dénigmes douloureuses résolues, que de déceptions amères, que de souffrances ont trouvé ici leur terme ! Que de jeunes hommes se sont étendus là, humbles héros, moissonnés dans leur printemps ! Que d'obscurs combats livrés contre la destinée ont fini ici sur la terre d'exil ! Et qui sait ? demain ce sera peut-être aussi mon tour. Mais qu'importe, la mort ne m'inspire plus de terreur. L'indifférence de la vie m'a gagné

sous ces climats, où tous les ressorts de mon énergie physique et morale se sont émoussés.

Un coup de sifflet me tire soudain de ma rêverie. C'est le chemin de fer qui arrive de Dakar, et je me lève précipitamment pour assister à son arrivée. Adieu, pauvres morts solitaires ! Si je reviens jamais en France, j'y rapporterai quelque chose de l'air que j'ai respiré sur vos tombeaux.

Je remonte à cheval, et après un petit temps de galop je me trouve devant la gare, où je suis très surpris de rencontrer une foule inaccoutumée. Dans la cour, des spahis sont rangés en grand uniforme ; un détachement de tirailleurs sénégalais et des soldats d'infanterie de marine attendent immobiles, l'arme au pied. Peu à peu l'affluence grandit ; des blancs et des noirs stationnent en se parlant avec curiosité.

Il m'est bientôt impossible d'avancer, et du haut de mon cheval je domine la foule, qui devient de plus en plus compacte. Je vais demander l'objet de ce rassemblement, quand le chant de la *Marseillaise* éclate aux accords de la musique militaire. Un nouveau coup de sifflet ébranle l'air, et le train entre en gare.

Alors, au milieu des hourras de la foule, la barrière s'ouvre, et je vois s'avancer un peloton de soldats, précédé d'un vieux drapeau en loques, sans couleur, troué de balles.

« Présentez armes ! » crie le colonel.

Ils sont là une centaine de soldats indigènes et quelques sous-officiers français. Ils reviennent de colonne par les Rivières du Sud, après un trajet de douze cents kilomètres. Sublimes pionniers de la conquête, marchant le jour, marchant la nuit, luttant sans cesse, bravant tous les périls et les souffrances les plus inouïes. Leurs uniformes sont en lambeaux, quelques-uns marchent pieds nus, sans casque, et ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes. La plupart sont blessés et ont des bandages à la tête, aux jambes et aux bras. Les sous-officiers qui les commandent peuvent à peine se traîner. Celui qui tient le drapeau est obligé de s'arrêter. Ses camarades le soutiennent ; il porte son bras gauche en écharpe, et de sa main droite, appuyée contre son cœur, il serre frénétiquement la hampe de cette glorieuse loque française aux trois couleurs, qu'il vient de promener si loin dans l'Afrique inconnue. O poignée de héros, qui pourrait dire les souffrances que vous avez endurées, d'autant plus glorieuses qu'elles resteront à jamais ignorées !

Tout le monde met chapeau bas, tandis que les militaires

Source: Gabriel Gravier: Paul Soleillet- Voyage à Segou, 1878-1879.

Paris: Challamel, 1887

This repeats, almost word for word, the passage found in Carrère & Holle.

p.142 "Dginiaiam (dieu, génie), roi du Djolof, est considéré comme le premier ancêtre de la famille royale de cette région. Au moment de la mort, Dginiaiam fit appeler la plus jeune de ses femmes et lui dit: "Si tu te remaries, ne prends qu'un homme réfléchi, ayant le mensonge en horreur et faisant de nombreuses ablutions". Elle chercha longtemps et ne trouva qu'un captif, du nom de Brakar. Elle l'épousa. Ce captif devint chef du Oualo, où règnent encore ses descendants, que l'on appelle, en souvenir de leur origin, Brak."

Translation:

Dginiaiam (god, jinn), king of Jolof, is considered the first ancestor of the royal family of this region. At the moment of his death, Dginiaiam had the youngest of his wives called and said to her: "If you re-marry, take only a thoughtful man, who abhors falsehood, and carries out frequent ablutions." She sought for a long time and found only a slave, called Brakar. She married him. This slave became chief of Oualo, where his descendants still reign, who are called, in memory of their origin, Brak.

Henri Gaden: "Légendes et Coutumes Sénégalaïs: Cahiers de Yoro Dyao,"
Revue d'Ethnographie et de Sociologie, 1912.

128 Lorsque, dit la légende, Boubakar-ebn-Amar, ou Abou Darday, fut sur le point de mourir, à Mboumba, chief-lieu de la province du Lao, au Fouta, de la maladie qui l'y avait atteint, il fit appeler sa femme Fatimata Sal, qui l'accompagnait dans tous ses déplacements. Il lui fit ses dernières recommandations "en peu de mots formées des deux formules ci-dessous, prescrites par le Coran aux musulmans, et ponctuellement pratiquées par les orthodoxes mahométans; de ne se soumettre à l'expulsion des deux matières excrémentielles qu'en des endroits loin et cachés de la vue des humains, surtout des femmes et des enfants et de se laver les parties souillées jusqu'où le moyen le permet dans les excrémentoires".

Huit ans après la mort de Boubakar-ebn-Amar, Fatimata Sal appela son fils Ahmadou. Elle lui rappela les recommandations dernières de son père et lui fit part d'un projet qu'elle tenait secret depuis longtemps. Elle ne pouvait rester sans mari et, ne voyant que Mbakik Bô, captif Bambara de Boubakar-ebn-Amar qui se conformât aux dernières volontés du défunt, elle avait décidé de lui offrir sa main.

129 Pour toute réponse, Ahmadou, qui ne savait pas nager, gagna précipitamment le fleuve, le Sénégal, et s'y jeta pour y mourir asphyxié. Il ne reparut point à la surface de l'eau et toutes les recherches faites pour le retrouver furent vaines. Ceci se passa à Gallat, village de la rive gauche, voisin de Bakel, et qui était alors la capitale du Lam-Toro.

Le mariage de Fatimata Sal et de Mbarik Bô n'eut lieu que longtemps après la disparition d'Ahmadou qui avait plongé sa mère dans la plus grande tristesse. De cette union naquit un fils unique, Barka Bô d'où est issue la famille Mbodye, famille guényo des Brak du Ouâlo.

Translation:

When, according to legend, Boubakar-ebn-Amar, or Abou Darday, was on the point of dying at Mboumba, the leading town in the province of Lao, in Fouta, of the illness which had stricken him, he had his wife Fatimata Sal called, his wife who had accompanied him in all his travels. He made his last recommendations to her " in short, the formulas given below, prescribed by the Koran to Muslims, and faithfully practiced by orthodox Muslims; not to excrete except in far off places, hidden from the view of people, above all of women and children, and to wash the parts soiled to the extent permitted by the places of excretion.."

Eight years after the death of Boubakar-ebn-Amar, Fatimata Sal called her son Ahmadou. She recalled for him the last words of his father, and informed him of a plan that she had kept secret for a long time. She could not remain without a husband, and seeing that only Mbakik Bo, a Bambara slave of Boubakar-ebn-Amar conformed to the last wishes of her late husband, she had decided to offer him her hand in marriage.

By way of response, Ahmadou, who did not know how to swim, rushed to the river, the Senegal, and threw himself in to drown. He did not reappear on the surface of the water and all the searches made to find him were in vain. This happened at Gallat, a village on the left bank, near Bakel, which was then the capital of the Lam-Toro.

The marriage of Fatimata Sal and of Mbarik Bo took place only long after the disappearance of Ahmadou who had plunged his mother into the deepest distress. From this union was born one son, Barka Bo, from whom came the family of Mbodye, the paternal line of the Brak of Oualo.

Henri Gaden: Légendes et Coutumes Sénégalaïses.
Revue d'Ethnographie et de Sociologie, 1912, p. 129.

Ahmadou ne mourut pas dans l'eau; il put y vivre, dit la tradition, aussi facilement qu'à terre. Il venait de temps en temps à terre reprendre haleine. Il fut vu une fois, couché et dormant, à la pointe de l'île de Todd, par un homme du nom de Yane Sey, du village de Nkare-ou-Todd, situé dans l'île. Réveillé par le bruit des pas de Yane, Ahmadou se précipita promptement dans le fleuve et ne reparut pas. Frémissant de stupéfaction, Yane regagna rapidement son village et raconta l'aventure. Une autre fois, Ahmadou fut vu à Rouek (Roug), où il n'y avait pas encore de village, par un Peul nommé Ndyouk-ou-Malik, nom répandu dans le peuple, qui faisait paître son troupeau par là. Les choses se passèrent comme à Todd; Ahmadou plongea et Ndyouk, effrayé de ne pas le voir reparaître malgré une longue attente, se sauva avec son troupeau et rentra à Ntionyor où se trouvait un campement des Dyallobé, tribu dont il faisait partie. Depuis la fondation de Roug, les gens du village entretiennent un abri à palabres à l'endroit où Ndyouk trouva Ahmadou.

Ahmadou entra dans le marigot de Ndyassèou (ou Ndyalakhar) et y resta longtemps à hauteur du grand village de Mboy-ou-Gar, Mboy le bloc, ainsi appelé parce qu'il était alors la capitale du Ouâlo et, par suite, un lieu de réunion pour les habitants de ce pays.

Mboy signifie village des Boy, "en quelque sorte Boy-ville", parce qu'il fut fondé par Boy, ancêtre des Boy de Menguènye, qui prirent son nom pour nom de guényo.

Les Seb et Baor du Ouâlo et les gens de Menguènye sont les descendants des anciens inhabitants du grand village de Mboy-ou-Gar, situé entre Menguènye et Mpal, et qui fut abandonné en 1280, sous la règle du Brak Tyaka Mbar, fils de Barka Bô et de Fadouma Youmeyga.

Rien ne permet plus aujourd'hui de reconnaître l'ancient emplacement de Mboy-ou-Gar, que les grandes et nombreuses buttes formées par les ordures qu'on apportait toujours aux mêmes endroits. Les habitations des grands se distinguaient des cases du menu peuple par l'importance des tas qui s'amoncelaient auprès. On remarque encore aussi des sentiers nombreux et profonds, venant de toutes les directions et creusés autrefois par les multitudes qui venaient à Mboy-ou-Gar pour rendre hommage à Ndyadyane Ndyâye, ou pour leurs affaires personnelles.

La tradition dit qu'à l'endroit du marigot de Ndyalakhar où se fixa Ahmadou les jeunes gens de Mboy-ou-Gar avaient l'habitude d'aller pêcher. Elle ajoute que, "les esprits n'étant pas développés anciennement comme ils le sont aujourd'hui", les pêcheurs, au lieu de garder chacun le produit de sa pêche, accumulaient leur poisson en un tas unique et qu'ensuite le partage ne finissait jamais sans des batailles où le sang coulait quelquefois.

Pendant tout son séjour dans le marigot, Ahmadou sortit des eaux à trois reprises pour regarder la pêche, mais il ne prononça jamais une parole. La première fois, il ne fit aucune tentative pour faire cesser les rixes à propos du partage et replongea dans le marigot quand les jeunes gens reprurent le chemin du village.
130

La seconde fois, il courut au devant d'eux dès qu'il les entendit venir. Il tenait à la main une cordelette qu'il avait tressée avec des fibres d'écorce de rand, d'acacia à l'écorce textile qui poussait par là en grand nombre. Il fit comprendre par signes, aux pêcheurs, en leur montrant un rand, de se fabriquer chacun une cordelette semblable à la sienne, pour y enfiler leurs poissons afin que, chacun gardant ses prises, les querelles fussent évitées.

Cette cordelette, appelée kal en ouolof, a généralement deux mètres; on en attache les extrémités à une baguette de bois, polie, de 20 centimètres de longueur environ, assez forte pour pouvoir supporter le poids et les

secousses de poissons enfilés au kal.

Les batailles cessèrent du jour où le conseil d'Ahmadou fut suivi, et les jeunes gens en expliquèrent la raison à leurs parents.

Dyâo, dont je descends en ligne directe par filiation paternelle et dont le nom est celui de ma famille guényo, Dyâo était alors roi héréditaire du Ôûalo avec le titre de Lamane qui, en sérère, signifie chef propriétaire du sol; sa capitale était Mboy-ou-Gar. Il avait six intendants, dont les charges étaient héréditaires, et qui étaient, par ordre d'importance, Amar Guey, Attmane Boy, descendant du fondateur de Mboy-ou-Gar; Ma-Haib-Mbing, d'origine mandingue; Youssou Sek; Mbaoual Sar et Biné Oudd.

Après plusieurs palabres, le Lamane Dyâo et ses intendants résolurent de capturer cet être extraordinaire. Le Lamane Dyâo était réputé pour son intelligence et son audace. Avec l'aide de ses intendants, il creusa un trou sous le tamarinier à l'ombre duquel Ahmadou avait l'habitude de s'asseoir; il le recouvrit avec soin de branches et de feuillages afin de ne pas éveiller la méfiance de leur futur captif. C'est dans ce trou qu'il se mit en embuscade avec ses intendants, un bon moment avant le commencement de la pêche à l'occasion de laquelle la capture devait avoir lieu.

Arrivés au marigot, les jeunes gens se mirent à pêcher, mais à proximité du tamarinier, comme le Lamane, le leur avait recommandé. Bientôt, Ahmadou sortit de l'eau et s'assit à sa place habituelle. Sortant de leur embuscade, le Lamane et ses gens se jetèrent sur lui. Aidés des pêcheurs, ils s'en rendirent maîtres malgré sa très vive résistance, et l'emmenèrent au village. Dyâo le plaça dans une case, sous bonne garde, pour l'empêcher de prendre la fuite, "non pas comme prisonnier, mais comme un phénomène dont il voulait connaître la nature."

Les curieux venaient en foule de partout, mais le prisonnier gardait toujours le même mutisme.

Il ne répondit à aucune question.

"Dyâo et les principaux habitants de Mboy-ou-Gar, après avoir employé

tous les efforts pour le faire parler sans en obtenir aucun résultat, réunirent toutes les plus jolies filles du village, comme appât agissant en des tactiques amoureuses. Ce fut par ce moyen qu'on réussit à le faire parler, au bout d'un très long temps."

"Ce fut la plus jolie de ces filles, et une des plus intelligentes, Maram-i-Doyé-Guey, fille d'Amar Guey, un des six lieutenants de Lamane Dyâo, et qui devint peu auprès la femme d'Ahmadou, qui se couvrit de cette fameuse renommée.

L'élégance et les qualités de cette fille l'avaient fait choisir parmi les autres pour être chargée des soins à donner au prisonnier.

131 Un jour, en lui préparant son dîner, elle se disposa à la vue d'Ahmadou et faisait exprès de vouloir poser sa marmite entre deux mottes de terre comme supports sur le feu, au lieu de trois, et comme la marmite menaçait plusieurs fois de chavirer quand elle voulait la lâcher, elle la rattrappait et redoublait ses efforts pour la fixer sur les deux mottes; Ahmadou qui la regardait depuis le commencement, excité probablement d'impressions cordiales quelconques, lui dit en peul : "katande tati (en ouolof bos nyat), trois mottes. Ahmadou voulait dire qu'il faut trois mottes pour que la marmite puisse tenir sur le feu.

Katande et bos, son en peul et en ouolof, les mots qui désignent tout ce sert à soutenir une marmite au-dessus du feu.

Le même jour, vers trois heures, Maram-i-Doyé-Guey passa près d'Ahmadou en fumant sa pipe; il tendit la main, faisant signe qu'il voulait la pipe.

-Je te donnerai la pipe, lui dit-elle, quand tu parleras, comme tous les hommes dont tu n'es que le semblable.

-Fodanam, fais m'en tirer, lui dit-il en peul.

-Quand tu parleras au Lamane et à tout le monde. Tu es cause d'une très

grande perplexité dont il faut tirer les esprits égarés des gens.

- Yah noddu bé, va les appeler, répondit Ahmadou, en peul.

"Maram-i-Doye-Guey lui tendit la pipe et courut informer et appeler le Lamane qui se rendit, ventre à a terre au logis du miracle qui leur raconta tout ce que je viens de décrire, depuis la proposition faite par sa mère, de se marier avec Mbarik Bô.

"Ahmadou déclara qu'il respirait aussi bien dans l'eau que sur terre; qu'il avait toujours à ses côtes quelques Ntambe, d'une construction colossale et informe, qui le nourrissaient de mets (tellement) délicieux que le mélange de la patate cuite, réduite en pâte, et du lait frais bien sucré, quoique bien loin d'en approcher en délicatesse, pourrait (seul) être donné en comparaison; et (qu'ils) le protégaient contre les animaux féroce amphibiies."

Ahmadou continua, au milieu de la population de Mboy-ou-Gar, son existence d'homme extraordinaire. Il préférait la solitude aux divertissements et donnait de ses goûts des preuves incessantes et visibles. Toujours retiré dans sa case, il n'en sortait que pour faire les prières selon les prescriptions de l'Islam, au milieu du peuple païen de Mboy-ou-Gar. Il ne parlait que fort peu, "s'inclinant entièrement sous l'autorité du Lamane et de tous ses délégués, et se montrant très affable à l'égard des nombreux visiteurs, ou plutôt admirateurs, dont il était journellement entouré.

Voyant qu'Ahmadou persistait dans cet état le Lamane envoya au roi du Sine, Manyesa Ouali-Dyone, sous l'escorte d'un corps de cavaliers, une mission composée de son propre fils Ntanye Dyao et de Demba Guey, frère de Maram-i-Doyé Guey et futur Ténaye du Baol. Ntanye devait donner les renseignements les plus complets du Ahmadou au Manyesa Ouali Dyone, "païen fervent et le plus fort magicien de son temps".

Lorsqu'il eut entendu le récit fidèle de ces événements, le roi du Sine, saisi d'effroi, mit la main devant sa bouche et s'écria: "Ndydyane Ndyâye ! "

En ouolof, sérère et mandingue, Ndyadyane est une exclamation d'étonnement toujours motivée par quelque chose d'extraordinaire; Ndyâye exprime, dans les mêmes conditions, la réalité, la pureté. L'exclamation poussée par le roi du Sine voulait donc dire qu'il considérait Ahmadou comme un phénomène d'une étrangeté indiscutable et complète.

Après être resté un bon moment le regard fixe et la main devant la bouche, Manyesa Ouali Dyone donna l'ordre que l'on hébergeât les messagers et qu'on leur fit bonne chèrel il leur promit de ne pas faire attention longtemps sa réponse. Il s'empressa de réunir tous les magiciens sérères et mandingues de son royaume et tint avec eux dans les lieux sacrés où se tiennent les Dyane (nom sérère des Ntambe)

Ntanye Dyao séjourna à Mbissel, alors capitale du Sine, trois jours, suivant les uns, un jour seulement suivant les autres. Une fois épuisées les ressources des sciences augurales, le roi du Sine fit appeler les envoyés et, s'adressant à Ntanye lui dit: "Dis à ton père que celui qui est entre ses mains est un homme surnaturel, guidé par les Ntambe, suivant l'itinéraire que leur trace Dieu, pour venir à Mboy-ou-Gar que lui choisit l'unique maître pour capitale des nombreux pays dont le Sine et le Ouâlo, son propre royaume, font partie. Qu'il élise Mâd (roi en Sérère) et se soumette sans hésitation à son autorité suprême."

The king of Sine also sent his submission soon afterwards.

After Ahmadou was proclaimed king of Sine he was named Ndyadyane Ndâye.

He married Maram-i-Doye Guey as his first wife.

He acquired the title of Bour-Ba-Dyolof "The King who is there in Dyolof," indicating that he was the supreme ruler and the others were only his viceroys.

Translation:

Ahmadou did not die in the water; he could live there, tradition says, as easily as on land. He would come to land from time to time to regain his breath. He was seen once, lying down and asleep, on the point of Todd Island by a man named Yane Sey, from the village of Nkare-ou-Todd, situated on the island. Woken up by the sound of Yane's steps, Ahmadou immediately rushed into the river, and did not reappear. Trembling with amazement, Yane quickly went back to his village and related the event. Another time, Ahmadou was seen at Rouek (Roug), where there was not yet a village, by a Fula called Ndyouk-ou-Malik, a common name among the people, who was grazing his herd nearby. Things happened as at Todd; Ahmadou dived in, and Ndyouk, afraid at not seeing him reappear in spite of a long wait, took off with his herd and returned to Ntionsyor, where there was an encampment of the Dyallobe, the tribe to which he belonged. After Roug was founded, the people of the village built a shelter for meetings at the place where Ndyouk found Ahmadou.

Ahmadou entered the lake of Ndyasseou (or Ndyalakhar) and remained there for a long time, at the level of the large village of Mboy-ou-Gar, Mboy the Block, so called because it was then the capital of Oualo, and, consequently, a meeting place for the inhabitants of this country.

Mboy means village of the Boy like Boy-town, because it was founded by Boy, the ancestor of the Boy of Menguenye, who took his name for the name of the paternal line.

The Seb and Baor of Oualo and the people of Menguene are the descendants of the former inhabitants of the great village of Mboy-ou-Gar, situated between Menguenye and Mpali, and which was abandoned in 1280, in the reign of Brak Tyaka Mbar, the son of Barko Bo and Fadouma Youmeyga.

Nothing permits us today to recognize the former site of Mboy-ou-Gar, except the large and numerous mounds formed by the garbage which used to be brought always to the same places.

The dwellings of the big people were distinguished from the houses of ordinary people by the size of the mounds which had accumulated alongside. One still sees the numerous and deep paths, coming from all directions, and hollowed out by the multitudes who used to come to Mboy-ou-Gar to pay their respects to Ndyadyane Ndyaye, or on personal business.

Tradition has it that at the lake of Ndyalakhar where Ahmadou was established, the young people of Mboy-ou-Gar used to go fishing. It states that as "minds were not as developed in the old days as they are now", the fishermen, instead of each keeping the product of his own fishing, would pile up their fish in a single heap, and then the division never finished without battles in which blood sometimes flowed.

During all of his stay in the lake, Ahmadou came out of the water three times to look at the fishing, but never said a word. The first time, he made no attempt to put an end to the disputes about the division, and went back into the lake when the young people returned to the village.

The second time, he ran in front of them when he heard them coming. He was holding in his hand a cord which he had woven out of bark fibres from the rand, an acacia with a weavable bark, which grew there abundantly. By signs in showing them a rand, he made them understand that they should each make a cord similar to his own, on which to thread their fish, so that with each keeping his own catch, quarrels would be avoided.

This cord, called kal in wolof, is generally two meters long. The ends are attached to a piece of wood, smoothed and about 20 centimeters long, strong enough to bear the weight and the movements of the fish threaded on the kal.

The battles ceased from the time when the advice of Ahmadou was followed, and the young people explained the reason to their kin.

Dyao, from whom I descend in a direct line through males, and whose name is that of my family "guenyo", Dyao was then hereditary ruler of Oualo with the title of Laman, which in serer, means the chief who owns the land; his capital was Mboy-ou-Gar. He had six officials, whose duties were hereditary, who were in order of importance, Amar Guey, Attmane Boy, a descendant of the founder of Mboy-ou-Gar; Ma-Haib-Mbing, of Mandinka origin; Youssou Sek; Mbaoual Sar and Bine Oudd.

After several discussions, the Laman Dyao and his officials decided to capture this extraordinary being. The Laman Dyao was renowned for his intelligence and his bravery. With the aid of his officials, he dug a pit under the tamarind tree in the shade of which Ahmadou was accustomed to sit. He covered it over carefully with branches and leaves so as not to arouse the suspicions of their future captive. It was in this hole that he lurked in ambush, well before the beginning of the fishing at the time when the capture was to take place.

When they arrived at the lake, the young people began to fish, but near the tamarind tree, as the Laman had suggested. Soon, Ahmadou came out of the water and sat down at his habitual place. Coming out from ambush, the Laman and his people threw themselves on him. Aided by the fishermen, they seized him in spite of his very strong resistance, and brought him to the village. Dyao placed him in a house, under guard, to prevent him from taking flight, "not as a prisoner, but as a phenomenon whose nature he wished to know."

The curious came in numbers from everywhere, but the prisoner always kept silent.

He did not reply to any question.

Dyao and the principal inhabitants of Mboy-ou-Gar, having employed every effort to make him speak without obtaining any result, gathered all the most beautiful girls of the village, as a bait using amorous tactics. It was by this means that they succeeded in making him speak, after a very long time."

It was the prettiest of these girls, and one of the most intelligent, Maram-i-Doye-Guey, the daughter of Amar Guey, one of the six lieutenants of Laman Dyao, who became shortly afterwards the wife of Ahmadou, who covered herself with this renown.

The elegance and the qualities of this girl had made her selected among others to take charge of the cares given to the prisoner.

One day in preparing his dinner, she placed herself within sight of Ahmadou, and deliberately trying to place her pot on the fire with two clay balls as supports instead of three, and as the pot several times threatened to fall when she was about to let go of it, she seized it again and increased her efforts to fix it on the two balls. Ahmadou who was looking at her from the beginning, probably excited by some warm feelings, said to her in Fula: "katande tati" (in Wolof bos nyat), three balls. Ahmadou meant that three balls were necessary before the pot could be steady over the fire.

Katande and bos are in Fula and in Wolof, the words which designate anything serving to support a pot over the fire.

The same day, about three o'clock, Maram-Doye-Guey went close to Ahmadou smoking her pipe. He held out his hand, making a sign that he wanted the pipe.

"I will give you the pipe," she told him, when you speak, like all the men that you resemble."

"Fodanam, let me smoke, he said to her in Fula.

"When you speak to the Laman and to everyone. You are the cause of a very great perplexity, from which the wandering minds of people must be cleared.

"Yah noddu be, go and call them," replied Ahmadou , in Fula.

Maram-iDoye-Guey gave him her pipe and ran to tell and call the Laman, who went as soon as possible, to the house of the miracle who told them everything that I have just described, since the suggestion made by her mother, of marrying Mbarik Bo.

Ahmadou declared that he could breathe as well in the water as on land; that he always had at his sides several Ntambe (spirits) of a colossal size and without shape, who used to feed him with dishes so delicious that the mixture of cooked sweet potato, mashed, and with fresh milk well sugared, although far from approaching its delicate taste, was the only comparison that could be made, and that they protected him against the fierce amphibious animals.

Ahmadou continued, in the midst of the people of Mboy-ou-Gar, with his existence as an extraordinary man. He preferred solitude to public entertainment, and gave unceasing and visible proofs of his tastes. Always withdrawn in his house, he would come out only to pray according to the precepts of Islam, in the middle of the pagan people of Mboy-ou-Gar. He spoke only very little, "putting himself entirely under the authority of the Laman and of all his officials, and showing himself very affable in regard to the numerous visitors, or rather admirers, with whom he was surrounded every day.

Seeing that Ahmadou perisisted in this state the Laman sent to the King of Sine, Manyesa Ouali-Dyone, with the escort of a body of horsemen, a mission composed of his own son Ntanye Dyao and of Demba Guey, the brother of Maram-i-Doye Guey and the future Tenye of Baol. Ntanye was to give the most complete information about Ahmadou to Manyesa Ouali-Dyone, " a fervent pagan and the strongest magician of his time."

When he had heard the faithful recitation of these events, the King of Sine, struck with terror, put his hand over his mouth and exclaimed "Ndyadyane Ndyaye !"

In Wolof, Serer, and Mandinka, Ndyadyane is an exclamation of astonishment, always motivated by something extraordinary; Ndyaye expresses, in the same conditions, reality, purity. The exclamation uttered by the king of Sine meant then that he considered Ahmadou as a phenomenon of an indisputable and complete strangeness.

Having remained for a while staring and his hand in front of his mouth, Manyesa Ouali Dyone gave instructions to lodge the messengers and take care of them well. He promised them that they should not have long to wait for his reply. He hurriedly gathered all the Serer and Mandinka magicians of his kingdom, and held counsel with them in the sacred places where the Dyane (the Serer name for Ntambe) live.

Ntanye Dyao stayed at Mbissel, then capital of Sine, for three days, according to some, one day only, according to others. After exhausting the resources of the science of augury, the King of Sine had the ambassadors called and addressing himself to Ntanye told him: "Tell your father that he who has come into his hands is a supernatural being, guided by the Spirits, following a path chosen by God, to come to Mboy-ou-Gar which the one master has chosen as the capital for numerous countries of which Sine and Oualo, his own kingdom, are part. That he should appoint him as Mad (King in Serer), and submit himself without hesitation to his supreme authority.

[The King of Sine himself also submitted...

MATAR NDUMBE FAAL (1974) ..recorded by Linda K. Salmon

From a tape recording made by Linda K. Salmon in 1974 in Banjul

(The Gambia) from a gewel Matar Ndumbe Faal from Jaji (Senegal).

Matar Ndumbe Faal is one of the fastest talkers I have ever heard and various Gambian Wolof who have listened to the tape have difficulty in deciding what he said and repeating it slowly.

Eventually Alhaji Hassan Njie, Wolof announcer from Radio Gambia, provided us with a translation. (DPG)

Q. Who is Njanjan Njay ?

A. Njanjan Njay came from the river in Waalo, came to a town called Jolof. Njanjan Njay and Cukili Njiklan and Jeleen ub Nyuul together came from the river in Walo and came to Kajoor.

Q. Are they Wolof ?

A. They are Wolof but when they first came to the country they did not understand Wolof. They did not speak Wolof, they did not speak Peul, they did not speak Naar (Arabic), they did not speak anything. When they came they were dumb. They stayed for about four days without talking. Then the people with the surname of Nyang, Makura Fatim....(obscure) and Ardo Biram Penda Njenne, these are the people they met in Jolof. So they said they were worried about their strangers, as to who could make them talk. Biram Penda Njemeh had a beautiful sister. The sister said she could cause Njanjan Njav to talk and she was asked how. She said "If you put us together in a room or house I will cause him to talk. So they were placed in a house for quite a long time. The woman had a cooking utensil (cooking pot) with her in the room, and was trying to keep it upright without success. She tried several times without success, and after some time Njanjan Njay placed three stones in a triangle and said "wos nyet" (Three stones)

and that was the first time he spoke. They then asked him the names of the other people who accompanied him and he said this is Jali Ndey Gaye, Jali Nyulde. Jali Nyulde went to the village called Jajina and got (obscure)..... The other one went to a village called Njare and got a child called Demba Njare. Those are the Njare Njare you used to hear about, and they are nobles. All Njays come from Njanjan Njay. Njanjan is very widespread and very old.

Q. Some people said Njanjan was a rab (supernatural creature ?) which came from the river.

A. No. That was baseless talk. Njanjan Njay was not a rab.

Q. Was he not a person who came from the sea ?

A. They were persons who came from the Naar (Arabs), from the east and stayed....and came out from the river in Waalo.

....When they came they stayed in Waalo, and after some time they decided to move about within the country side to get some grandchildren.

[They met people with the surname Nyang, and Fulbe (Peul) in Jolof.]

Ndiaye

Further references to Njajan(Njie include:

1. Bomba, Victoria "Traditions about Ndiadiane Ndiaye, first Buurba Djolof,"
Bulletin de l'I.F.A.N. 39, ser.B, No.1 1977, 1- 35.
2. Kesteloot, Lilyan, Bassirou Dieng, et Lampsar Sall
"L'Historie, le mythe et leurs mysteres dans la traditionorale Africaine:
Ndiadiane Ndiaye et la fondation des royaumes wolof,"
In Philosophie Litterature Langues Sciences Humaines, Universite de Dakar,
Annales de la faculte des lettres et sciences humaines. 13, 1983, 55-74.
3. Diop. Samba
The oral history and literature of the Wolof people of Walo, Northern Senegal.
New York, Lampeter. The Edwin Mellen Press, 1994. 301 pp.
(This is based on material recorded by the author from his family griots,
used in his Ph.D. Dissertation, University of California, Berkeley, 1994.)
- 4 "History Corner: The Story of Njajan Njie: Founder of The Wollof Empire,"
The Weekend Observer (Banjul), 20-22 September 1996, page 13.
Based on material on Paul Gaffner: Le Senegal, Paris 1895.
& Esquisses Senegalaises, IFAN, 1966.
Article by Hassoum Ceesay (Sise) ?.

KOCI BARMA

Boilat (1853) - Criticism of Amadi-Ngone over excessive plundering (346)	54-
Escape by tunnel (347)	55
Proverbs (348) - follow advice of three, ignore advice of three.	56-57
Advice- "A fruitless tree is not visited."(348)	58-59
Mafal (Koci's son) and his friends (349)	60-63
Four tufts of hair and associated meanings (351-353)	64-67
Berenger-Feraud (1879)	
Mafal and his friends (38)	68-
Four tufts of hair (38-39)	-72
Rousseau (based (1941-42) on MSS of Yoro Dyao)	
Attempt to trick Koci into telling a lie* (103-104)	73-76
Making a person in authority carry out one's request.* (104-105)	83-84
Four tufts of hair (105-107)	89-93
Koci reads marks on ground and realizes that he is about to be plundered (107)	94-96
Conversation with his son. Question asked. Conversation continued a year later. (108)	97
Marriage of Koci's son. Posing of enigmas and riddles (109-111)	98-104
Angrand (1943) Four tufts of hair (81)	105-106

* Stories given by Berenger-Feraud in his Serahuli section. 77-82
85-88

Issue No. 3 of Demba ak Tey, Dakar: Centre d'Etudes des Civilisations, n.d., is devoted to Kocc Barma Faal.

It includes accounts of:

Kocc's meeting with his future wife (50-51), cf the account of the marriage of Kocc's daughter, pp. 98-104 in this work.

How Kocc set a trap for the Dammeel (52-53).

Advice given when Kocc's son was going in search of knowledge (54).

L'Abbe P.-D. Boilat : Esquisses Senegalaises. Paris, 1853.

COTHI-BARMA

346 Les traits d'esprit de ce philosophe pourraient parfaitement faire la matière d'un grand ouvrage. Il naquit sous le règne du demel Amadi-Ngoné, au village de Palmew, dans le Cayor. Il fut nommé alkati ou chef du village de Dhiamatil. "Il ne manque pas d'hommes qui désirent le bien-être, disait ce philosophe sénégalais, mais ceux qui le procuraient ne sont plus !!"

Amadi-Ngoné, à la tête d'une armée nombreuse, était venu fondre sur Ndate, ville considérable du royaume, et enlever tout ce qui s'y trouvait. Les habitants demandèrent grâce au moins pour leur vie et ne l'obtinrent point. Le philosophe n'avait eu aucun avis des intentions du roi; il apprit ce qui s'était passé par des gens qu'il rencontra sur sa route, portant en terre le corps d'une des malheureuses victimes. Aussitôt il arrêta le convoi, et s'adressant au défunt. "Va dire à nos ancêtres qu'aujourd'hui la mort est préférable à la vie. Va dire à nos aieux que de leur temps le commandement était entre les mains d'hommes libres qui connaissaient l'honnêteté et le devoir; qu'ils sont heureux de jouir du repos de la tombe; car ce sont des esclaves qui commandent aujourd'hui; ce sont des esclaves qui exécutent les injustes volontés de leur maître, pour en être favorisés. Va leur dire qu'il ne manque pas d'hommes qui désirent le bien-être, mais que ceux qui le procuraient ne sont plus."

Translation:

Cothi-Barma

The witticisms of this philosopher could certainly form the subject of a large work. He was born in the reign of the damel Amadi-Ngone, in the village of Palmew, in Cayor. He was named alkati, or chief of the village of Dhiamatil. "There is no lack of men who desire well-being, this Senegalese philosopher used to say, but those who obtain it are no more..."

Amadi-Ngone, at the head of a large army, came to ravage Ndate, a large town in the kingdom, and take all that could be found there. The inhabitants asked for mercy at least for their lives, and did not obtain it. The philosopher had had no warning of the intentions of the king. He learnt what had happened from the people he met on the road, carrying for burial the body of one of the unfortunate victims. Immediately he stopped the procession, and addressing himself to the corpse: "Go and tell our ancestors that today death is preferable to life. Go and tell our elders that in their time power was in the hands of free men who knew honesty and duty; that they are fortunate to enjoy the rest of the grave; for it is slaves who rule today; it is slaves who carry out the unjust commands of their master, to win favors by it. Go and tell them that there is no lack of men who desire well-being, but those who achieve it are no more. "

347 Le demel, ayant appris que Cothi s'était permis de tenir un discours si républicain, résolut la mort du philosophe. Il fit creuser un grand trou dans la terre, en fit couvrir la surface avec des branches d'arbre très mince et mit du sable par-dessus, afin que le philosophe, enveloplant s'y asseoir, fût enterré vif. Cothi en fut informé secrètement et fit creuser, à partir du milieu de sa case, un trou communiquait directement à celui du demel. Ses préparatifs perfides aussitôt achevés, Sa Majesté fit venir Cothi, le reçut avec politesse, et le pria de s'asseoir en face d'elle. Cothi obéit et tomba dans l'âbime qu'on se hâta de combler. Le philosophe s'était rendu à sa case où il continuait à donner ses leçons comme auparavant, mais en cachette du roi, qui le croyait mort.

Parmi ses adages on cite celui-ci: *Suivez les conseils de trois personnes, ne suivez pas les conseils de trois autres.* En voici l'explication: le premier cas regarde le père, la mère et le fils aîné ; le second regarde la femme, l'esclave et le griot: (c'est une caste d'hommes qui ne sont occupés qu'à jouer du tamtam pour faire danser ou pour chanter les hauts faits des guerriers et même des simples citoyens.) Cothi disait qu'il fallait toujours suivre les avis de son père, de sa mère et de son fils aîné, et se défier de ceux de sa femme, de son esclave et de son griot; parce que le père, la mère et le fils aîné sont animés des mêmes intérêts, ceux-ci pour le bien de leur fils, celui-là pour le bien de l'un et de l'autre, et que toutes les fois qu'ils s'agirait de dévouement, d'honneur et de gloire, de viles considérations ne fermeraient pas leur cœur. La femme, au contraire, l'esclave et le griot, ayant intérêt sur le bien d'un homme, pourraient se laisser guider dans leurs conseils par une passion quelconque.

348

347 The damel, having learnt that Cothi allowed himself to deliver so republican a speech, resolve to kill the philosopher. He had a large hole dug in the ground, had the surface covered with very thin branches and put sand on top, so that the philosopher, wishing to seat himself there, would be buried alive. Cothi was secretly informed of it , and had dug, from the middle of his own house, a tunnel which communicated directly with that of the damel. His treacherous preparations completed, His Majesty had Cothi come, received him politely, and requested him to sit down facing him. Cothi obeyed and fell into the pit which they hurry to fill in. The philosopher went home, where he continued to give lessons as before, but unknown to the king, who believed him dead.

348

Among the proverbs one can quote the following: "Follow the advice of three people, do not follow the advice of three other." Here is the explanation : the first case concerns the father, the mother and the eldest brother; the second concerns the wife, the slave, and the griot. [It is a caste of men who are occupied in playing drums for dances and singing the deeds of warriors and even of ordinary people). Cothi was saying that one should always follow the advice of one's father, of one's mother, and of the eldest son, and mistrust those of one's wife, of one's slave, and of one's griot, because the father, the mother, and the eldest son are motivated by the same interests, the [father and mother] for the interests of their son, [the elder brother] for mutual interest, and wheneverit is a question of devotion, of honor, and of glory, vile considerations will not close their hearts. The wife, on the other hand, the slave and the griot, having an interest in the property of a man, and can let themselves be guided in their advice by some other emotion.

348 Le demel, par son arrogance et sa fierté, tenait ses sujets loin de lui. On le craignait et on le détestait. Il voulut un jour faire la guerre au tègne. Aucun guerrier ne répondit à son appel; ses menaces et sa colère furent vaines. Il demanda à son conseil de lui en expliquer le motif, mais personne n'osa. On lui dit de faire venir Cothi, qu'il croyait mort, mais qui vivait encore. Cothi fut donc mandé à la cour; il s'y rendit fièrement. Interrogé sur le motif de cette révolte générale dans un cas pressant, le philosophe répondit par cet adage: *Un arbre infructueux n'est pas fréquenté*, faisant comprendre au roi que c'est en aimant ses sujets qu'un roi devient cher et précieux à son peuple et qu'il peut compter sur son dévouement, mais que le prince orgueilleux ne peut et ne doit s'attendre qu'à être abandonné en temps malheureux. Cette leçon servit au demel, il devint généreux et bon roi.

348 The damel, by his arrogance and pride, kept his subjects distant from him. He was feared and detested. One day he wished to make war on the tegne (of Baol). No warrior responded to his appeal. His threats and anger were in vain. He asked his council to explain the reason for it, but no one dared [tell him]. He was advised to have Cothi come, Cothi whom he believed dead, but who was still living. Cothi was then summoned to court, and went there proudly. Asked for the reason for this general revolt in this pressing instance, the philosopher replied by this saying: "A tree which does not bear fruit is not visited," making the king understand that in loving his subjects a king ought to be dear and precious to his people and that he can then count on their devotion, but a prince who is haughty cannot, and ought only to expect to be abandoned in hard times. The demel learned his lesson, and became a generous and good king.

MAFAL

p.348 Autre adage de Cothi: *Un ami est unique, il ne peut y en avoir plusieurs.*

p.349 Mafal, fils aîné de Cothi, avait sept années. Son père lui disait constamment que de tous ceux qu'il appelait de ce nom, il ne pouvait y en avoir qu'un véritable, mais celui-ci ne voulut jamais le croire.

Un jour, fatigué de la persistance de son fils dans ses fausses idées, il lui donna cet avis: Mon fils, lui dit-il, feignez un malheur quelconque, celui, par exemple, d'avoir assassiné, par vengeance, le fils du roi. Au milieu de la nuit, allez comme hors de vous-même, haletant et tremblant, invoquer le secours de vos amis. Ceux qui vous aimeront partageront assurément votre infortune, tandis que les autres vous abandonneront. Ainsi vous saurez combien vous possédez d'amis." Sûr de son opinion, Mafal, dès le soir même, se revêt de ses habits de guerre, s'arme de son poignard et de sa lance, et, sous cet appareil terrible, va trouver l'un après l'autre tous ses amis. Celui à la porte duquel il frappe en premier lieu dormait d'un sommeil tranquille. A la voix de son ami, il se lève en sursaut. "Qui est là ? Quoi ! est-ce Mafal ? -Ami, c'est bien moi ! mon étoile est funeste. Elle aurait dû être rouge quand je naquis ! J'ai tué, par vengeance, le fils du roi, et maintenant je ne sais quel parti prendre.

-Toi, Mafal ! assassin ! Fuis, malheureux, répondit le prétendu ami; si tu rencontres la forêt, cache-toi dans sa profondeur; fuis loin des hommes qui te chercheront pour venger le sang des rois. Fuis..." Et il

350 renferma sa porte, tremblant d'être aperçu . Le second et les quatre autres se comportèrent à peu près de la même manière. Le dernier, celui qui lui paraissait le moins ardent de tous, se montra tout autre. Il venait de se marier le jour même ; après toute une journée passée en

réjouissances avec ses amis et ses proches, il venait à peine de fermer sa porte, lorsqu'il entendit frapper à coups redoublés. C'était la voix d'un ami qui se faisait entendre. Il ouvrit à l'instant et introduit son ami infortuné. "O Dieu ! c'est Mafal ! c'est mon ami chéri !" il le regarde et devine son malheur. Après avoir versé des larmes abondantes et s'être épanché dans le sein de son ami, Mafal lui expose sa triste position et son embarras. "Eh bien ! reprit l'ami, je suis à toi, jusqu'à la mort." Il s'arme immédiatement, puis se tournant vers sa nouvelle épouse : - "Va, lui dit-il, dans la case de ta mère, et sois libre. Dieu est bon ! Si tu trouves un jeune homme dont l'amour m'efface dans ton cœur, tu seras maîtresse de ta volonté." Il dit, et part avec son ami.

Silencieux et rêveurs, ils marchèrent plusieurs jours vers le couchant. Ils ne se disaient rien l'un à l'autre. Enfin Mafal, sortant comme d'un profond sommeil, prit tout à coup la main de son ami, la serra tendrement et l'invita à s'asseoir sous un grand baobab. - "Après tout, lui dit-il, pourquoi fuir ? N'est-ce pas une honte de fuir sa patrie et ses affections pour la seule crainte de la mort ? Retournons sur nos pas, et s'il faut périr, au moins nous mourrons avec gloire, et la terre de nos pères sera notre tombe." Cette allocution plut à son compagnon ; ils se levèrent et repartirent.

Quelques jours après, le vieux Cothi, qui commençait à s'inquiéter de la longue absence de son fils, accueillait avec ravissement les deux amis dans sa maison.

"Mon père, dit Mafal en essuyant des larmes d'attendrissement, celui-ci est aussi votre fils ; car de tous mes amis, lui seul a voulu partager mon malheur et mourir avec moi." Cothi embrassa l'un et l'autre, et dit : "Désormais ne doutez jamais des conseils d'un vieillard : *Un ami donc est unique, on ne peut en avoir plusieurs.*"

Translation: Another saying of Cothi: A friend is unique, one cannot have several of them.

349. Mafal, the eldest son of Cothi, was seven years old. His father used to tell him that of all that he called [friends], he could only have one true friend, but he never wanted to believe it. One day, wearied by the persistence of his son in his erroneous ideas, he gave him this advice. "My son," he said, "pretend some misfortune, that, for example of having assassinated, in vengeance, the son of the king. In the middle of the night, go as if distraught, out of breath and trembling, to ask for the help of your friends. Those that love you will surely share your misfortune, while the others will abandon you. Then you will know how many friends you possess." Sure of his opinion, Mafal, that very evening, put on his war dress, armed himself with his dagger and spear, and in this terrifying apparel, went to seek all his friends one after the other. The one, at whose door he knocked first, was sleeping peacefully. At the voice of his friend, he got up with a start: "Who is it ? What? Is it Mafal ? " "My friend, it is indeed me . My star is disastrous It must have been red when I was born. I have killed, in vengeance, the son of the king, and now I do not know what steps to take." "You, Mafal, murderer ! Flee, you wretch." , " replied the so called friend: "If you reach the forest, hide in its depths. Flee far from men who will seek you out to avenge the blood of kings . Go..." And he closed his door, trembling lest he had been seen. And the second and the four others behaved in almost the same manner. The last person, who seemed the least keen of all, showed himself otherwise. He had just married that very day ; after a complete day spent in celebration with his friends and neighbors, he had just closed his door, when he heard the urgent knocks. It was the voice of a friend who was making himself heard. He immediately opened the door and admitted his unfortunate friend. "Oh God, it is Mafal. It is my dear friend ! " He looked at him and realized his

misfortune. After having shed abundant tears and opened up his heart to his friend, Mafal revealed his tragic position and his embarrassment. "Well," said the friend, "I am with you, until death." He armed himself immediately, then turning to his new bride, said "Go, to the house of your mother, and be free again. God is good. If you find another young man whose love wipes out my memory,^{in your heart}/you are free to choose." Having said this, he left with his friend.

Silent and pensive, they set off for several days towards the west. They said nothing to each other. Then Mafal, as if coming out of a deep sleep, took his friend's hand, held it tenderly, and invited him to sit under a large baobab tree. "After all, " he told him, "why flee ? Is it not a shame to flee one's country and its pleasures because of fear of death ? Let us go back, and if it is necessary to die, at least we will die with glory, and the land of our fathers will be our tomb." This speech pleased his friend, they got up and set off again.

Several days afterwards, the old Cothi, who was beginning to be troubled by the long absence of his son, welcomed with joy the two friends in his house.

"My father," said Mafal, wiping away tears of joy, "this is also your son, for of all my friends, he alone was willing to share my misfortune and die with me." Cothi embraced both, and said " In the future never doubt the advice of an old man: A friend is unique, one cannot have several of them."

L'Abbe P.-D. Boilat : Esquisses Senegalaises. Paris, 1853.

Les quatre adages.

- 351 *Un rai n'est pas un parent ni un protecteur.*
Un enfant du premier lit n'est pas un fils, mais une guerre intestine.
Aime ta femme, mais ne lui donne pas toute confiance.
Un vieillard est nécessaire dans un pays.

352 Cothi avait réservé sur la tête de son enfant quatre touffes de cheveux (les Wolofs ayant coutume de raser la tête de tous les enfants). Chacune de ces touffes, disait-il, représente une vérité morale connue de moi seul et de ma femme.

Sa femme avait de son côté un fils de premier lit, mais dont toute la tête était rasée comme celle des autres enfants.

Le demel, piqué de curiosité, chercha longtemps et en vain à découvrir le secret. Il eut enfin recours à la ruse. Il fit venir la femme du philosophe qu'il gagna à force de présents.

La première touffe signifiait qu'un roi n'est pas un parent ni un protecteur.

La seconde, qu'un enfant du premier lit n'est pas un fils, mais une guerre intestine.

La troisième, qu'il fallait aimer sa femme, mais ne pas lui donner toute confiance.

La quatrième, qu'un vieillard est nécessaire dans un pays.

Le roi fut furieux du premier symbole et condamna le philosophe à mort. Pendant qu'on le menait au supplice, un vieillard jouissant d'un grand crédit auprès du roi par sa sagesse et sa prudence, et désireux du bien du pays, alla trouver le demel et lui montra que la mort de Cothi serait une perte irréparable dans le royaume, et qu'on avait besoin de ses conseils dans les circonstances difficiles. Pendant ce temps, le fils de la femme du condamné, remarquant que

353 Cothi s'était revêtu d'habits qui ne lui appartenaient pas, envoya sur-le-champ les réclamer, comme étant les siens propres, de peur qu'ils ne fussent tachés de sang.

Le vieillard avait obtenu la grâce de Cothi, qui fut amené devant le roi. Vivement réprimandé sur ses idées singulières, Cothi répondit sans s'émouvoir: "N'est-il pas vrai qu'un roi n'est ni parent ni protecteur, puisque pour un secret que je ne vous ai point révélé et que j'avais bien le droit de garder devers moi, vous m'avez condamné à mort, oubliant et les services que je vous ai rendus, et l'amitié constante qui nous avait liés depuis notre enfance.

"N'est-il pas vrai qu'il faut aimer sa femme et ne pas lui donner toute confiance, puisque ma femme, que je n'avais rendue dépositaire de mon secret que pour éprouver sa fidélité, l'a trahi pour de vils présents ?

"N'est-il pas vrai qu'un enfant de premier lit n'est pas un fils, mais une guerre intestine, puisqu'au moment qu'il aurait dû pleurer son père, condamné à mort, il ne pensait, au contraire, qu'à lui réclamer des habits dont il craignait la perte ?

"N'est-il pas vrai enfin qu'un vieillard est nécessaire dans un pays, puisque sans un vieillard sage et prudent dont la gravité a su dominer votre passion, je ne vivrais plus dans ce moment, mais je serais mort, victime de votre injuste colère ?"

354 On attribue à Cothi plus de cinq mille adages ou maximes. D'après la tradition des Wolofs, cet homme d'une rare sagesse n'est pas un être imaginaire, comme on pourrait peut-être le supposer, il a vécu réellement; le village de Dhiamatit est encore gouverné par les prétendus descendants de ce philosophe, qui y sont honorés comme des princes.

Translation:The four proverbs.

A king is neither a relative nor a protector.

A step-child is not a son, but a civil war.

Love your wife, but don't place your trust in her.

An old man is necessary in a kingdom.

Cothi had kept on his child's head four tufts of hair (The Wolof having the custom of shaving the heads of all their children). Each of these tufts, he 352 said, represented a moral truth known to myself alone and to my wife.

His wife had, for her part, a son by a previous marriage, but whose head was completely shaved like other children.

The Damel, piqued by curiosity, sought long and in vain to discover the secret. In the end he resorted to trickery. He had the wife of the philosopher come, and gained her over by means of presents.

The first tuft meant that a king is neither a relative nor a protector.

The second, that a step-child is not a son, but a civil war.

The third, that it is necessary to love one's wife, but not to place your trust in her. [Take her into your complete confidence].

The fourth, that an old man is necessary in a country.

The king was furious at the first saying, and condemned the philosopher to death. While he was being led to the place of execution, an old man with great influence over the king because of his wisdom and prudence, and desiring the welfare of the country, went to find the damel and showed him that the death of Cothi would be an irreparable loss in the kingdom, and that
 was needed
 his advice/in difficult circumstances. During this time, the son of the wife of the condemned man, noticing that Cothi was clothed with garments which did not belong to him, sent immediately to reclaim them, as being his own, for fear that they should be stained with blood.

The old man had obtained pardon for Cothi, who was brought before the

king. Strongly reprimanded for his unusual ideas, Cothi replied without being troubled, "Is it not true that a king is neither a relative nor a protector, since for a secret that I have never revealed to you, and which I had the right to keep to myself, you condemned me to death, forgetting both the services I have performed for you, and the constant friendship that has tied us together since our childhood.

"Is it not true that 'one should love one's wife, but not place your trust in her', since my wife, whom I had made the trustee of my secret to prove her fidelity, betrayed it for vile presents ?

"Is it not true that ' a step-son is not a son, but a civil war', since at the moment when he should have been weeping for his father, condemned to death, he thought on the contrary, only of reclaiming the garments whose loss he feared ?"

"Is it not true finally that an old man is necessary in a country. since without an old man, wise and prudent, whose seriousness dominated your passion, I should not be living at this moment, but would be dead, a victim of your unjust anger."

More than five thousand sayings or proverbs are attributed to Cothi. According to Wolof tradition, this being of rare wisdom is not an imaginary person, as one might suppose, but really lived. The village of Dhiamatit is still ruled by those who claim to be descendants of this philosopher, who are honored like princes.

A summary of the tale is also given in Assane Sylla: La Philosophie Morale des Wolof, 1978, p. 217.

Source: L.J.-B. Bérenger-Féraud: Les Peuplades de la Sénégambie, 1879. pp. 37-39.

LEGENDE DE COTHI BARMA.

37 Cothi Barma, le philosophe ouolof qui vivait à une époque que personne ne peut déterminer, dans un pays qu'on ne désigne pas d'une manière précise, et qui par conséquent est probablement un être de raison comme la plupart des héros des 38 légendes, disait souvent: Suivez les conseils de trois personnes, le père, la mère, le fils ainé. Ne suivez pas les conseils de trois autres, la femme, l'esclave, le griot.

Cothi disait: on a parfois un ami, on n'en a jamais plusieurs; et il donnait pour exemple la légende de Mafal¹ qui passait pour avoir d'innombrables amis et qui pour les éprouver alla un soir frapper successivement à la porte de chacun d'eux et leur dit: je viens de tuer le fils du roi. Chacun le repoussa avec horreur et l'abandonna excepté un qui lui répondit: fuyons ensemble, je t'aiderai à te sauver, et qui abandonna sa jeune femme pour se mettre en route aussitôt.

Cothi ayant eu un enfant, lui laissa croître quatre touffes de cheveux, au lieu de lui raser la tête comme cela se fait d'habitude chez les Ouolofs, et il disait à qui voulait l'entendre: Chacune de ces touffes représente une vérité connue de moi seul et de ma femme. Le Damel, son ami, avec qui il était au mieux, et auquel il avait rendu de grands services, lui demandait souvent quelles étaient ces vérités, mais Cothi restait muet. Il eut alors recours à un subterfuge; il fit venir la femme du philosophe et parvint à force de présents à lui faire dévoiler son secret.

En effet cette femme lui dit: mon mari prétend que la première touffe signifie : Un roi n'est ni un protecteur ni un ami.

La seconde signifie: Un enfant du premier lit n'est pas un fils, c'est une guerre intestine.

La troisième: Il faut aimer sa femme, mais ne pas lui dire son secret.

La quatrième: Un vieillard est nécessaire dans un pays.

Le Damel fut très-irrité contre Cothi de la première citation et ordonna qu'il fût arrêté et conduit au supplice. Mais quand les gens du pays virent le philosophe prisonnier, un des vieillards des plus influents alla trouver le Damel et fit tant qu'il obtint sa grâce en souvenir de ses longs et bons services. Cette grâce n'arriva cependant pas assez tôt pour empêcher Cothi d'arriver au 39 lieu où il devait être décapité, et déjà un fils que sa femme avait eu d'un premier lit avait obtenu de l'exécuteur l'autorisation de le dépouiller de ses vêtements, disant qu'ils devaient lui revenir en héritage, et qu'il ne voulait pas les avoir tachés de sang.

La grâce accordée, le Damel voulut faire des reproches publics à Cothi qui apprenant ses griefs lui dit: Eh ! bien c'est moi qui ai raison en tous points et la preuve qu'un roi n'est ni un ami ni un protecteur, c'est que sur un simple moment d'humeur vous m'avez condamné à mort.

La preuve qu'un mari ne doit pas confier son secret à sa femme c'est que la mienne m'a trahi auprès de vous.

La preuve qu'un enfant du premier lit n'est pas un fils mais une guerre intestine, c'est qu'au lieu de me pleurer, mon fils m'a fait dépouiller de mes habits pour les avoir sans taches.

Enfin la preuve qu'un vieillard est nécessaire dans un pays, c'est que vous avez accordé ma grâce à un vieillard quand vous l'aviez refusée à tant d'autres solliciteurs.

1 Story of Mafal. In Wolof Stories #48.

2 The story of Cothi Barma is also given in Bérenger-Féraud, L.-J.B.: Recueil de contes populaires de la Sénégambie, 1885, 11-14.
(Identical text).

3 A version is also given in:

Guèye, N'Gagne Demba: "Les Quatre Vérités de Kotj Barma,"
Notes Africaines, No.115, juillet 1967, 89-95.

4 This tale is generally accepted as a Wolof tale.

However a number of versions turn up in the Mande area.

a. Belchior, Manuel: Contos Mandingas, Guinea Bissau, 1967/68.

pp. 117-119 "Os três tufos de cabelo"

b. A Bambara version is provided in:

Monteil, Ch. : Les Bambara de Segou et du Kaarta. Paris: Larose,
1924, pp. 366-369.

c. Camara Laye uses the tale in The Guardian of the Word, 1980 .

(The English translation of Le Maitre de la parole), 1978, based on
on the oral traditions of Mali, pp. 147-148 (Vintage edition),
where Sogolon teaches the meanings of four tufts of hair to her
son Diata, giving a long discourse on each.

Translation:The Legend of Cothi Barma

Cothi Barma, the Wolof philosopher, who lived at a time which no one can determine, in a country that is not determined in a precise manner, and consequently is probably an imaginary person like the majority of legendary heroes, often used to say: "Follow the advice of three people, one's father, one's mother, the eldest brother. Do not follow the advice of three others: one's wife, a slave, or a griot."

Cothi used to say: "One sometimes has one friend, but one never has several, and used to give as an example the legend of Mafal who was believed to have numerous friends, and who, to test them went one evening and knocked successively on the doors of each of them and told them: 'I have just killed the son of the king.' Each drove him away with horror, and abandoned him except one who told him: "Let us flee together, I will help you to get away," and who left his young wife to set out immediately.

Cothi, having had a child, let four tufts of hair grow, instead of shaving the head as Wolof habitually do, and he would say to those who wished to listen to him: 'Each of these tufts represents a truth known only to me and to my wife.' The Damel, his friend, with whom he was on good terms, and to whom he had rendered great services, often asked him what were these truths, but Cothi remained silent. The king then resorted to a trick; he had the wife of the philosopher come, and succeeded by means of presents, in making her reveal her secret.

In fact the woman told him: "My husband claims that the first tuft means: 'A king is neither a protector nor a friend.' The second signifies: 'A step-child is not a son, but a civil war.' The third: 'One should love one's wife, but not tell her one's secret.' The fourth: 'An old man is essential in a country.' "

The Damel was very angry against Cothi for the first remark and ordered that he be arrested and put to death. But when the people of the country saw the philosopher prisoner, one of the most influential old men went to find the Damel, and obtained his pardon by recalling his long and good services. This pardon did not come soon enough to prevent Cothi reaching the place where he was to be executed, and already a son which his wife had had by a previous marriage had obtained from the executioner the authorization to strip him of his garments, saying that should come to him as an inheritance, and he did not want to have them stained by blood.

When pardon has been granted the Damel wished to publicly reproach Cothi, who learning of his complaints said to him: "Well, I was right in all points, and the proof that a king is neither a friend nor a protector, is that in a moment of ill-humor you condemned me to death.

The proof that a husband ought not to confide his secret to his wife is that mine betrayed me to you.

The proof that a step-child is not a son but a civil war, is that instead of weeping for me, my son had me stripped of my garments so as to have them without stains.

Finally, the proof that an old man is necessary in a country, is that you granted my pardon to an old man when you had refused it to so many others who sollicited it.

Source: R. Rousseau: "Le Sénégal d'Autrefois: Second Etude sur le Cayor (Compléments tirés des manuscrits de YORO DYAO)," Bulletin de l'I.F.A.N. 1941-42, 103-104.

Kothe ridiculise Daou Deimba

103 "Le fameux Kothe s'attaqua, à son tour, au damel qu'il finit par renverser à la suite de frif [taquinerie].

"Un jour, des honorables réunions déjà énoncées des personnages important auprès des rois, appelées les *saluts royaux*. Kothe avant d'être congédié [déclara] en présence du damel que personne ne pouvait l'amener à mentir par simple séduction [ruse]. Sans rien dire, le damel lui ordonna de prendre congé.

"Bien longtemps après, Kothe eut à aller à M'Boule pour la même visite respectueuse. Un moment après les saluts, le damel donna l'ordre de seller son cheval et tous les autres de la capitale et déclara que tout le monde l'accompagnerait pour aller voir la linguère, sa mère, qui était allée faire un tour de promenade [un séjour] à N'Diakhère, sa capitale. Partout cet ordre s'exécutait.

104 Il sortit, mit un de ses pieds [à l'étrier] et [se retournant] parla avec ceux qui se trouvaient là, faisant croire qu'aussitôt l'entretien terminé il monterait à cheval. Il dit à Kothe: "Monte [à cheval] Kothe et cours vite dire à ma mère que c'est auprès d'elle que je passerai le reste de la journée et la nuit précédente [suivante]. Qu'elle prépare beaucoup de couscous, je viens avec beaucoup de gens; et toi, ne rentre pas à Diamatile sans.. [repasser près de moi] : je tiens à connaître si mon ordre a bien été transmis."

"Kothe courut à toute bride, se rendit à N'Diakhère, s'acquitta fidèlement de sa mission, en disant à Khouredia Kouly qu'il avait laissé l'un des pieds de son fils dans un des étriers et l'autre par terre, et qu'il ignorait lequel des deux rejoindrait l'autre.

"Aussitôt Kothe disparu [parti], le roi fit desseller son cheval et publia contre ordre.

"La linguère fit bonne réception à Kothe et celui-ci, n'osant retourner à Diamatile, à cause de l'observation du damel jointe à sa mission, passa à M'Boule avant d'y rentrer [y: à Diamatile, chez lui].

"Eh bien ! Kothe, rien n'est difficile à un roi; je t'ai bien fait mentir, malgré tes fières vantardises". Telles furent les paroles par lesquelles l'accueillit le damel. "C'est tout le contraire, lui répondit Kothe. Après avoir exactement communiqué ta commission à ta mère, je lui ai bien fair remarquer que j'avais laissé un de tes pieds [à l'étrier] et l'autre par terre, et que j'ignorais [lequel, des deux rejoindrait l'autre. Tu vois donc que je n'ai pas menti", ajouta-t-il. Tout le monde de rire.

" La honte qu'éprouva Daou Deimba de cette réponse se fit vivement remarquer en ses gestes embarrassés. "

Translation: Rousseau - Kothe ridiculise Daou Deimba

The famous Kothe attacked, in turn, the damel, whom he ended by defeating in teasing.

One day, during the noble gatherings of important people around the kings, called 'royal salutes', Kothe before being dismissed, declared in the presence of the damel that nobody could induce him to lie by a simple trick. Without saying anything, the damel ordered him to leave.

After a time, Kothe had to go to Mboul for the same respectful visit. A moment after the greetings, the damel gave the order to saddle his horse and all the others of the capital and declared that everyone should accompany him to see the linguere, his mother, who had gone for a spell at Ndiakere, her capital. Everywhere this order was being carried out. He went out, placed one of his feet [in the stirrup], and [turning round] spoke with those that he found there, as if he would mount his horse as soon as the conversation was finished. He said to Kothe: "Mount your horse and hurry to tell my mother that it is with her I will be spending the rest of the day and the following night. And that she should prepare much couscous, I am coming with many people; and as for you, do not return to Diamatile without [coming to see me]. I want to know if my order has been well transmitted."

Kothe went at top speed, arrived at Ndiakere, faithfully fulfilled his mission, saying to Khouredia Kouly that he had left one of the feet of her son in one of the stirrups, and the other on the ground, and that he did not know which of the two would rejoin the other."

As soon as Kothe had left, the king had his horse unsaddled, and issued counter instructions.

The linguere gave a good reception to Kothe, and the latter, not

daring to return to Diamatile, because of the observation of the damel joined to his mission, passed by Mboule before going back [to Diamatile].

"Well, Kothe, nothing is difficult for a king; I have truly made you tell a lie, in spite of your proud boasting." Such were the words with which the damel welcomed him. "On the contrary," replied Kothe, "After having communicated exactly your commission to your mother, I remarked to her that I had left one of your feet [in the stirrup], and the other on the ground, and that I did not know which of the two would rejoin the other. You see then that I have not lied," he added. Everyone laughed.

The shame which Daou Deimba felt at this response was clearly seen in his embarrassed gestures.

Bérenger-Féraud: Légende du sage qui ne mentait jamais. (Serahuli)

180 Dans le pays de Bakounou vivait jadis un homme qui avait une grande réputation de savoir et de vertu; tout ce qu'il disait était marqué au coin de la plus remarquable sagesse comme de la plus exacte vérité et on racontait dans les contrées environnantes, à plus de vingt journées de marche de son habitation qu'il n'était jamais sorti de sa bouche un mensonge quelque petit qu'il fût.

L'Almamy qui en avait entendu parler et qui aimait fort à plaisanter le fait appeler un jour et lui dit: Mamadi, est-il vrai que tu n'aies jamais menti ? C'est vrai répondit le sage.

- 181 - Es-tu sûr que tu ne mentiras jamais ?
- J'en suis parfaitement sûr .

Eh bien! ajouta l'Almamy continue à dire la vérité, mais prends garde, car souvent, le mensonge, qui est très subtil, se glisse dans la bouche plus facilement que la vérité.

A quelques jours de là l'Almamy fait appeler le matin à la première heure Mamadi. Quand le sage arriva, il trouva une foule de curieux et de courtisans devant la demeure du souverain qui allait partir pour la chasse. L'Almamy était auprès de son cheval, tenant une poignée de crinière à la main, un pied déjà dans l'étrier. - Dès qu'il vit Mamadi il lui cria: va, je te prie, de suite à ma roundé (maison de campagne) de tel quartier qu'il désigna; tu y trouveras ma femme à laquelle tu annonceras mon arrivée pour aujourd'hui midi. Dis lui et que nous allons forcer une biche/ que quand nous arriverons chez elle, il faut que nous trouvions une plantureuse calebasse de couscous. Pars de suite et marche sans t'arrêter un seul instant. Tu attendras là-bas ma venue et tu mangeras avec nous.

Mamadi s'inclina, et partit sans plus tarder. - Deux minutes après on le voyait disparaître derrière les lougans du voisinage sans qu'il eût une seule fois tourné la tête pour voir dans quelle direction la chasse paraissait devoir s'effectuer.

A peine est il parti que l'Almamy quittant l'étrier et rentrant dans sa case en riant dit à ses courtisans; Amis nous ne chasserons pas aujourd'hui, nous resterons ici sans aller à la rounde. Ce que j'ai dit à Mamadi était uniquement dans le but de le faire mentir; il va annoncer notre arrivée pour midi; il pressera ma femme de préparer le couscous, et demain matin nous rirons de sa confusion quand nous pourrons lui démontrer, preuves en main, qu'il n'a pas dit vrai.

182 Mais l'almamy avait compté sans la déficiente prudence de Mamadi; celui-ci était arrivé en effet d'un pas délibéré à la roundé et avait dit à la maîtresse du logis: Vous feriez peut-être bien de ne rien faire du tout comme peut-être aussi vous feriez bien de faire préparer un couscous succulent pour l'Almamy qui peut-être sera ici à midi aujourd'hui.

La femme étonnée d'entendre ces paroles dubitatives pressa Mamadi de questions et celui-ci lui raconta que l'Almamy un pied déjà dans l'étrier de son cheval l'avait chargé de la commission; mais il laissait à chaque mot percer un doute, si bien que la femme impatientée lui dit: Enfin viendra-t-il ? oui ou non. Ma foi, je n'en sais rien, répondit Mamadi car je ne sais si après mon départ le pied qui était par terre sera monté sur l'étrier ou si le pied qui était sur l'étrier sera descendu par terre.

La commission était faite. Mamadi fit son salam, se coucha dans un coin et attendit. Le lendemain matin, l'Almami arriva tout riant et d'autant plus loin qu'il vit sa femme il lui cria: Eh bien ! le fameux diseur de vérités a donc dit un mensonge hier. Mais il ne fut pas peu confus quand

elle lui répondit: Non je n'ai jamais pu lui tirer rien de précis et il n'a jamais voulu me dire si oui ou non vous viendriez. Les détails de la conversation montrèrent que le sage était resté dans le doute le plus vague. Mamadi triomphait et l'Almamy reconnut comme tout le monde que le sage et prudent compère avait soin de se tenir toujours dans une réserve assez grande pour ne pas se laisser tromper par les apparences.

Translation:

In the country of Bakounou there formerly used to live a man who had a great reputation for knowledge and virtue; everthing he said bore the stamp of the most remarkable wisdom as well as the most exact truth, and it was said in neighboring countires, more than twenty days travel from his home, that there had never emerged from his mouth even the smallest lie.

The Almamy (Ruler) who had heard talk of him, and who liked to play tricks, had him called and said to him: Mamadi, is it true that you have never lied ? It is true, replied the wise man.

- Are you sure that you will never tell a lie ?
- I am perfectly sure of it.

Well, added the Almamy, continue to tell the truth, but take care, for often, a lie which is very cunning, slides into one's mouth more easily than the truth.

Several days later, the Almamy had Mamadi called in the early morning. When the wise man came, he found a crowd of onlookers and courtiers in front of the dwelling of the sovereign who was going to set off hunting. The Almamy was beside his horse , holding a handful of the mane, and one foot already in the stirrup. When he saw Mamadi he cried out to him: "Go, I beg you, immediately to my country house indicating the direction; you will find my wife to whom you should announce my arrival at midday today. Tell her that we are going to hunt an antelope and when we reach her place we need to find an abundant calabash of kuskus. Leave immediately and go without stopping for a moment. You will wait there for my coming, and you will eat with us.

Mamadi bowed, and went off without further delay. In a couple of minutes he was seen to disappear behind the neighboring farms without ever turning his head to see in what direction the hunt was going to take place.

Scarcely had he left when the Almamy got down from the stirrup, returning laughing to his house, and said to his courtiers: "Friends, we are not going hunting today, we will remain here without going to the country house. What I said to Mamadi was only for the purpose of making him tell a lie ; he is going to announce our arrival for midday; he will urge my wife to prepare kuskus, and tomorrow morning we will laugh at his confusion when we can show him the evidence that he has not spoken the truth.

But the Almamy had reckoned without the defiant prudence of Mamadi. He arrived in fact resolutely at the country house and had said to the mistress of the dwelling. "You would perhaps do well to do nothing at all, as perhaps also you would do well to prepare a tasty kuskus for the Almamy, who perhaps will be here in the middle of the day."

The woman, astonished at hearing these hesitant words, questioned Mamadi, and he told her that the Almamy had one foot already in the stirrup of his horse when he charged him with the task, but he left so much doubt with each word, that the impatient woman said to him: "Then will he come ? Yes or No." "Indeed, I don't know," replied Mamadi, for I do not know if after my departure the foot that was on the ground mounted the stirrup, or if the foot that was on the stirrup came down to the ground.

The commission was complete. Mamadi saluted, lay down in a corner and waited. The next morning, the Almamy arrive laughing and as soon as he saw his wife he cried to her : "Well, the famous speaker of truths told a lie yesterday." But he was not less confused when she replied

to him. "No, I was never able to draw anything precise from him, and he would never tell me if you were coming or not. The details of the conversation showed that the wise man remained in the vaguest doubt. Mamadi triumphed and the Almamy recognized like everyone else that the wise and prudent man took care to hold himself always in reserve so as not to let himself be deceived by appearances.

Source: R. Rousseau : "Le Sénégal d'Autrefois: Second Etude sur le Cayor (Compléments tirés des manuscrits de YORO DYAO)," Bulletin de l'I.F.A.N., 1941-42, 104-105.

Kothe et Daou Deimba

- 104 "Un autre fois, Kothe dit en présence du damel que quiconque l'enverra, il enverra à son tour. Daou Deimba laissa s'écouler un bien longtemps sans reprendre l'offensive contre l'orateur.
 "Toujours à l'occasion des mêmes visites, il appela Kothe
- 105 auprès de lui et lui versa dans la main une jointée de tmâka [locally grown tobacco] et lui dit: "Va le donner à ma mère".
 Kothe , avant de tendre les mains au damel, s'empressa de placer une baguette qu'il avait entre le bras et le côté près de l'échelle ¹; il la laissa tomber près du damel et le pria, ^{lui} en ouvrant [écartant] le bras, de la/replacer à sa place.
 Cela fait, il partit donner le tmâka à la *Linguère* et revint s'asseoir à sa place.
 "Je t'ai envoyé, Kothe ...[sans] que tu m'envoies, Kothe .
 La ruse n'a jamais permis à personne de pouvoir envoyer un roi malgré lui.
 "Je viens pourtant de la faire, en m'arrêtant, bien entendu aux limites [qu'impose] ton rang ! c'est ce qui t'empêche de t'en apercevoir. Qui m'a replacé ma baguette d'où elle était tombée ? Qui t'a dit de le faire ? De grands éclats de rire des enfants de l'entourage du roi récompensèrent les deux réponses [phrases] du lamane Diamatile. Daou Deimba en fut profondément vexé."

Translation:

Another time Kothe said, in the presence of the damel that whoever sent him [on a message], he would send [that person] in his turn. Daou Deimba let a long time pass without taking the offensive against the orator. However, on the occasion of a similar visit, he called Kothe to him and put in his hand a piece of tamaka [locally grown tobacco], and said to him: "Go and give it to my mother." Kothe, before stretching out his hands to the damel, quickly placed a cane that he had, between his arm and his side near the [platform ?] [raised area on which the damel sat ?] and let it fall near the damel, and begged him, moving his arm out from his body, to put it back in its place for him. That done, he went off to give the tamaka to the Linguer, and returned to take his place.

"I have sent you, Kothe...without you sending me, Kothe. Cunning has never allowed anyone to send a king [on a message] in spite of himself."

"I have however just done it, when I stopped, naturally within the limits which your rank imposed. This prevented you from seeing yourself. Who replaced my cane from where it had fallen ? Who told you to do it ?" Great bursts of laughter from the young people of the entourage of the king rewarded the two sentences of the lamam Diamatile, (Kothe). Daou Deimba was greatly vexed by it.

Bérenger-Féraud: Légende de celui qui se fait servir par le roi. (Serahuli)

182 Il y avait jadis dans le Kamera un roi qui était puissant et craint par ses voisins, mais qui s'enorgueillissait de sa grande situation et qui disait à chaque instant que tout le monde était à ses ordres tandis que lui n'avait à obéir à personne. Pas un de ses sujets n'aurait osé le contredire de peur de perdre la vie, car il était aussi violent qu'orgueilleux et il triomphait ainsi facilement au milieu de tous ses courtisans empressés à exécuter ses moindres volontés. - Il y avait dans le pays un solitaire du nom de Boubakar, homme simple et religieux, faisant le bien et sachant beaucoup de choses. Un jour que Boubakar était près du roi, celui-ci revenant sur son thème favori, répéta avec ostentation que tout le monde lui obéissait et qu'il ne travaillerait, lui, jamais pour personne. Chacun fit un signe de respectueux assentiment pour flatter le Monarque. Seul Boubakar resta immobile comme s'il n'avait pas entendu ce qui venait d'être dit. Le roi choqué de cette indifférence qu'il sentait être affectée interpella directement le sage et lui demanda ce qu'il en pensait. Boubakar mis ainsi en demeure de répondre, hocha la tête et dit: Personne au monde ne peut dire qu'il ne travaillera pas pour son prochain à un moment quelconque de sa vie, car ce serait avancer une exactitude. Le roi se récria, la conversation s'anima et Boubakar soutenant sans faiblir, le monarque lui dit: Eh ! bien, je parie que tu ne me feras pas travailler pour toi. - J'accepte le pari, dit Boubakar; tu donneras dix boeufs si d'ici à trois jours je l'ai gagné. Le marché est accepté: On parle d'autre chose et le roi, mis de bonne humeur parce qu'il était persuadé d'avoir gain de cause, voulut que Boubakar restât avec lui pour déjeuner. Le sage s'en défendit, il avait pris déjà son bâton et l'avait mis sous son bras pour pouvoir toucher la main au roi et aux divers personnages de l'assistance, quand on entend la voix d'un pauvre qui

demandait l'aumône à la porte de la maison. Boubakar dit au roi: Permettez-moi, ô souverain tout-puissant de porter un peu de couscous à ce malheureux qui a faim. -Oui, répondit le roi, mais reviens donc déjeuner avec moi. -Eh! bien, répond Boubakar, je ferai comme tu le désires; et il se baisse plongeant ses deux mains dans le plat pour en prendre une bonne portion. En se relevant il parut embarrassé dans ses vêtements; le bout de son bâton passait sous son coussabe et menaçait de le déchirer; il était à craindre même qu'il ne gênât les mouvements au point de le faire trébucher, au risque de faire tomber par terre une partie du couscous destiné au pauvre. Chacun vit le mouvement, le roi comme les autres, et Boubakar lui dit sans aucune affectation, mais assez vite pour ne laisser le temps à aucune réflexion incidente de se produire: Roi, prends je te prie, mon bâton qui me gêne et dépose-le par terre où je vais venir le reprendre. Le monarque obéit aussitôt sans songer à autre chose, et à peine le bâton était-il placé au lieu indiqué que Boubakar se mit à rire en regardant successivement tous les courtisans; il dit au roi: Donne les dix boeufs le aux pauvres, car tu vois, tu viens de travailler pour moi à mon commandement. Le roi confus voulut se récrier, mais le fait était patent et il reconnut qu'il y a quelque chose de plus fort que la royauté, le pouvoir, ou la richesse, c'est l'esprit.

Translation: The Legend of the person who had himself served by the king.

There was formerly in Kamera a king who was powerful and feared by his neighbors, but who was puffed up by his great situation and would say at every opportunity that everyone was at his orders, while he had not to obey anyone. Not one of his subjects would have dared to contradict him for fear of losing his life, for he was as violent as he was proud, and so triumphed easily in the midst of all his courtiers eager to carry out his slightest wishes. There was in the country a recluse called Boubakar, a simple man and religious, doing good, and knowing many things. One day that Boubakar was near the king, the latter returned to his favorite theme, and repeated ostentatiously that everyone obeyed him, and that he would never work ever for anyone. Each made a sign of respectful agreement to flatter the king. Boubakar alone remained still, as if he had not heard what had just been said. The king, shocked by this indifference that he felt had been shown called the wise man directly and asked what he thought about it. Boubakar, compelled to reply, shook his head and said: "No one in the world can say that he will not work in the future at any moment in his life, for that would be to advance an inaccuracy." The king protested, the conversation became lively, and Boubakar maintaining his view without weakening, the king said to him: "Eh, well, I bet that you will not make me work for you." "I accept the bet," said Boubakar, "You will give ten bulls if I have not won in three days." The agreement was accented. The conversation was changed, and the king, in a good humor because he was persuaded that he had won, wished Boubakar to stay with him for lunch. The sage was excusing himself, he had already taken his staff and had put it under his arm to touch the hand of the king and various people round about, when the voice of a poor man was heard at the door of the house begging alms. Boubakar said to the king:

"Allow me, all powerful king, to take a little kus-kus to this unfortunate man who is hungry." "Yes," replied the king, "but return afterwards and lunch with me." "Well," replied Boubakar, "I will do what you want," and plunged his two hands in the dish to take a large portion. In getting up he seemed embarrassed in his clothing ; the end of his staff passed under his gown and threatened to tear it; he was afraid lest it hinder his movements and make him stumble, at the risk of making the kuskus destined for the poor man fall on the ground. Everyone saw the movement, the king as well as the others, and Boubakar said to him without any distinction, but so quickly as to allow no time for reflection to take place. "King, please take my staff which is hindering me, and put it on the ground where I am going to come and pick it up." The monarch obeyed at once without thinking, and as soon as the staff was placed in the place indicated Boubakar began to laugh while looking around at all the courtiers. He said to the king: "Give the ten oxen to the poor, for you see, you have just worked for me on my command." The confused king wished to protest, but the fact was clear, and he recognized that there is something stronger than royalty, power, or riches, namely intelligence.

Source: R. Rousseau : "Le Sénégal d'Autrefois: Second Etude sur le Cayor (Compléments tirés des manuscrits de YORO DYAO)," Bulletin de l'I.F.A.N., 1941-42, 105-107.

Les Djoubbe de Kothe

105 "De retour à Diamatile, Kothe se rasa la tête en y laissant quatre djoubbe [tufts of hair], donna à chacune un nom énigmatique [symbolique] et, profitant de la même occasion, il dit au damel: "Tue moi si tu parviens à connaître les noms que j'ai donnés à mes djoubbe.

"Voici quels étaient ces noms: BOUR DOU MBOCR (*le roi n'est pas un parent*); ce nom, visant Daou Deimba, signifiait: Ne nous comptons pas parmi les favoris d'un roi, en nous appuyant seulement sur notre parenté avec lui, ou sur les services que nous lui aurions rendus.

106 "MAGUE MATT NOH BA THI'M REHOU; ce nom [exprimait que] l'*existence d'un vieux dans un pays y est un bienfait*.

"DJIGUÈNE SOPP'AL TÉ BOUL OUÔLO; ce qui [donne] en français: *Aime la femme, mais n'aies pas confiance [en elle]*.

"DOM I DJIHTLÉ DOU DOM (*le beau-fils n'est pas un fils*), c'est-à-dire: ne [crois] pas de la part d'un beau-fils à l'amour [*d'un vrai*] fils.

"Kothe ne s'était d'ailleurs pas conformé, en ce qui concerne la prédiction relative à la femme, [à ces principes]. Il avait nommé ses djoubbe à sa femme, Kodou Batôr.

"Daou Deimba [vivement] préoccupé de découvrir les secrets de l'orateur, ^{fois} invita plusieurs Kodou au cours d'un séjour qu'elle fit à M'Boule [Elle y était allée pour soulager sa soeur, N'Goné Bakar, alors en deuil de son mari - Yoro Dyao] et rien

ne manqua: grands cadeaux, belles promesses, cajoleries, etc. Mais les premières demandes furent vivement refoulées par Kodou. Voyant l'opiniâtreté résolue dans le refus de Kodou, Daou Deimba négligea [cessa] les tentatives et les renouvela au bout de deux mois. Il la combla de cadeaux et [usa] de tous les autres expédients déjà signalés, mais n'obtint son but qu'après lui avoir fait le serment [le plus solennel chez les] thiédos et les sérères.

(Ce serment consiste à dire "guérgno de mon père" ou "que le guérgno de mon père me coupe en deux." Le mot guérgno désigne le "cordon représentant la filiation paternelle, que les hommes portent autour du corps (au bas ventre) dans les six pays. C'est un serment des plus sérieux, puisque c'est par lui que, s'il est violé les "Hiédo et les Sérères prétendent s'attirer des représailles malencontreuses, voués théogoniques de leurs paternités [être/à la vengeance de leurs ancêtres - Yoro Dyâo].

Il fit croire à [Kodou] qu'il voulait seulement [montrer] à son mari que l'on ne pouvait, s'il le voulait, lui cacher [quoi que ce fut] dans son royaume, mais [non] le tuer.

"Il ne tint aucun compte de tout cela. Aussitôt instruit des noms des djoubbe, il fit arrêter Kothe et, après les lui avoir énumérés, il le livra à ses enfants pour aller le tuer. Kothe portait, dit-on, un pagne appartenant à un fils [que] Kodou Bator [avait eu] d'un premier mari, et [appelé] Moudoune Kodou. Celui-ci le lui enleva en disant qu'il [ne voulait pas] que son vêtement [fut] taché de sang.

"Le propre fils [de Kothe] agit [tout] autrement. Il avait pu prévenir à temps le vieux diaourigne M'Boule, Malick Coumba Ouaré N'Doye de [ce qui se passait]. Celui-ci courut, arracha son parent aux [enfants] avant qu'ils atteignent l'endroit où l'on

exécutait les condamnés à la peine capitale, se rendit avec lui en présence de Daou Deimba et l'incorrigible damel, ramené à l'intuition [à la raison] par les remontrances persuasives du grand chef entouré d'une escorte formidable très bien armée, annula sa décision.

"Ayor, dit Kothe, notre roi Daou Deimba, [celui de] tous les garmi [a qui], [devant vous] tous [j'ai toujours prêté mon concours dans] toutes les entreprises tendant à lui faciliter [l'accès] au trône, ma femme Kodou Batôr , mon beau-fils Moudoune Kodou, mon propre fils, et le vénérable diaourigne M'Boule Malick Coumba Ouaré

N'Doye, n'ont-ils pas chacun [joué le rôle] que [prévoyaient] les noms de mes djoubbe ? Si, répondit toute l'assemblée. Le damel seul d'abstint de rien dire."

Translation:The Tufts of Kothe

On returning from Diamatile, Kothe shaved his head, leaving there four tufts of hair, gave each a symbolic name, and profiting from the occasion, said to the damel. "Kill me if you succeed in knowing the names which I have given to my tufts."

Here are the name: Bour dou mbocr - the king is not a relative; this name, concerning Daou Deimba, signified: Don't count us among the favorites of a king, by relying only on our relationship to him, or on the services which we have given him.

Mague matt noh ba thi'm rehou: - this name [stated] the existence of an old man in a country is beneficial.

Djiguene sopp'al te boul ouolo - this means in French : love your wife, but don't place your confidence in her (don't trust her with your secrets).

Dom i djihtle dou dom - a stepson is not a son. That is to say, don't confuse the share of a step-son with the love of a true son.

Kothe did not conform to them, concerning the prediction relative to his wife. He had told the names of his tufts to his wife, Kodou Bator.

Daou Deimba was busily concerned with discovering the secrets of the orator, and invited Kodou several times in the course of a visit she was making to M'Boule [She had gone there to console her sister, Ngone Bakar, then in mourning for her husband, Yoro Dyao], and nothing was wanting: large presents, fine promises, flattery,etc. But the first requests were strongly rejected by Kodou. Seeing the determined resistance in the refusal of Kodou, Daou Deimba neglected (ceased) his attempts, and started again after several months. He overwhelmed her with presents, and tried other means already stated, but obtained his aim only after taking the most solemn oath for the thiedos and serers. (This oath consists of saying "the belt of my father" or "may the belt of my father cut me in two." The word 'belt'

symbolizes the paternal line, and men wear such a belt (on the lower part of their stomach) in the six countries. It is the most serious oath, since it is by this, if it is violated, that the thiedos and Serers claim will bring down on them reprisals of misfortune from their paternal ancestors.)

He made Kodou believe that he only wanted to show her husband that no one could hide anything from him in his kingdom, but not to kill him.

He paid no attention to all of that. As soon as he learnt the names of the tufts, he had Kothe arrested and, after telling them, he gave him up to his attendants to go and kill him. Kothe was wearing, it is said, a cloth (pagne) belonging to a son which Kodou Bator had had by her first husband called Moudoune Kodou. He took it from him saying that he did not want his garment stained by blood.

The real son of Kothe acted in a different way. He had been able to warn the old diaourigne M'Boule, Malick Coumba Ouare N'Doye of what was happening. He rushed up, seized his relative from the attendants before they reached the spot where they executed those condemned to capital punishment, and went with him to Daou Deimba and the incorrigible damel, . . . brought to reason by powerful persuasion the great chief surrounded by a formidable well armed escort , . . annuled his decision.

"Well," said Kothe, "our king Daou Deimba, all the attendants, all those I have always aided in enterprises tending to faciliate access to the throne, my wife Kodou Bator, my step-son Moudoune Kodou, my own son, and the venerable diaourigne M'Boule, Malick Couma Ouare N'Doye, haven't they each played the role that the names of tufts predicted ?" "Yes," agreed all the assembly. The damel alone refrained from saying anything."

Source: R. Rousseau : "Le Sénégal d'autrefois: Seconde Etude
Sur le Caylor,"
Bulletin de l'I.F.A.N. 1941-42, 107.

Kothe échappe au Damel

107 "Le roi du Caylor reprit la résolution de tuer Kothe et de s'emparer de ses captifs et de tous ses biens, avant qu'on ait pu lui porter secours.
Il ne fit part de son sinistre [projet] qu'à son fara-seuff¹ Thi N'Diaye et n'appela d'autres secours que le sien.

Un jour, Kothe se rendit par hasard à M'Boule et, arrivé à la place royale, il reconnut sur un chemin transversal conduisant à la brousse, les empreintes des sandales du damel, suivi de deux autres: c'étaient celles des sandales du fara-seuff. "Suivons ces traces, se dit Kothe, augmenter ce qu'on sait ne peut être qu'avantageux". Il suivit les traces qui s'imprimaient sur le sentier, jusqu'à un baobab en dehors du village, à 500 mètres des cases [les plus proches], à l'ombre duquel il ne trouve que de nombreuses marques de doigts par terre.

Kothe demeura un moment pensif, regardant ces marques, et profondément, embarrassé [quant à leur] signification. A la longue, une bonne idée [lui vint consistant] à les [comparer] à celles de tous ses captifs et ses autres biens² pour savoir si l'impopulaire monarque en préparait le ravage. Il s'accroupit et [opéra cette comparaison] jusqu'à ce qu'il n'en resta qu'une [qu'il réussit] après une longue et profonde réflexion [identifier comme celle] de son chien. Convaincu qu'il allait être pillé, il courut précipitamment chez lui, réunit à la hâte tous ses biens et alla se réfugier à N'Diouck, lieu d'asile du Caylor - [Yoro Dyao: "En tant que résidence du diaourigne M'Boule"].

"Dès le point du jour, le fara Seuff Thié N'Diaye, à la tête de la jeune troupe de Daou Deimba, tomba sur l'habitation de Kothe et n'y trouva

que des cases vides. Revenu à M'Boule et accusé par le damel d'avoir averti Kothe Barma, il fut tué par son ordre. Ces [graves] événements divulgués, rendirent générale contre Daou Deimba l'aversion que qui créaient [chaque jour] ses extravagances."

1. "Chef de la maison militaire des damels". (Yoro Dyâo)

Translation.

The king of Caylor resolved to kill Kothe and take possession of his slaves and all of his possessions, before anyone could help him. He did not tell anyone of his sinister project except for his fara-seuff, (military commander), Thi N'Diaye, and enlisted no other help but his.

One day, Kothe came by chance to M'Boule, and arriving at the royal residence, he recognized on the cross path leading to the bush, the prints of the sandals of the damel, followed by two others, they were those of the sandals of the fara-seuff. "Let us follow these tracks," Kothe said to himself, "to increase what one knows can only be advantageous." He followed the tracks marked on the path to a baobab tree outside the village, 500 meters from the nearest houses, in the shade of which he found numerous finger marks on the ground.

Kothe remained thoughtful for a moment looking at these marks, [thinking] deeply, uncertain as to their meaning. In the end, a good idea coming to him, consisting of comparing them to his slaves and other property, to learn if the unpopular monarch was preparing to ravage him. He squatted down [and carried out this comparison] until there was left only one sign that he succeeded after a long and profound reflection in identifying as that of his dog. Convinced that he was going to be pillaged, he rushed home quickly, hurriedly collected all his possessions and went to seek refuge at N'Diouckie, a place of refuge in Caylor. [Yoro Dyao: in as much as it was the residence of the diourigne M'Boule .]

As soon as it was daybreak, the fara seuff Thie N'Diaye, at the head of a young force of Daou Deimba's fell on the dwelling place of Kothe, and found only empty houses. On returning to M'Boule he was accused by the damel of having warned Kothe Barma, and was killed by his order. These grave events being revealed, they made general the aversion against Daou Deimba that each day his excesses produced.

Source: R. Rousseau: "Le Sénégal d'autrefois: Seconde Etude
Sur le Caylor,"
Bulletin de l'I.F.A.N. 1941-42, 108-9.

Kothe et son fils

108 "Un jour, Kothe et son fils cultivaient leur champ de petit mil.

Sans s'adresser à personne, Kothe dit : "Qu'est-ce qu'il y a de plus doux à toucher ?" "Le beurre en est un," répondit le fils. Kothe laissa [tomba la conversation].

"L'année suivante, cultivant au même endroit, Kothe reprit la parole et dit: "Pourquoi ?" - "C'est parce qu'il n'a pas d'os", répondit N'Diougou, qui n'était âgé que d'une douzaine d'années. "Je crois que tu pourras hériter de moi quand je ne serai plus", lui dit Kothe.

Kothe and his Son

Translation. One day Kothe and his son were cultivating their millet field. Without addressing anyone, Kothe asked : "What is the softest thing to touch ?" "Butter is one of them," replied the son. Kothe let the conversation drop.

The following year, cultivating at the same spot, Kothe resumed the conversation and said "Why ?" - "Beacuse it has no bone," replied N'Diougou, who was only a dozen years old. "I think that you will be my heir when I am no more," said Kothe.

Source: R. Rousseau: "Le Sénégal d'Autrefois: Second Etude sur le Cayor (Compléments tirés des manuscrits de Yoro Dyao),"
Bulletin de l'I.F.A.N., 1941-42, 109-111.

Le mariage d'Aoua Kothe.

"Un nommé Gamou Kane, de N'Taggar, partit de son village pour aller demander à Kothe la main de sa fille, Aoua Fall Kothe. Arrivé à Katti Kothe [Gatti-Kothe], il s'y arrêta et envoya un de ses amis qui l'accompagnaient auprès de la fille pour s'informer de son avis [sur sa demande en mariage].

"Aoua Fall Kothe renvoya le messager avec une callebasse remplie de couscous et de viande pour leur souper. Elle la couvrit d'un morceau de linge blanc bien propre, sur lequel elle posa un morceau de viande crue, une feuille de yombbe [sorte de citrouille- Yoro Dyao] et la partie haute de l'os de la cuisse de boeuf fraîchement dénudée. Elle le chargea aussi de dire à [Gamou] qu'elle voulait absolument qu'il allât la voir cette nuit même, pour avoir sa réponse face à face et qu'il aurait à suivre l'itinéraire énigmatique qu'elle lui transmettait.

"Comme Gamou Kane cachait son nom à Aoua Fall et à toute sa famille, elle dit à son messager: "Tu diras à celui qui t'envoie de quitter le chemin qui conduit de Gatti-Kothe à Diamatile quand il arrivera vis-à-vis de l'espérance et de passer dans son centre jusqu'à la destinée. De là, qu'il se rende où se centralisent toutes les pensées, une visible distinction se fait remarquer devant lui [il aura devant lui quelque chose de remarquable] (c'était une touffe d'arbres). De là, il verra un petit sentier qu'il suivra jusqu'à une porte de derrière de notre habitation. [Une fois entré, il trouvera]

une cour [entourée] de plusieurs cases [dont celle que] j'habite."

110 "Ma fiancée, dit Gamou Kane à ses compagnons, m'avertit, par ce morceau de viande crue, qu'elle a vu ses règles; par cette feuille de yombbe, elle me dit que sa case est la seule parmi lesquelles elle se trouve dont le toit est couvert de cette plante [grimpante] par cet os, elle me fait connaître qu'il y a chez eux un chien qui mord et qu'il me faut, s'il [essaie] de me mordre, le lui jeter, qu'il n'en aura ensuite plus envie, car il le prendra et se [sauvera] pour le [ronger]. En me disant espérance, elle désigne en énigme un champ [encore loin d'être bon à récolter]:la destinée, c'est le cimetière et là où se centralisent toutes les pensées, le puits."

"A la fin du repas, Gamou Kane se rendit auprès d'Aoua Fall Kothe, en suivant l'itinéraire indiqué. Ce qui concerne le chien se passa suivant la conjecture de la fille. L'entretien fut long et se termina par le consentement personnel de la fiancée. Gamou Kane refusait de dire son nom et même d'expliquer ce refus.

(Il voulait se servir de son nom pour proposer à Kothe des énigmes, en retour de celles d'Aoua.- Yoro Dyao).

[Aussi ne put-il] obtenir ce consentement qu'en exposant que sa famille était l'égale de celle de sa fiancée. La conclusion du mariage était soumise à l'assentiment de Kothe à qui Gamou Kane devait s'adresser dès le lendemain matin. Il retourna passer la nuit à Gatti Kothe.

"Le lendemain, après une seconde entrevue avec Aoua Fall, Gamou Kane alla se présenter à Kothe et lui adressa sans hésitation sa demande, aussitôt après les salutations "Comment t'appelles-tu ? lui demanda Kothe - Je m'appelle douzième jour remarqué dans un mois, lui répondit le fiancé.

(Gamou est le troisième mois des douze mois lunaires qui

composent l'année musulmane, Son douzième jour est célèbre par la naissance de Mahomet qui eût lieu[à cette date.] [Pour cette raison ce jour] est remarqué [comme] une fête obligatoire pour les musulmans, et habituelle pour les thiédos - Yoro Dyâo).

- Quel est le nom de ton guegno ? lui redemanda Kothe. -

-A terre, répondit Gamou Kane.

(Cette reponse (terre) cache profondément une foule de significations parmi lesquelles Kane ou N'Kane: trou, et nom de *guegno* de Gamou Kane - Yoro Dyâo).

111 - Le nom de ton [village] lui demanda Kothe une troisième fois.

- En haut, répondit Gamou.

(Il voulait supprimer d'une façon énigmatique, ce qui se trouve à un endroit élevé et qui touche [à quelque rapport] à N'Tagg (nid d'oiseau attaché à une brindille ou posé sur une fourche d'arbre). Ce terme, plus difficile à traduire que les deux précédents, renferme aussi beaucoup de significations possibles. - Yoro Dyâo).

"L'obscurité extrême dans laquelle Gamou Kane dissimula ses énigmes fut facilement pénétrée par la verve aigue de Kothe. Il prit pour repères [indices] la fête Gamou, qui se célèbre le douzième jour du mois de ce nom ! N'Kane ou Kane, trou que l'on creuse à terre ! et N'Tagg, placé aux arbres. Il dit à son futur beau-fils: "Tu te nomme Gamou, ton guégno est Kane et tu es de N'Taggar."

(N'Taggar, nom de sept villages du Cayor formant un groupe sous ce nom, qui signifie scientifiquement [étymologiquement] en ouoloff: arbre couvert de n'Tagg - Yoro Dyâo).

Ce garçon et ses compagnons furent stupéfaits.

"Un moment après, Kothe reprit la parole et demanda à Gamou Kane pourquoi il avait [si soigneusement] caché son nom. Gamou lui répondit: "C'est parce que, en partant de N'Taggar, j'avais préparé sur mon nom les énigmes que je viens de te proposer. [D'autre part], Aoua m'a la première attaquée par des énigmes, ce qui m'a confirmé dans mon dessein ; elles m'ont servi de revanche vis-à-vis de toi, son père, un homme, comme moi."

"Kothe [lorsqu'il sut] que Gamou Kane était comme lui-même d'une bonne famille de badie, lui donna sa fille en mariage. "

Translation:The marriage of Aoua Kothe

A man named Gamou Kane, of N'Taggar, left his village to ask Kothe for the hand of his daughter, Aoua Fall Kothe. When he arrived at Katti Kothe (Gatti-Kothe), he stopped there and sent one of his friends who were accompanying him to the girl to tell her of his intentions.

Aouwa Fall Kothe sent the messenger back with a calabash filled with couscous and meat for their supper. She covered it with a piece of white linen very clean, on which she put a piece of red meat, the leaf of a calabash plant, and the upper part of the bone of an ox leg freshly cleaned. She charged him also to tell Gamou, that she wanted him to come and see her that very night, so that she could have his reply face to face, and that he would have to follow the enigmatic route that she sent him.

As Gamou Kane had hidden his name from Aoua Fall and from all her family, she said to her messenger: "You will tell him who sent you to leave the road which leads from Gatti-Kothe to Diamatile when he arrives opposite hope, and pass through its center until destiny. From there, he will go where all thoughts are concentrated, he will see something distinctive. From there he will see a little path which he will follow to the back door of our dwelling. Once inside, he will find a courtyard surrounded by several houses which includes mine."

"My fiancee," said Gamou Kane to his companions, "has warned me, by this piece of raw meat, that she has seen her period, by this leaf of the calabash plant, she has told me that her house is the only one among those there whose roof is covered with this climbing plant, by this bone, she has let me know that there is a dog there which bites, and that I should, if it tries to bite me, throw the bone to him, that he will no longer want to [bite me] for he will take it and go off [to know it]. In mentioning hope, she indicates by riddle a field [far from being ready to harvest], destiny, is

the burial ground, where all thoughts meet, the well."

At the end of the meal, Gamou Kane went to Aoua Fall Kothe 's place, remembering the route indicated. As regards the dog, it happened as the girl had conjectured. The conversation was long, and ended with the personal consent of the fiancee. Gamou Kane refused to tell his name, and even explain the refusal.

(He wished to use his name to propose riddles to Kothe, in return for those of Aoua - Yoro Dyao.)

Also he could not obtain this consent except by disclosing that his family was the equal of that of his fiancee. The conclusion of the marriage was dependant on the consent of Kothe to whom Gamou Kane had to address himself the next morning. He went back to spend the night at Gatti Kothe.

The next day, after a second meeting with Aoua Fall, Gamou Kane went to present himself to Kothe, and addressed his demand to him without hesitation, soon after the greetings. "What is your name ?" Kothe asked him. "I am called the 12th day special to a certain month," replied the suitor. (Gamou is the third month of the twelve lunar months which comprise the muslim year. The 12th day is celebrated for the birthday of Mohammed which took place on this date). [For this reason] the day is special, observed as a religious festival for muslims, and customarily celebrated also by unbelievers.)

"What is the name of your line ?" Kothe asked him again.

"On the ground," replied Gamou Kane.

(This reply, "ground" hid a multitude of meanings among which were Kane or Nkane, hole, and the name of the paternal line of Gamou Kane - Yoro Dyao).

III
The name of your[village,]" Kothe asked him a third time.

"Up above," replied Gamou.

(He wished to hide in an enigmatic fashion, something that is found in

an elevated spot, and which relates in some degree to N'Tagg (bird's nest attached to a thin branch or which is placed in the fork of a tree. This term, more difficult to translate than the two previous ones also comprises many possible meanings. - Yoro Dyao).

"The extreme obscurity in which Gamou Kane clothed his enigmas was easily penetrated by the keen mind of Kothe. He took as indications the festival of Gamou, which is celebrated in the 12th day of the month of the same name ! N'Kane or Kane, a hole which is dug in the ground ! and N'Tagg, placed in the trees. He said to his future son-in-law: "You are called Gamou, your paternal line is Kane, and you come from N'Taggar."

(N'Taggar, the name of seven villages of Cayor forming a group of this name, which signifies etymologically in Wolof: tree covered with nests- Yoro Dyao).

The young man and his companions were astonished.

After a moment, Kothe began speaking again, and asked Gamou Kane why he had so carefully hidden his name. Gamou told him: "It is because, when I left N'Taggar, I had prepared riddles concerning my name which I was going to ask you. Besides Aoua attacked me first with riddles, which strengthened me in my plan . They have served as revenge against you, her father, a man like me."

Kothe [when he knew] that Gamou Kane was like himself of a good family of badie, gave him his daughter in marriage."

Source: Armand-Pierre Angrand: Manuel Français-Ouolof, Dakar, 1943, p.81.

Cotche Barma, exemple de la sagesse des Ouolofs.

Cotche Barma est considéré par les Ouolofs comme un grand maître, qui a enrichi la langue par ses maximes et proverbes. Son existence est contestée par les uns, tandis que d'autres vont jusqu'à soutenir qu'il a réellement existé sous le règne d'un certain damel (roi, titre des souverains du Cayor). Quoi qu'il en soit, ses traits d'esprit ont autant que d'autres et pourraient former la matière d'un grand ouvrage.

La légende dit que Cotche Barma avait réservé sur la tête de son enfant quatre touffes de cheveux (les Ouolofs ayant coutume de raser complètement la tête de tous les enfants). Chacune de ces touffes, disait-il, représente une vérité morale, connue de moi seul et de ma femme.

Première touffe: Bour dou mboke. - Un roi n'est ni un parent ni un ami.

Deuxième touffe: Dome ou djitlé dou dome. - Un enfant de premier lit n'est pas un fils, mais une guerre intestine.

Troisième touffe: Djiguène sopal te boul olou. - Aime ta femme, mais ne lui donne pas toute confiance.

Quatrième touffe: Mak meut na baï tchi keur. - Un vieillard est nécessaire dans un pays.

Il arriva donc que Cotche fut trahi par sa femme, qui divulguer au Roi le secret qu'elle partageait avec lui. Le Roi, à son tour, condamna Cotche à mort pour ses propos irrévérencieux ; le fils aîné de Cotche, enfant d'un premier lit, voulut que son père fût dépouillé de ses beaux habits- habits qu'il devait hériter- avant d'aller au supplice; mais, heureusement, un vieillard se trouvait là pour plaider la cause de Cotche et rappeler au roi les services rendus et obtenir sa grâce.

Translation:Cotche Barma, an example of Wolof wisdom

Cotche Barma is considered by the Wolof as a great master, who enriched the language by his maxims and proverbs. His existence is doubted by some, while others go so far as to maintain that he really lived during the reign of a certain damel (king, the title of the rulers of Caylor). However it may be, his witticisms are as good as others, and could form the subject of a major work.

Legend tells that Cotche Barma had left on the head of his child four tufts of hair (The Wolof were accustomed to shave completely the heads of all the children). Each of these tufts, he said, represented a moral truth, known only to myself and to my wife.

The first tuft: Bour du mboke. A king is neither a relative nor a friend.

The second tuft: Dome ou djitle dou dome. A stepchild is not a son, but a civil war.

The third tuft: Djiguène sopal te boul olou. Love your wife, but do not give her all your confidance.

The fourth tuft: Mak meut na bai tchi keur. An old man is necessary in a country.

It happened then that Cotche was betrayed by his wife, who revealed the secret that she shared with him to the King. The King, in his turn, condemned Cotche to death for his disrespectful words; the eldest son of Cotche, a step-son, wanted his father stripped of his fine garments, garments that he would inherit - before going to his death; but happily an old man turned up there to plead the cause of Cotche and recall for the king the services that he had rendered, and obtained his pardon.

MISCELLANEOUS LEGENDS

CAYOR

Carrere & Holle (1855) Succession to Thieyacine (42-43) 108-111
 [Repeated by Berenger-Feraud]

Basset (1888-89) -using 1864 material	Amari-Ngone-Sabel's sister and her child	(58-59)	112
	Mahaoua learns persistance	"	113
	Foundation of Mboul as new capital	"	114

DIMAR

Berenger-Feraud (1885) Paternal love and filial ingratitude (5-9) 115-120
 (Given as a Serer tale)

CAYOR

Cledor (n.d.)	The Damel's griot	--	121-122
Basset -using 1864 material	The Damel Daou-Demba and the garment of ox skin.	(58-59)	
Rousseau (1941-42) -using MSS of Yoro Dyao	" " " "	" " " "	(101-2)
			123-126

F. Carrère et P. Holle: De la Sénégambie française. Paris, 1855.

(Cayor).

42-43 Il y a environ cent ans, Thiéyacine était damel; ce prince avait trois fils. Latcodou et Biramcodou, fils de la même mère, princesse de la race Maior, possédaient toute l'affection de leur père; le troisième, Lapsoukabé, fils d'une femme de la race Gueidghe, objet de l'indifférence paternelle, entendait sans cesse les allusions les plus méprisantes à la pauvreté de sa mère et à l'état d'abaissement dans lequel la race maternelle était tombée. Il supportait avec resignation ces dédains et ces insultes, et se soumettait sans murmure aux travaux, toujours les plus pénibles, que lui imposaient son père et même ses frères.

Cependant Thiéyacine avait remarqué que, sous cette apparence de douceur et de résignation, Lapsoukabé cachait une vive intelligence et un grand courage; il n'était pas sans inquiétude sur le sort réservé, après sa mort, à ses enfans préférés. Voulant se faire dévoiler les mystères de l'avenir, il consulta son grand marabout; celui-ci lui dit: "Tuez un mouton; faites préparer un couscouss; envoyez aux trois frères leur nourriture dans une seul calebasse; celui qui mangera la chair de la tête sera roi après vous."

Or, Thiéyacine, plein de confiance en la prédiction, résolut de tenter cette épreuve. Un jour il envoya ses trois fils aux champs pour y recueillir du fourrage de pistache. Les fils de la branche Maior, qui ne négligeaient aucune occasion d'humilier leur frère, lui dirent: "Monte sur cet arbre; tu étendras sur ses branches l'herbe que nous te jetterons;" ce qui est d'ordinaire la tâche d'un esclave. Lapsoukabé obéit. Pendant le travail survint une captive portant, sur la paume de la main, une calebasse de couscouss; à la surface apparaissaient

les entrailles, une partie de la chair et la tête du mouton.

44 Lapsoukabé voulait descendre et prendre sa part du plat commun, mais ses frères lui dirent: "Achève ta besogne, tu mangeras après nous." C'est une marque de mépris. Ils commencèrent donc leur repas, après avoir placé sur le layou (couverture au paille tressée qui recouvrait la calebasse une part de couscous et la tête du mouton, partie de l'animal la moins estimée. Ils disaient entre eux: "Ceci sera assez bon pour lui."

Cependant Lapsoukabé, ayant achevé sa tâche, descendit, prit son repas, et dut, à défaut d'autre viande, manger celle de la tête.

A leur retour, Thiéyacine s'informa avec empressement de ce qui s'était passé. Les deux préférés racontèrent comment ils avaient fait la part de leur frère. Le père trouble, mais dissimulant ses impressions, les congédia, et, mandant de suite le grand marabout, luit dit: "Il faut que votre prédiction soit fausse; c'est Lapsoukabé qui a mangé la tête du mouton; comment pourrait-il me succéder ? Sa mère et la branche dont elle sort sont misérables et méprisées..." Mais le marabout soutint que celui qui avait mangé la tête serait roi.

45 A quelque temps de là, une guerre survint entre le Caylor et le Baol; les trois frères se mirent chacun à la tête d'un corps d'armée. Dans un combat Latcodou et Biramcodou furent blessés; Lapsoukabé revint au contraire sans blessures, et, à leur retour, il se trouva que le roi, leur père, était mort. Or les coutumes s'opposent invinciblement à ce qu'on élise damel un homme blessé ou malade. Pleins de respects pour cette loi, les deux ainés dirent aux chefs des diambours: "le pays ne peut rester sans souverain; couronnez Lapsoukabé; qu'il gouverne le Caylor jusqu'à ce que l'un de nous soit guéri." Mais un des deux frères mourut de ses blessures, et la guérison de l'autre se fit attendre longtemps...

Translation:

About a hundred years ago, Thieyacine was damel; this prince had three sons. Latcodou and Biramcodou, sons of the same mother, a princess of the Maior line, possessing all the affection of their father; the third, Lapsoukabe, son of a woman of Gueidghe line, the object of paternal indifference, would hear without cease the most contemptuous allusions to the poverty of his mother, and to the state of humiliation in which the maternal line had fallen. He would bear with resignation the scorn and insults, and would submit without complaint to the tasks, always the most painful, which his father and even his brothers would lay on him.

However Thieyacine had noted that, underneath this appearance of mildness and resignation, Lapsoukabe would hide a sharp intelligence and great courage; he was not without anxiety as to the fate, after his death, reserved for his favorite children. Wishing to have unveiled the mysteries of the future, he consulted his learned marabout who said to him: "Kill a sheep, have couscous prepared; send to the three brothers their food in a single calabash; he who eats the flesh of the head will be king after you."

So, Thieyacine, full of confidence in the prediction, resolved to try out this test. One day he sent his three sons to the fields to gather the fodder (of groundnuts ?) (pistachio ?). The sons of the Maior line, who used to neglect no opportunity to humiliate their brother, said to him. "Climb this tree; you will spread out on its branches the grass that we will throw to you." - ordinarily the task of a slave. Lapsoukabe obeyed. During the work, there came a slave woman carrying, on the upturned palm of her hand, a calabash of couscous; on the top appeared the entrails, part of the meat, and the head of the sheep.

Lapsoukabe wanted to come down and share in the common dish, but his

brothers said to him: "Finish your task, you will eat after us."

It is a mark of contempt. They then began their meal, after having placed on the layou (cover of woven straw which covered the calabash) a part of the couscouss and the head of the sheep, the least esteemed part of the animal. They said to themselves: "That will be good enough for him."

However, Lapsoukabe, having finished his task, descended, took his meal, and had, for want of any other meat, to eat that of the head.

On their return, Thieyacine hurriedly inquired what had happened. The two favorite sons told how they had prepared the share of their brother. The father was disturbed, but hiding his feelings, dismissed them, and sending word to the learned marabout, said: "Your prediction must be false; it is Lapsoukabe who ate the head of the sheep; how could he succeed me ? His mother and the family from which she comes are miserable and despicable..." But the marabout maintained that he who had eaten the head would be king.

Some time after, a war broke out between Caylor and Baol. The three brothers each put themselves at the head of a section of the army. In a battle Latcodou and Biramcodou were wounded. Lapsoukabe on the other hand returned without wounds, and on their return, found that the king, their father, had died. Custom was unsurmountably opposed to a person being elected damel who was wounded or sick. Full of respect for this law, the two elder brothers said to the chiefs of the diambours: "The country cannot remain without a ruler. Crown Lapsoukabe; let him rule until one of us is cured." But one of the two brothers died of his wounds, and the cure of the other was a long time coming about..

Source: Rene Basset: "Folk-lore Wolof," Mélusine, IV, 1888-89, 58-59.

(D'après le Moniteur du Sénégal, 1864)

L'Enfant caché

La soeur d'Amari-Ngoné-Sabel, 2^e damel du Cayor, Toro-Ndiégèn, étant devenue enceinte, son frère l'enleva et la cacha dans le Baol où elle accoucha d'un fils qu'on appeal Mamalik. La succession au trône s'obtenant par les femmes, Amari-Ngoné fit éllever son neveu avec soin comme son futur successeur et, pour mieux garder le secret, il s'abstint d'aller le voir. Mais, tous les ans, Toro-Ndiégen envoyait au prince une calebasse pleine de farine de miel dans laquelle l'enfant mettait le pied. Cette empreinte permettait à Amari-Ngoné de juger de la taille de son neveu. Quand celui-ci eut atteint l'âge d'homme, le prince le fit venir à sa cour, à Mboul, et le fit manger avec son père Masamba-Tako. Entre les deux, on avait placé une calebasse pleine de miel avec un morceau de viande, que se disputèrent le père et le fils, sans se connaître. Lorsq'ils eurent décliné leur titres, Masamba dut se retirer et céder la place à son fils qui cependant ne put succéder à Amari-Ngoné.

[The sister of Amari-Ngome-Sabel, 2nd. damel of Cayor, Toro-Ndiegen, having become pregnant, her brother took her and hid her in Baol, where she gave birth to a son called Mamalik. The succession to the throne being obtained through women, Amari-Ngome had his nephew brought up with care as his future successor, and to better keep the secret, he abstained from going to see him. But, every year, Toro-Ndiegen would send to the prince a calabash full of flour with honey (?) in which the child put its foot. This print allowed Amari-Ngome to judge the height of his nephew. When he had reached the age of manhood, the prince had him come to his court, at Mboul, and had him eat with his father Masamba-Tako. Between the two, they had put a calabash full of honey with a piece of meat, over which father and son contended, without knowing each other. When they had stated their titles, Masamba had to withdraw and give way to his son, who however could not succeed Amari-Ngome.]

Source: René Basset: "Folk-lore Wolof," Mélusine, IV, 1888-89, 58-59

(D'après le Moniteur du Sénégal, 1864)

La leçon de persévérence

Mahaoua, qui devint dans la suite 17e damel du Cayor, avait échoué dans ses luttes contre Maïssa-Teinde, 15e damel. Repoussé du Khasso et du Bambouk où il espérait trouver des appuis, il revint dans le Cayor et songeait à faire sa soumission. Un jour qu'il était assis au pied d'un arbre, ayant près de lui un canari (vase de terre) plein d'eau, il vit un crapaud qui essayait de pénétrer dans le vase. Pendant longtemps il échoua, mais au bout de deux heures il réussit. Mahaoua qui l'observait fit un retour sur sa propre situation et, au lieu de se soumettre, recommença la lutte.

[Mahaoua, who became in the end the 17th damel of Cayor, had failed in his struggles against Maissa-Teinde, 15th damel. Driven from Khasso and Bambouk where he hoped to find support, he returned to Cayor, and was thinking of making his submission. One day that he was sitting at the foot of a tree, having beside him a canari (clay pot) full of water, he saw a toad that was trying to get into the pot. For a long time he failed, but at the end of a couple of hours it succeeded. Mahaoua who was watching it, reconsidered his own situation, and instead of submitting, began the struggle again.]

Source: René Basset: "Folk-lore Wolof," Mélusine, IV, 1888-89, 58-59.

(D'après le Moniteur du Sénégal, 1864)

Fondation de Mboul

Amari-Ngoné-Sobel, 2e damel, embarrassé pour fonder une capitale, s'adressa à un marabout du Cayor. Celui-ci composa un gris-gris, l'attacha au cou d'une tourterelle qu'il lâcha et conseilla au prince de bâtir une ville à l'endroit où elle se poserait. L'oiseau se plaça d'abord sur un arbre appelé en wolof Ngigis où l'on fonda un village qui porte ce nom. Suivant une autre version, Ngigis aurait été la première capitale du pays. La tourterelle reprit ensuite son vol et se posa sur un arbre appelé Mboul. Le nom fut donné par Amari-Ngoné à la ville qu'il y construisit et dont il fit sa capitale.

[Amari-Ngome-Sobel, 2nd damel, at a loss to found a capital, turned to a marabout from Cayor. He made a charm, tied it to the neck of a turtle-dove which he let go, and advised the prince to build a town at the place where it would perch. The bird then came down on a tree called Ngigis in Wolof, where a village bearing this name was established.

According to another version, Ngigis would have been the first capital of the country. The turtle-dove flew off again, and settled on a tree called Mboul. The name was given by Amari-Ngome to the town which he built there, and which he made his capital.]

Source: Bérenger-Féraud, L.-J.B. Recueil de contes populaires de la Sénégambie.
1885.

Comparaison entre l'amour paternel et l'ingratitude filiale

5 Dans le pays du Dimar qui est voisin du Cayor, il y avait jadis un Damel du nom d'Amadi Goné qui gouvernait le pays avec justice; il avait un fils du nom de Biroum Amadi qu'il avait élevé avec bonté et auquel il prodiguait tous ses soins et toutes ses largesses.

Biroum Amadi n'était néanmoins pas content de son sort, il avait hâte de régner et était impatient de voir mourir son père pour lui succéder. Les choses n'allant pas assez vite à son gré, il se lia avec des mécontents et des ambitieux qui désiraient comme lui la chute du 6 pouvoir d'Amadi Goné, et un jour ils prirent les armes résolument.

Il fallut en venir aux mains; le père plein de tristesse avait voulu dix fois arrêter l'émeute sans effusion de sang, il était désireux même de s'éloigner pour laisser à son indigne fils le vain plaisir de régner, mais les principaux chefs secondaires lui avaient forcé la main et, plus pour se rendre à leur désir que pour le sien propre, il se mit en devoir de combattre les insurgés.

La rencontre fut vive; les troupes du père rompues à la discipline et aux combats eurent raison des insurgés qui furent dispersés; le fils même fut fait prisonnier et le conseil de guerre décida à l'unanimité qu'il devait mourir, étant convaincu de rébellion à main armée.

Le père ne voulut pas entendre parler de mort; il fit amener son fils dans sa case et commanda qu'on les laissât seuls. Là il lui reprocha amèrement son ingratitude, lui donna de l'or, puis le fit évader pendant la nuit, car il craignait que la raison d'Etat, paraissant plus puissante aux chefs secondaires qu'à son cœur de père, ses lieutenants ne l'obligeassent à servir contre le plus coupable des insurgés.

7 Biroum Amadi, muni d'une somme très ronde, se hâta de gagner les Etats limitrophes où l'autorité de son père ne s'étendait pas; mais dans son voyage, il tomba entre les mains d'un parti de pillards; il fut très heureux de s'en tirer aux prix du trésor que son père lui avait donné et de sa liberté, de sorte qu'il fut obligé de travailler de ses mains et de mener l'existence des captifs.

Son maître l'avait mis à cultiver un lougan aride; il souffrait de la faim, il était maltraité à chaque instant et il regrettait naturellement les beaux jours de sa jeunesse. Un Peul, qui l'avait connu aux temps de sa splendeur, vint à passer conduisant des boeufs qu'il allait vendre dans le pays d'Amadi Goné; connaissant sa malheureuse condition, il se hâta d'apprendre au père que son fils était réduit en esclavage.

Amadi Goné en fut au désespoir; il ramasse à la hâte tout l'argent de son trésor et part incognito pour délivrer son fils. Il le rachète en effet à son maître; puis une fois qu'il fut en possession de sa liberté, il la lui rendit, lui donna beaucoup d'argent en lui disant: Vis heureux et fais demander ton pardon de manière à ce que l'on discute la question d'une manière officielle dans l'assemblée des chefs. Je me hâterai de prononcer ta grâce, de telle sorte, que tu pourras rentrer sans crainte au pays et reprendre ta position auprès de moi.

8 Mais celle ne faisait pas l'affaire du fils dénaturé; il laissa partir son père et se hâta d'aller voir un marabout qui connaissait l'avenir, lui demandant s'il avait quelques chances de monter bientôt sur le trône qu'il enviait. Le marabout consulta maints présages et lui dit: Si tu peux avoir une armée de Bambaras, tu remporteras la victoire.

Biroum Amadi se mit en route pour le pays des Bambaras; il vit

le roi de ces hommes et fit marché avec lui pour avoir de bonne troupes. L'argent que lui avait donné son père servit à payer les premières dépenses et aussitôt il marcha à fortes journées vers son pays.

Cette fois la victoire lui fut favorable; tous les chefs de son père furent tués; Amadi Goné lui-même fut obligé de fuir vers le Baol et le Saloum même. Comme il avait toujours été bon et juste, les habitants de cette contrée le laissèrent s'établir dans un village où il comptait vivre en paix, loin du bruit, avec quelques serviteurs, du produit de son travail d'agriculture.

Mais le fils dénaturé envoya contre lui des hommes de confiance qui s'emparèrent du vieillard inoffensif, lui coupèrent le cou et en rapportèrent la tête qu'il se plut à bien examiner pour être que désormais il n'aurait plus à craindre de voir son père réclamer son droit au gouvernement de la contrée.

Tout cela prouve que le père aime son fils jusqu'à la faiblesse tandis que le fils déteste son père jusqu'au crime.

1 This story is included in the Chapter on the Sérères in Bérenger-Féraud, L.-J.B. Les Peuplades de la Sénégambie. 1879, 281-283.

Translation:Comparison between paternal love and filial ingratitude

In the country of Dimar which is adjacent to Caylor, there was formerly a Damel by the name of Amadi Goné who ruled the county with justice. He had a son called Biroum Amadi, whom he brought up with kindness and on whom he poured out all his care and all his generosity.

Biroum Amadi nevertheless was not happy with his lot. He was in a hurry to reign, and was impatient to see his father die, so that he could succeed him. Things not going fast enough for his taste, he allied himself with discontents and ambitious men who desired like him the downfall of the power of Amadi Goné, and one day they took up arms resolutely.

It was necessary to come to blows. The father full of sadness wished many times to stop the rising without bloodshed, he was even desirous of going away to leave to his unworthy son the vain pleasure of ruling, but the principal secondary chiefs had forced his hand, and to meet their desires as well as his own, he began dutifully to combat the insurgents.

The encounter was harsh ; the father's troops accustomed to discipline and combats defeated the insurgents who were scattered; the son was even made prisoner, and the council of war decided unanimously that he ought to die, being convicted of armed rebellion.

The father did not wish to hear his death pronounced; he had his son brought to his house, and ordered them to leave them alone. There he reproached his son bitterly for his ingratitude, gave him gold, and then had him escape during the night, for he feared that the reasons of state, appearing more powerful to the secondary chiefs than his father's heart, his lieutenants would oblige him to deal severely with the most guilty of the insurgents.

Biroum Amadi, furnished with a very considerable sum, hurried to reach neighboring states where his father's authority did not reach, but in his journey he fell into the hands of a party of bandits; he was happy to get out of at at the price of the treasure which his father had given him, and his liberty, so that he was obliged to work with his hands and lead the existence of a slave.

His master had put him to cultivate a dry farm. He suffered from hunger, he was badly treated all the time, and he naturally regretted the fine days of his youth. A Fula, who had known him in the time of his splendor, happened to pass by leading cattle which he was going to sell in the country of Amadi Goné; knowing his unfortunate condition, he hastened to tell the father that his son was reduced to slavery.

Amadi Goné was in despair over it ; he hurriedly gathered all the money in his treasury and went incognito to free his son. He bought him back in fact from his master; then, once he was in possession of his liberty, he gave it back to him, gave him much money saying to him: "Live happily, and go and ask for pardon so that the question can be discussed officially in the council of chiefs. I will be quick to grant your pardon, so that you can return to the country without fear, and take up your position beside me.

But that was not the intention of the unnatural son. He let his father go , and then hurried off to see a marabout who knew the future, asking him if he had any chance of now mounting the throne which he coveted. The marabout consulted many omens and told him: "If you can acquire an army of Bambaras, you will win the victory."

Biroum Amadi set off for the country of the Bambaras ; he saw the king of these men, and bargained with him to have good troops. The money which his father had given him served to pay the initial expenses, and he immediately marched rapidly towards his country.

This time he won the victory ; all the chiefs of his father were killed; Amadi Goné himself was obliged to flee towards Baol and even Saloum. As he had always been good and just, the inhabitants of this country let him found a village where he expected to live in peace, far from trouble, with some servants, on the product of his agricultural work.

But the unnatural son sent against him his trusted men who seized the inoffensive old man, cut his throat, and brought back the head, that he was pleased to examine carefully to be sure that henceforth he would have nothing to fear in seeing his father reclaim his right to the government of the country.

All that proves that the father loves his son to weakness, while the son hates the father as far as crime.

Fort: "Folk-Lore,"
Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française,
 2(15), juil. 1914, 458.

Extract from: Clédor, A.

Un Voyage à Tivaouane, dans le pays d'Amary N'Gone Fall.

(This is not listed in Grandidier, G. & Joucla, E.
Bibliographie Generale des Colonies Francaises.
Bibliographie de l'Afrique Occidentale Francaise.
 1937.)

Le griot du Damel ou le flatteur

Un jour le fameux Damel Latdior, se trouvant à Soguère sa capitale,
 dit à son griot Mademba de l'accompagner faire une promenade.

Le souverain montait son cheval de guerre Malao, et le griot un
 m'par comme on en voit à chaque instant dans le Cayor.

Les deux hommes marchaient en silence. Tout à coup Malao butta et
 plia légèrement les genoux.

Latdior vit alors avec étonnement Mademba rouler à terre et se
 vautrer dans le sable rouge. Il en avait plein la tête, les yeux et la
 bouche.

Le damel, inquiet, se jeta vivement à terre au secours de son
 compagnon, et lui demanda:

"Qu'as-tu donc Mademba ? Tu ne t'es pas fait mal au moins ?

-Non, Sire, répondit celui ci d'un ton flatteur, j'ai pensé que
 lorsque Malao a butté, il est de mon devoir de rouler à terre.

-Tu es vraiment "Mantallé", Mademba, lui dit le damel ahuri.

A partir de ce jour, on n'appela plus le griot que "Mademba
 Mantallé".

(En ouolloff: Mantallé veut dire un homme flatteur, obséquieux à
 outrance).

Translation:The Damel's griot or the flatterer.

One day the famous Damel Latdior, finding himself at Soguère, his capital, asked his griot Mademba to accompany him on a journey.

The sovereign mounted his war-horse Malao, and the griot a m'par as one sees all the time in Cayor.

The two men travelled in silence. Suddenly Malao stumbled and lightly bent its knees.

Latdior then saw with astonishment Mademba fall to the ground and wallow in the red sand. He had his head, his eyes, and his mouth full of it.

The Damel, disturbed, quickly dismounted to help his companion, and asked him:

"What is the matter Mademba ? At least you haven't injured yourself ?"

"No, sire," he replied with a flattering tone, "I thought that when Malao stumbled, it was my duty to roll on the ground."

"You are truly "Mantallé" (Flatterer), said the Damel, astonished.

From then on, the griot was called only "Mademba Mantallé"

(In Wolof: Mantallé means a flatterer, extremely obsequious.)

Source: Rene Basset: "Folk-lore Wolof," Melusine, IV, 1888-89, 58-59.

(D'après le Moniteur du Sénégal, 1864)

La Peau de boeuf.

Daou-Demba, 6^e damel, se distingua de ses prédecesseurs par sa légèreté et son mépris pour les anciennes coutumes du pays et ceux qui voulaient les lui faire observer. A la fin, il chassa tous les vieillards de sa cour et leur défendit de se présenter devant lui.

Un jour, il rencontra un boeuf dont la peau lui plut tellement qu'il fit abattre et écorcher l'animal et faire un boubou (sorte de gandoura) de son cuir encore humide. Après quoi il passa plusieurs jours de suite à boire du sibakh (boisson de mil fermenté), et au bout de ce temps il se trouva que le boubou, en se séchant, s'était resserré et que le prince ne pouvait plus faire un mouvement. Un de ses courtisans, dans l'impuissance générale lui proposa de faire venir son père, un vieillard qui avait été banni comme les autres. Daou-Demba accepta et le vieillard le fit plonger jusqu'au cou, dans un grand bambara (vase en terre à ouverture évasée) plein d'eau. Le cuir mouillé redévient souple et le prince put quitter ce vêtement incommodé.

[Daou-Demba, 6th damel, was distinguished from his predecessors by his fickleness (thoughtlessness) and his contempt for the traditional customs of the country, and those who wished to have them observed by him. In the end he banished all the elders from his court, and forbade them to present themselves before him.

One day he came across an ox whose skin pleased him so much that he had it killed and skinned and a boubou (a sort of long sleeveless shirt) made from the still fresh skin. After which he spent several days in succession drinking sibakh (a drink from fermented millet), and at the end of this time it happened that the boubou, in drying, had so shrunk that the prince could not make a movement. One of his coutiers, among the general inability to do anything, proposed to him that his father should come, a old man who had been banished like the others. Daou-Demba accepted, and the old man had him plunged up to his neck in a large bambara (a clay jar with a wide mouth) full of water. The wet skin became soft, and the prince could get out of this troublesome garment.]

Source: R. Rousseau: "Le Sénégal d'Autrefois: Seconde Etude sur le Cayor (Compléments tirés des manuscrits de YORO DYAO)," Bulletin de l'I.F.A.N. 1941-42, 101-102.

Le Boubou de Daou Deimba

101 "Un jour dans une promenade [le damel DAOU DEIMBA] vit un boeuf dont il trouva la peau si jolie qu'il la voulut immédiatement pour s'en faire un boubou. On la lui donna et il s'en vêtit pendant qu'elle était encore toute fraîche. Il alla ensuite boire du poukhe et du sibakhe [Two alcoholic drinks made by the Serer of Baol]. Sa débauche dura plusieurs jours et un beau matin il se réveilla tellement serré dans son boubou qui s'était rétréci en séchant, qu'il lui était impossible de faire un mouvement.

"Parmi les enfants qui l'entouraient et qui ne trouvaient aucun moyen de lui venir en aide, un seul osa lui parler des anciens qu' 102 il avait chassés et lui proposa de faire venir son père, dont l'expérience était connue, et qui pourrait peut-être le soulager. Daou Deimba accepta, le veillard vint et demanda un grand lambara [large clay jar], le fit remplir d'eau et y plongea la damel, en lui laissant seulement la tête hors de l'eau. La peau devint humide et Daou Deimba put alors facilement être débarrassé de son vêtement incommodé.

"Cette histoire doit évidemment être allégorique, quoique les noirs [la tiennent pour absolument] véridique. "

Translation: Rousseau:Le Boubou de Daou Deimba

One day during a walk the Damel [Daou Deimba] saw an ox the hide of which he thought so fine that he wished it immediately to make a robe. It was given to him, and he put it on while it was still completely fresh. He then went to drink poukhe and sibakhe [Two alcoholic drinks made by the Serer of Baol]. His debauchery lasted several days, and one fine morning he woke up so tightly gripped in his gown which had ^{so} shrunk in drying, that it was impossible to make any movement.

Among the young people who surrounded him, and who could find no means of coming to his aid, one dared to speak to him of the elders whom he had banished, and proposed that they should have his father come, whose experience was known, and who could perhaps assist him. Daou Deimba agreed, the old man came and asked for a large lambara [large clay jar], had it filled with water and put the damel in it, leaving only his head out of the water. The skin became soft, and Daou Deimba could then easily get rid of his inconvenient garment.

This story must inevitably be allegorical, although the blacks hold it to be absolutely true.

A similar story from East Africa is given by John Beattie:

Bunyoro: An African Kingdom, New York: Holt, Rinehart and Winston, 1960,
pp. 12-13. (Uganda)

"Many stories, all of which point a moral, are told of the very first kings, Kakama's earliest descendants. The following is one of the best known. King Isaza came to the throne as a very young man ; he was disrespectful toward the elders whom his father had left to advise him, and he drove them away from the palace, replacing them by gay youngsters with whom he used to go hunting, which was his favorite pastime. One day he killed a zebra, and he was so pleased with its gaily striped hide that he determined to dress himself in it at once. So his young companions sewed the skin on him. But as the day wore on, the hot sun dried the skin, and it quickly shrank and began to squeeze Isaza until he was nearly dead. He begged his friends for help, but they just laughed at him and did nothing. When he had driven the old men away, two had stayed nearby, and now Isaza sent to them for help. First they refused, but after a while they relented, and told Isaza's young men to throw the king into a pond. They did so, and the moisture loosened the hide to that it could be removed. Isaza was so grateful to the old men that he called them all back to the palace, gave them a feast and reinstated them. At the same time he reprimanded his young associates, telling them that they should always respect the old."

ORIGINS

GRIOTS	Diagne, A.M. (1916) - Also quoted by Roland Colin (1957) Telemaque, Hamet Sow (1916)	128-140
GUELAWARS	Sarr, A. (1949)	141-144
NYOLE	Gaden, quoting MSS of Yoro Dyao (1912)	145-149
WITCHES	Boilat (1853) Guillot (1933) Ames (1959)	150-151 152-153 154
STONE CIRCLES	Ames Descamps (1982)	155

Diagne, Ahmadou Mapaté : "Folklore: Origin des Griots,"
Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française.
 4(25), juin 1916, 275-276.

Origine des Griots

Généalogistes infaillibles lorsqu'il s'agit des autres, les griots sont fort embarrassés pour déterminer leur propre origine. Les versions changent selon les individus interrogés. L'ancêtre des griots est tantôt un fraticide, tantôt un gourmand pris par la faim, tantôt un fils de roi.

Sous leur apparence contradictoire, ces trois versions, que nous avons retenues, se complètent, s'accordent à la lumière de la réflexion et forment les trois thèmes d'une tragi-comédie où l'aïeul des "saltimbanques doublés de troubadours" joue son triple rôle coutumier.

1

Dans des temps très anciens, deux frères furent envoyés par leur maman à la recherche de bois mort. A propos d'une branche que chacun d'eux voulait s'approprier, ils se battirent et, par malheur, l'ainé tua le cadet.

Ne sachant qu'en faire, il se chargea du cadavre et se dirigea vers la maison. Au moment où il allait entrer dans la demeure maternelle, il fut aperçu par ses parents qui le chassèrent en lui disant: Va où tu voudras avec ce mort: nous n'en avons pas besoin, nous ignorons ce qu'il faut en faire."

Le fraticide alla s'installer derrière la maison, à l'ombre d'un grand arbre. Aux heures des repas, il appelait et on lui apportait sa part. Lorsque le vent soufflait très fort, sa voix devenait insuffisante. Pour y suppléer, il se munit de deux baguettes qu'il frappait l'une contre l'autre.

276

Une nuit, l'une de ses baguettes eut la moelle dévorée par les termites. Le lendemain, le malheureux fraticide remarqua que cette dernière était plus sonore que l'autre. Profitant de cette révélation, il se procura un tronc d'arbre creux contre lequel il frappait à tour de bras et il en tirait des sons mélodieux.

Le septième jour de son exil, deux corbeaux qui se battaient vinrent s'abattre sur sa tête. Il recula sans les toucher. L'un ayant tué l'autre, creusa un trou avec ses griffes et enterra son cadavre.

Le fraticide l'imita (origine de l'enterrement) et rentra à la maison avec le tronc d'arbre creux et la baguette dont il ne voulait plus se séparer. Les voisins allaient les voir, lui demandaient d'en tirer des sons et lui donnaient divers objets pour sa récompense.

Depuis lors on oublia son crime accidentel pour ne plus penser qu'à tam-tam.

II

(Identique à celle communiquée par M. Hamet Sow Télémaque et insérée ci-dessus).

Translation:Origin of the Griots

Infallible genealogists when it concerns others, the griots are embarrassed when it comes to determine their own origin. Versions change according to the individuals asked. The ancestor of the griots is sometimes a man who killed his brother, sometimes a greedy person caught by hunger, sometimes the son of a king.

With their contradictory appearance, these three versions, which we have kept, are complementary, and are in agreement in the light of reflection, and form the three themes of a tragi-comedy in which the ancestor of the "mountebanks doubling as troubadours" plays his triple customary role.

I

In very ancient times, two brothers were sent by their mother to look for firewood. They fought over a branch which each of them wished to take, and unfortunately the elder brother killed the younger.

Not knowing what to do about it, he picked up the body and went back home. When he was about to enter the maternal dwelling, he was seen by his parents who drove him away saying: "Go where you like with this body; we have no need of it; we do not know what to do with it."

The murderer went and took up residence behind the house, under a great tree. At mealtimes, he would call, and he would be brought his share. When the wind was blowing very strongly, his voice would become insufficient. To supplement it, he provided himself with two sticks that he beat one against the other.

One night, one of his sticks had the core eaten up by termites. The next day, the unhappy murderer noticed that the latter was more sonorous than the other. Profiting by this discovery, he procured a hollow tree

trunk, which he struck with full force, and produced melodious sounds from it.

The seventh day of his exile, two crows who were fighting happened to fall down on his head. He recoiled without touching them. One having killed the other, made a hole with its claws and buried the body.

The murderer imitated it (the origin of burial) and returned home with the hollow tree trunk and the [drum]-stick, from which he did not want to be parted. The neighbors came to see them, and asked him to produce sounds from them, and gave him various things as a reward.

Since that time his accidental crime was forgotten, and people thought only of his drum.

II

[Identical to that communicated by M. Hamet Sow Telemaque and included above.]
(sic) = below.

III

L'ancêtre des griots aurait été le fils d'un roi. Le père décédé, l'enfant parcourut les pays pour réclamer le galague, l'impôt que les sujets versaient annuellement au prince. Mais chaque fois qu'il se présentait à un individu, ce dernier refusait de lui verser quoi que ce soit en disant: "Vous ne me connaissez point. Je n'ai pas conséquent rien à vous donner". Pour prouver le contraire, le jeune prince répétait la généalogie de chaque habitant de son royaume: "Vous êtes le fils de telle personne, le petit-fils de telle autre. Mon père recevait tel objet du votre; votre grand-père donnait tel animal au mien. Vous devez m'offrir telle chose sans quoi vous serez inférieur à vos ancêtres".

Depuis lors, le griot, fils ou petit-fils de ce prince, continue à demander des cadeaux et les exige comme dette.

In E.Joucla: Bibliographie de l'Afrique Occidentale Française, 1937,
#4168, p.300, a reference is made to
"Sur l'origine des griots" in the Bull. Com.et.hist
et sci. A.O.F. 1917, p. 493.
This, however, is only a reference to the article in
Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française.

III

The ancestor of the griots would have been the son of a king. The father having died, the son travelled through the country to claim the "galague", the tax that subjects paid annually to the prince. But each time that he presented himself to an individual, the latter would refuse to pay whatever it was saying: "You do not know me. Consequently I have nothing to give you." To prove the contrary, the young prince would repeat the genealogy of each inhabitant in his kingdom: "You are the son of such a person, the grandson of so and so. My father used to receive such an object from yours; your grandfather used to give such an animal to mine. You ought to offer me such a thing unless you want to be inferior to your ancestors."

Since that time, the griot, son or grandson of this prince, continues to ask for gifts and demands them as a debt.

Télémaque, Hamet Sow: "Folklore: origin des Griots,"
Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française.
4(25), juin 1916, 277-278.

Les noirs racontent que les griots et les "guers" hommes libres, tirent parallèlement leur origine de deux hommes ayant le même père et la même mère. Ces deux frères voyageaient ensemble. Le trajet était fort long et leurs provisions s'épuisèrent. Ils restèrent deux grands jours sans manger. L'ainé avait beaucoup de pitié pour son frère cadet, alors il lui dit: "Attends moi, j'ai mon fusil et je vais chasser". Il disparut. Quelques instants après, un coup de fusil retentit et il revint en apportant un morceau de viande qu'il avait même eu le soin de cuire. Il l'offrit à son frère: "J'ai mangé ma part, voici la tienne". Le frère cadet mangea en rendant grâce à Dieu et à son frère ainé. Mais quand il fut réconforté, il lui demanda comment il avait pu trouver du gibier dans ces lieux presque déserts ? En effet, l'ainé n'en trouva jamais; et c'était une ruse que ce coup de fusil tiré en l'air pour lui faire croire qu'il avait tué quelque gibier afin de lui faire manger, sans qu'il puisse s'en douter, ce morceau de viande taillé dans sa propre chair. Il ne voulait point ainsi donner à son frère cadet aucune explication désagréable, mais le secret ne devait pas rester longtemps caché, car, après trois jours de marche, la plaie ayant suppuré, il était incapable de se tenir sur ses jambes. C'est alors qu'il avoua à son frère le dévouement sublime qu'il avait accompli pour lui sauver la vie. Le frère cadet fut surpris par ce récit émouvant qui, malgré son horreur apparente et le sentiment de dégoût qu'il eut pu lui inspirer, restait au fond une magnifique démonstration de la plus haute conception de l'amour fraternel et du devoir supérieur que la nature impose à l'ainé de se devouer

pour son cadet dans les circonstances difficiles.

Quand les deux frères arrivèrent à leur destination le cadet composa en l'honneur de son frère ainé des louanges où il vanta son courage et la noblesse de son caractère. L'ainé fut très content et le combla de biens.

Ainsi, dit la tradition indigène, commença l'origine des griots, lesquels sont les descendants du frère cadet qui, par son propre fait, s'est constitué l'inférieur social du frère ainé.

278

Le griot ne pourrait en effet épouser une femme "guer" mais il faut cependant noter que les dérogations à cette règle deviennent fréquentes dans les moments actuels. Dans le vieux temps, il n'en a jamais été ainsi. Les garmis-prince de sang avaient seul le privilège d'épouser sans déchoir une femme griote, mais les enfants issus de ce mariage morganatique ne pouvait jamais aspirer à la couronne ni même se marier à une princesse. On a eu même l'exemple de grands marabouts qui ont épousé des femmes griotes, mais ils sont rares ceux d'entre eux qui mettent au-dessus des traditions anciennes et des moeurs sociales le principe de la religion musulmane selon lequel tous les hommes sont égaux devant Dieu et ne prévalent que par leur piété et leurs vertus.

Hamet Sow Télémaque,
Instituteur adjoint a l'Ecole de la rue Thiong,
Dakar.

Translation:

The blacks tell that the griots and the freeborn have their origin in two men who had the same father and the same mother. These two brothers were travelling together. The journey was very long, and their provisions were exhausted. They had spent two long days without eating. The eldest had great pity for his younger brother, and then said to him: "Wait for me, I have my gun and I am going hunting." He disappeared. Some moments afterwards, a shot was heard, and he came back bringing a portion of meat, that he had even taken the trouble to cook. He offered it to his brother: "I have eaten my share, here is yours." The younger brother ate, and gave thanks to God and to his elder brother. But when he was relieved, he asked him how he had been able to find game in these almost desert places. In fact the elder brother had found nothing, and the shot fired in the air was a trick to make him think he had killed some game to provide him with food, without him guessing that this piece of meat was cut from his own flesh. He did not want to give his younger brother any disagreeable explanation, but the secret could not remain long hidden, for, after three days of walking, the wound had suppurated, and he was incapable of remaining on his legs. It was then that he admitted to his brother the supreme devotion that he had committed to save his life. The younger brother was surprised by this moving story, which, in spite of the horror and the feeling of disgust which it produced in him, remained as a magnificent demonstration of the highest conception of brotherly love and superior duty that nature imposes on the eldest child to show for the youngest in difficult circumstances.

When the two brothers reached their destination the youngest composed in honor of his elder brother praises in which he boasted of

his courage and the nobility of his character. The eldest brother was greatly pleased by it and overwhelmed him with gifts.

So, says local tradition, began the origin of the griots, who are the descendants of the younger brother, who, by his own choice, made himself the social inferior of his elder brother.

The griot cannot in fact marry a wife who is "guer" but it should be noted that exceptions to this rule are becoming frequent at the present day. In the old days, it was never so. The garmis - princes of royal blood, alone had the privilege of marrying a griot woman, without losing caste, but the children of this morganatic marriage could never aspire to the throne, nor marry with a woman of royal blood. There are even examples of great religious teachers who have married griot women, but they are rare who among themselves put above the old traditions and social habits the principles of the Islamic religion in which all men are equal before God, and are distinguished only by their piety and virtues.

Source: Roland Colin: Les contes noirs de l'Ouest Africain.
 Paris: Presence Africaine, 1957,

quoting Ahmadou Mapaté Diagne "Origine des griots,"
Bulletin de l'enseignement en A.O.F.,
 juin 1916, 275.

66 "Dans des temps très anciens, deux frères furent envoyés par leur mère à la recherche de bois mort. A propos d'une branche que chacun d'eux voulait s'approprier, ils se battirent et, par malheur, l'aîné tua le cadet.

"Ne sachant qu'en faire, il se chargea du cadavre et se dirigea vers la maison. Au moment où il allait entrer dans la demeure maternelle, il fut aperçu par ses parents qui le chassèrent en lui disant: "Va où tu voudras avec ce mort; nous n'en avons pas besoin, nous ignorons ce qu'il faut en faire." Le fraticide alla s'installer derrière la maison, à l'ombre d'un grand arbre. Aux heures des repas, il appelait et on lui apportait sa part. Lorsque le vent soufflait très fort, sa voix devenait insuffisante. Pour y suppléer, il se munit de deux baguettes qu'il frappait l'une contre l'autre.

67 "Une nuit, une de ses baguettes eut la moelle dévorée par les termites. Le lendemain, le malheureux fraticide remarqua que cette dernière était plus sonore que l'autre. Profitant de cette révélation, il se procura un tronc d'arbre creux contre lequel il frappait à tour de bras et il en tirait des sons mélodieux. Le septième jour de son exil, deux corbeaux qui se battaient vinrent s'abattre sur sa tête. Il recula sans les toucher. L'un ayant tué l'autre, creusa un trou avec ses griffes et enterra son cadavre. Le fraticide l'imita (origine de l'enterrement) et rentra à la maison avec le tronc d'arbre creux et la baguette dont il ne voulait plus se séparer. Les voisins allaient le voir, lui demandaient d'en tirer des sons et lui donnaient divers objets pour sa récompense.

"Depuis lors, on oublia son crime accidentel pour ne plus penser qu'à son tam-tam."

Translation

In very ancient times, two brothers were sent by their mother to search for dead wood. Because of a branch which each of them wished to take, they fought, and unfortunately, the elder one killed the younger brother .

Not knowing what to do about it, he picked up the body and went towards his home. When he was about to enter the maternal dwelling, he was seen by his parents who drove him away saying: "Go where you like with this body ; we have no need of it; we do not know what should be done with it." The killer went to stay behind the house, in the shade of a large tree. At mealtimes, he would call, and he would be brought his share. When the wind was blowing strongly, his voice would become insufficient. To supplement it, he provided himself with two sticks, that he beat one against the other.

One night, one of his sticks had the core eaten by termites. The next day, the unhappy murderer noticed that the latter was more sonorous than the other. Profiting by this discovery, he procured the trunk of a hollow tree which he struck with full force, and produced melodious sounds from it. The seventh day of his exile two crows who were fighting fell down on his head. He retreated without touching them. One having killed the other, dug a hole with his claws and buried the body. The murderer imitated it (the origin of burial), and returned home with the trunk of the hollow tree and the [drum]stick from which he did not want to be separated. The neighbors came to see him, and asked him to produce the sounds, and gave him various things for his reward. Since that time, his accidental crime was forgotten, and people thought only of his drum.

Source: Alioune Sarr: "Histoire du Sine-Saloum,"
Présence Africaine, 5, 1949, 834-835.

ORIGIN OF THE GUELAWARS

Les Guelavars

(Origines Légendaires)

D'après la légende, les Guélavars seraient des êtres surnaturels, des fées, dont l'aïeule (1) alors jeune fille, vivait dans la brousse, loin de tout village, dans une grotte appelée "Tymподымепа". Elle ne sortait de sa demeure grossière qu'au lever du soleil pour se chauffer et faire les cent pas. Un grand chasseur qui avait l'habitude de sortir seul, aperçut la belle de "Tymподымепа" qui lui parut parfaite, et même d'essence surnaturelle tant il y avait de grâce dans ses gestes, et d'harmonie dans sa stature. N'ayant jamais vu d'aussi merveilleuse créature, le chasseur s'enfuit.

835 Son étonnement était d'autant plus grand qu'il ne parvenait guère à s'expliquer comme celle qu'il venait de voir pouvait vivre seule au milieu de la savane. Mais comme il était superstitieux, et craignait les génies malfaisants de la forêt, il n'osait dire à personne quoi que ce fût. Peu de temps après, un pasteur eut la même vision et s'empressa d'aller en rendre compte au roi de Gabou. Celui-ci se mit à la tête d'une petite troupe, composée de guerriers, de chasseurs et du berger qui devait leur servir de guide. Quand ils arrivèrent près de la grotte, ils la cernèrent, et se saisirent à l'aide d'un épervier, de la soi-disante fée qui fut destinée au Chef.

Avant d'aller partager la vie des humains, la prisonnière dit au roi: "Je partirai avec vous, vivrai parmi vous, et serai votre épouse, si vous promettez de ne jamais me maltraiter, ni me mettre sur le même pied d'égalité que vos premières femmes. Si ces conditions vous conviennent,

je vous donnerai en retour des enfants dont les noms seront répétés dans tous les coins de la terre." Le roi accepta, et partit avec son butin qu'il mit en croupe. L'arrivée de la nouvelle reine mystérieuse, fut fêtée avec pompe dans tout le village.

Quelques années après, naquirent de ce mariage extravagant, des enfants qui seraient les premiers guêlavars de Gabou, ancêtres de ceux d'aujourd'hui. Ces fils de roi, guêlavars comme leur mère, originaire de "Tymподимепа", jouirent, suivant la promesse faite à leur mère, de priviléges jusque là inconnus à leurs frères consanguins. Et c'est pour cette raison qu'on n'est guêlavar our prince chez les Noirs du Sénégal que par sa mère. La même règle a favorisé pendant très longtemps, dans le Sine et le Saloum, les fils de princesses qui seuls, avaient le droit de monter sur le trône .

De plus, lorsqu'on épouse, même en dernière noces, une femme guêlavar, elle occupe, obligatoirement le rang de Havo or première maîtresse de maison.

(1) Siranding Sane: loin d'être une fée, c'était une jeune princesse mandingue, qui pour des raisons personnelles avait quitté le foyer paternel.

See also:

Felix de Kersaint-Gilly: "Les Guelowars- leur origine, d'après une légende très en faveur dans le Saloum oriental," Bulletin d'Etudes Historiques et Scientifiques, 1920(1), jan-mars, 99-101.

Translation: Les Guêlavars

According to legend, the Guelawars were supernatural beings, or fairies, whose ancestress, still a young girl, was living in the bush, far from any village, in a cave called "Tympodymepa". She came out of her rough dwelling only at sunrise to warm herself and walk up and down. A great hunter who was accustomed to go out alone, saw the beautiful woman of "Tympodymepa", who seemed to him perfect, and even of supernatural essence, there was so much grace in her movements, and harmony in her stature. Having never seen such a marvellous creature the hunter fled.

His astonishment was even greater since he could scarcely explain how the young woman he had just seen could live alone in the middle of the savanna. But as he was superstitious, and feared the evil spirits of the forest, he did not dare tell anyone about it. A short time after, a herdsman had the same vision, and hurried to go and relate it to the king of Gabou (Kabu). He put himself at the head of a small troop, composed of warriors, hunters, and the herdsman who was to serve them as guide. When they arrived near the cave, they surrounded it, and seized , with the aid of a cast-net, the so-called fairy, who was destined for the King.

Before going to share the life of the humans, the prisoner said to the King : "I will go with you, and live among you, and be your wife, if you promise to never mistreat me, nor to put me on the same level as your first wives. If these conditions are acceptable to you, I will give you in return children whose names will be repeated in all the corners of the earth." The King agreed, and left with his booty, which he put behind him (on his horse). The arrival of the new mysterious queen was celebrated with pomp in the whole village.

Several years after, there were born of this extravagant marriage, children who would be the first guêlavars of Gabou, ancestors of those of the present time. These children of the king, guêlavars like their mother, originally coming from "Tymподымепа", enjoyed, following the promise made to their mother, privileges hitherto unknown to their consanguine brothers. And it is for that reason that one is not guêlavar or prince among the Blacks of Senegal except through one's mother. The same rule has favored for a very long time, in Sine and Saloum, the sons of princesses who alone have the right to mount the throne.

What is more, when one marries, even in a later marriage, a guêlavar woman, she occupies necessarily, the rank of Awo, or mistress of the household.

- (1) Siranding Sane: far from being a fairy, she was a young Mandinka princess, who for personal reasons had left her paternal hearth.

Origin of the Nyolé

Source: Henri Gaden: "Légendes et Coutumes Sénégalaïs. Publiées et commentées par Henri Gaden. Cahiers de Yoro Dyao: Deuxième Cahier de Yoro Dyao." Revue d'Ethnographie et de Sociologie, 1912, 191-202.

p.200 La légende raconte qu'un homme, dont on ne sait plus ni le nom ni la condition sociale, mourut après une longue maladie. Ceux qui étaient venus laver le corps s'aperçurent qu'il présentait une particularité remarquable dont ils ne purent tout d'abord s'expliquer la raison. Ils en délibérèrent et convinrent que le mort manifestait un désir évident de dire un dernier adieu à sa femme. Ils appelèrent celle-ci et la laissèrent auprès du cadavre. Quant elle le quitta, il était redevenu normal, mais elle fut enceinte de cet accouplement et mit au monde un garçon. Par la suite, on remarque que tous 201 ceux qui étaient issus du fils du mort entraient si rapidement en décomposition après leur mort qu'il fallait se hâter de les enterrer, et on fit d'eux une caste à part.

Il y a des gens de cette caste dans tous les pays du Sénégal, mais surtout dans le Ouâlo et le Cayor.

Dans le Ouâlo, on les nomme, soit Nyolé, du radical peul nyol, "pourrir, être pourri" soit Gueraf, qui vient de Dyaraf, "percepteur de redevances foncières" parce que certains chefs ou propriétaires de terres choisissaient parmi eux leurs percepteurs. On les appelle encore Dôme-ou-Dyambour, "les enfants du Dyambour" parce que la mort libère de toute souillure et fait tous les hommes égaux, quelle qu'ait été leur conditions sociale.

On les nomme aussi Selmbou dans le Caylor et Bisat dans le Dyonof, le Sine et le Sâloum. Au Fouta , où ils sont peu nombreux et peu connus, on les appelle Bournâbé.

Ils forment une caste intermédiaire entre les Dyambour et les Nyênyo ou artisans et griots, mais, comme ceux-ci, ils demandent des cadeaux aux Dyambour. Ils servaient fréquemment auprès des grands, comme gardes de la porte, porte-parole dans les palabres ou percepteurs.

Toute alliance avec eux est interdite tant aux Nyênyo qu'aux Dyambour.

Le Dyambour qui s'allie à une femme d'une des castes d'artisans ou de griots n'est pas souillé personnellement, mais des enfants le sont, ils portent le nom de clan de leur père et observent les interdictions spéciales à ce clan, mais perdent tous les droits qui auraient pu leur venir de leur famille paternelle: ils sont de la caste de la mère. De même, si un Nyênyo avait des enfants d'une femme Dyambour, ils seraient de la caste du père.

Quant aux Nyolé, tout individu s'alliant à l'un d'eux est considéré comme ayant contracté une souillure personnelle, il devient lui même nyolé et, sans cesser d'appartenir à son clan, perd tous les droits qu'il aurait pu tenir de son père ou de sa mère.

Les mélanges sont donc fort rares puisqu'ils ne sont possible qu'en bravant les interdictions redoutées, et qu'ils entraînent l'incorporation à une caste déconsidérée. Il s'en est cependant produit puisque les Nyolé appartiennent à des clans divers tels que Sek, Boy, Ouad, Yad, Dyey, etc.

A une époque indéterminée mais ancienne, des Dyambour s'étant alliés à des Nyolé, cherchèrent , dit la légende, à se faire accepter par les Dyambour, d'où ils sortaient, mais ils n'y réussirent pas et, comme ils ne voulaient pas être confondus avec les Nyolé, ils formèrent, à leur tour, une caste intermédiaire que l'on nomme nit-nyou-nyoul,

"les gens noirs". Il en est d'eux comme des Nyolé; ils ne se marient qu'entre eux, et qui contracte alliance avec eux est souillé personnellement et doit s'incorporer à eux. Les nit-nyou-nyoul sont peu nombreux. (Yoro-Dyâo).

Translation:Origin of the Nyolé

Legend tells that a man, whose name and social condition are no longer known, died after a long illness. Those who came to wash the body saw that it presented a remarkable peculiarity, the reason for which they could not determine. They discussed it, and were convinced that the dead man was showing a clear desire to say a last farewell to his wife. They called her, and left her with the body. When she left him, he had become normal, but she became pregnant from this union, and gave birth to a son. Afterwards it was noted that all those who were descended from the son of the dead man, entered decomposition so quickly after their death, that they had to hurry to bury them, and they made them into a separate caste.

There are people of this caste in all the countries of Senegal, but above all in Ouâlo and Caylor.

In Ouâlo they are called, either Nyolé, from the Fula root, nyol, to rot, to be rotten, or Gueraf, which comes from Dyaraf "collector of frontier revenues" because certain chiefs or land owners chose their collectors amongst them. These are also called Dôme-ou-Dyambour, "children of the Dyambour", because death frees from all stain and makes all men equal, whatever has been their social condition. They are also called Selmbou in Caylor and Bisat in Dyonof, Sine and Sâloum. In Fouta, where they are few in number and little known, they are called Bournâbâ.

They form a caste intermediate between the Dyambour and the Nyênyo or artisans and griots, but, like them, they ask for presents from the Dyambour. They frequently serve leading men as guards, as

go-betweens in disputes, or collectors.

All intermarriage with them is forbidden both as regards Nyênyo and Dyambour.

The Dyambour who is married to a woman of one of the castes of artisans or griots is not soiled personally, but the children are, they bear the name of the clan of their father and observe the ritual prohibitions special to the clan, but lose all the rights they would have had coming to them from their paternal family; they are of the caste of their mother. Likewise, if a Nyênyo had children by a Dyambour woman, they would be of the caste of their father.

As regards the Nyolé, every individual marrying one of them is considered as having contracted a personal stain, he becomes himself nyolé, and without ceasing to belong to his clan, loses all the rights he would have had from his father and from his mother.

Intermarriages are then very rare since they are possible only by defying strong prohibitions, and they bring incorporation in a despised caste. It has however happened since the Nyolé belong to various clans such as Sek, Boy, Ouad, Yad, Dyey, etc.

At an undetermined but ancient time, some Dyambour being married to Nyolé, sought , according to legend, to have them/accepted by the Dyambour, from which they came, but they did not succeed and as they did not wish to be confused with the Nyolé, they formed, in their turn, an intermediate caste called nit-nyou-nyoul, "black people." They are like the Nyolé ; they marry only among themselves, and whoever marries with them is 'soiled' personally and ought to be incorporated with them. The nit-nyou-nyoul are few in number. (Yoro-Dyâo).

Source: Boilat: Esquisses Sénégalaïses, 1853.

p. 315

Origin of Witches

Cette puissance extraordinaire, et qui se transmet aux descendants, date de la dispersion des hommes, après la confusion des langues à la tour de Babel. Pour sortir de cette tour et aller parcourir la terre, il fallait d'abord passer devant deux grands lacs: le premier était rempli de sang et le second d'eau pure. Les hommes, au moment du départ, étaient fatiguées par le travail qu'ils venaient de cesser, ils avaient tous bien soif. La plupart, en passant devant le lac de sang, n'en voulurent pas boire, mais allèrent se désaltérer dans le lac d'eau pure. Les plus pressés par la soif, n'ayant pas le courage d'attendre jusqu'à leur arrivée à l'autre bassin, se précipitèrent sur le rivage du premier lac et burent à satiété; ce sont les sorciers. Aussitôt ils acquirent le pouvoir de quitter leurs peaux pendant la nuit, et de voler en l'air, revêtus uniquement de leur chair, et de manger les âmes de leurs semblables.

316

Translation:Origin of Witches

This extraordinary power, which is transmitted to descendants, dates from the dispersal of mankind after the confusion of tongues at the tower of Babel. To leave this tower and travel across the earth, it was necessary to pass before two great lakes, the first was filled with blood and the second with pure water. People, at the time of departure, were worn out by the work that they had just finished, and all were very thirsty. The majority, passing in front of the lake of blood, did not wish to drink of it, but went to quench their thirst in the lake of pure water. Those most troubled by thirst, not having the courage to wait until their arrival at the other lake, rushed to the shore of the first lake and drank their fill ; these are the sorcerers (witches). Immediately they acquired the power of leaving their skins during the night, and flying through the air, clad only in their flesh, and of eating the souls of their fellow beings.

Source: René Guillot: Contes d'Afrique, 1933, p.33

Lébou

ORIGINE DES SORCIERS

Hommes, femmes, enfants, toute l'espèce humaine marchait en rang, comme un troupeau sur la terre et, en un certain endroit, traversait un fleuve couleur de sang.

Ils avaient tous une ardente soif en arrivant au bord de l'eau rouge, mais à l'endroit du gué, un gardien avait placé, qui devait empêcher les hommes de boire.

Quand le défilé fut terminé, le gardien, pensant que toute l'espèce humaine avait traversé le fleuve, quitta son poste.

Des retardataires arrivèrent alors, qui, pour rejoindre leurs semblables devaient passer l'eau. Ils avaient aussi grand-soif et burent au fleuve, puisque plus personne ne les empêchait de se désaltérer.

Le vertu de cette eau en fit des sorciers, Dieu eut pitié d'eux et leur proposa, pour qu'ils deviennent reconnaissables, de leur faire pousser des cornes. Il leur promit, à ce compte, les joies du ciel.

Les sorciers n'acceptèrent pas. Ils préférèrent ne porter aucun signe qui les distinguerait des autres hommes.

C'est pourquoi Safara, l'enfer, est leur domaine après la mort.

(Raconté par A. Sadji).

Translation:The origin of sorcerers (witches)

Men, women, children, all the human species marched past, like a troop, on the earth and at a certain place, crossed a river the color of blood.

They all had a great thirst when they arrived at the edge of the red water, but at the ford, a watchman had been placed, to prevent people from drinking.

When the line had ended, the watchman, thinking that all the human species had crossed the river, left his post.

Then those who were late turned up, who, to rejoin their comrades had to cross the water. They were also very thirsty and drank in the river, since there was no one to prevent them quenching their thirst.

The power of this water turned them into sorcerers (witches). God had pity on them, and proposed that, in order to be recognizable, they should grow horns. He promised them, as a reward , the joys of heaven.

The sorcerers did not agree. They preferred not to bear any sign that would distinguish them from other men.

That is why Fire, Hell, is their domain after death.

ORIGIN OF WITCHES

Source: David Ames: "Belief in 'Witches' among the rural Wolof of The Gambia," Africa, 29(3), July 1959, 264-5.

"There is a Wolof legend about the origin of doma, which is told with very little variation, of how God informed the first people on earth, before they set out on a long journey, that they would meet two lakes, the first filled with blood and the second with water. God warned them that they would be very thirsty but that they should not drink from the first lake. Some disregarded God's warning and drank from the first lake and thereafter their descendants were doma."

(DPG: *From the above it is impossible to say whether Dr. Ames was following some of the old written legends, or whether he heard the story from oral tradition during his field work.*)

LEGEND OF STONE CIRCLES

Source: David Ames: Unpublished field notes.

(Stone circles in Salum, between Gongkuru and Genji) "According to the Wolof the stone circles were formerly human beings going on a ..(bridal procession).. and the bride let off a big fart, which so shamed her and the others that they turned into stone."

See also:

Descamps, Cyr
"The Discovery of Thousands of 'Petrified Brides',"
Afrique Histoire U.S., 1, 1982, 58-61.

Stone circles..."...the Wolof gave them an appellation ...of 'seetidoth' which means "petrified brides", an allusion to one of the numerous legends which...is attached to these remains."

EXPLANATIONS OF NATURAL EVENTS

ECLIPSE OF THE MOON

ECLIPSE OF THE MOON

Francis Moore: Travels into the Inland Parts of Africa... 1733.

p.101 "The Mundingoës (of The Gambia) told me, that the Reason its being dark was, because a Cat had put her Paw between the Moon and the Earth. The Mahometans in this Country were singing and dancing the whole Time, on account of their expecting their Prophet Mahomet to come in an Eclipse."

M. X. Golberry: Fragmens d'un Voyage en Afrique, fait pendant les années 1785, 1786 et 1787..... 1802

p.123-4 "Toutes les fois qu'il y a une éclipse de soleil ou de lune en Afrique, tous les Nègres sont dans la consternation, ils croient alors un grand dragon ou un grand serpent, livre un combat au soleil ou à la lune, et dans la crainte que l'un ou l'autre de ces astres ne succombe, et qu'il ne soit englouti par le monstre qui l'attaque, les Nègres se mettent en prières, ils font des offrandes et des sacrifices à leur Fétiches; toutes les femmes sont en lamentations, les hommes frappent sur les vases de fer ou d'airain, sur les tambours, ils sonnent de la trompe, ils poussent des cris horribles, ils attachent plusieurs chiens ensemble aux pieds des arbres et les accablent de coups de fouet, et ils prétendent que par tout ce bruit ils parviennent à effaroucher le dragon ou le serpent, à lui faire lâcher prise, et à délivrer le soleil et la lune de ces terribles ennemis.
...on ne parviendrait pas à les persuader, que la délivrance de l'astre en danger n'est pas due à leurs prières, à leurs sacrifices,

mais surtout au bruit qu'ils ont fait, qui, ayant intimidé le dragon ou le serpent, l'ont forcé de lâcher prise et de quitter le combat.

Diop, Birago: Contes et lavanes. 1963

126 "Un soir cependant le long du Grand Fleuve, au coeur du Pinkou, ce fut Woundou-le-Chat, le courageux pèlerin qui se cacha d'abord puis s'enfuit aux abords d'un village.

C'était une nuit d'éclipse. Le pèlerin solitaire s'avancait dans la pénombre vers la musique des paroles sacrées psalmodiées de la mosquée dont les minarets hérissés de troncs de rôniers détachaient leurs tours grises sur le fond d'ombre du ciel.

127 La illa ill Allah !
La illa ill Allah !
La illa ill Allah !

quand du coeur du village un vacarme fait de bruits de ferraille, de calebasses, de chants et de piailllements de filles et fillettes l'arrêta net.

Djakouma yé
Kalo miné

(C'est le chat
qui a pris la Lune !)

chantaient les filles tandis que les garçons tapaient sur tout ce qui pouvait résonner pour affoler "le Chat qui avait attrapé Kalo-la-Lune" selon les croyances ancestrales et lui faire lâcher prise. "

Ba, Amadou Hampate : Petit Bodiel . (Rituel de l'éclipse où l'on dit que "le chat a attrapé la lune".)

p.21 Refers to Serval ..(Djeri-tchewngu-Serval)

Dutal (Vulture) says:

22 - Pauvre chat! Il est si fier de sa robe blanche de fourrure sertie de noir que, chaque nuit, il va au rendez-vous avec la Lune. Et lorsqu'il lui arrive de se disputer avec cette amante, il se met en travers de sa route et intercepte son éclat. Il suce la lumière de la lune comme le vampire suce le sang d'un animal. La lune s'attriste, brunit et disparaît derrière un voile sombre que lui prête le firmament."

Cette conjoncture plonge la terre dans l'obscurité. Les fils d'Adam prennent grande peur. Ils la considèrent comme un signe de la fin du monde. On dit alors que "le chat s'est saisi de la lune". Hommes, femmes et enfants sortent dans les rues, habillés de haillons ou d'une manière baroque: culottes à la place des boubous, hommes habillés en femme et vice-versa, et ainsi de suite. Ils tapent sur tout ce qui peut créer un vacarme d'enfer en activité. Quelques vieilles femmes pilent de l'eau dans un mortier. Tout cela afin de prouver à Allawalam que les hommes sont devenus imbéciles, qu'il devrait en avoir compassion et prolonger les jours de leur habitat: la Planète Terre, en obligeant le méchant chat à lâcher prise.

Translations:

Golberry:

Every time that there is an eclipse of the sun or of the moon in Africa, all the Blacks are in consternation, they believe then that a great dragon or a great serpent is fighting with the sun or the moon, and in the fear that one or the other of these bodies will be defeated, and so that it may not be swallowed by the monster that is attacking it, the Blacks begin to pray, and make offerings, and sacrifices to their fetishes; all the women lament, the men beat on iron or bronze vessels, on drums, they sound trumpets, they utter terrible cries, they tie several dogs together at the foot of trees and overwhelm them with lashing, and they claim that by all this noise, they succeed in frightening the dragon or serpent into letting go, and freeing the sun and the moon from these terrible ennemis.

..one cannot persuade them, that the deliverance of the heavenly body from danger is not due to their prayers, to their sacrifices, above all to the noise that they have made which by intimidating the dragon or serpent, forced him to let go and leave the combat.

Diop, Birago:

One evening however, along the Great River, in the heart of Pinkou (The East), here was Woundou-the-Cat, the courageous pilgrim who hid himself, then fled to the edge of a village.

It was a night of eclipse. The solitary pilgrim advanced in the twilight towards the music of the sacred words recited at the mosque whose minarets, bristling with rhun palm trunks, stood out as grey towers against the darkness of the sky.

La illa ill Allah !

La illa ill Allah !

La illa ill Allah !

when from the heart of the village a din made from the noise of metal, of calabashes, of songs, and the squalling of girls and children stopped him dead.

Djakouma yé It is the cat

Kalo miné who has captured the Moon !

sang the girls while the boys beat on everything that could make a noise to madden the "Cat who had seized Kalo-the-Moon" according to ancestral beliefs, and make him let go."

Ba, Amadou Hampate:

Poor cat! He is so proud of his white fur, tinged with black, that each night, he goes to meet the Moon. And when he happens to quarrel with this lover, he puts himself across the path and intercepts its light. He sucks the light of the moon like a vampire sucks the blood of an animal. The Moon becomes sad, darkens, and disappears behind a dark veil which the sky lends her.

This happening plunges the earth into darkness. The children of Adam become afraid. They consider it a sign of the end of the world. They say "The cat has seized the moon." Men, women and children go out into

the streets, clad in rags, or in a strange manner; trousers in place of robes, men dressed as women and vice-versa, and so on. They beat on everything that can create a hellish uproar. Some old women pound water in a mortar. All this to prove to God Almighty that men have become idiots, that he ought to have compassion for them, and prolong the days of their abode, Planet Earth, by forcing the wicked cat to let go.

DPG This type of belief seems to be common to the Mandinka, the Fulbe, and the Wolof.

Change in law of successionAndré Alvares de Almada: Tratado breve dos Rios de Guiné (c. 1594)

Translated by P.E.H. Hair (1984)

p. 6 "It was an ancient custom among the Jalofo for the kingdom to be inherited by sons. This custom has been abandoned, and now only nephews, the sons of sisters on the mother's side, inherit. According to what the old men of these parts relate, (the change of custom) began when a king of this domain of the Jalofo found himself sick with leprosy, which covered him all over, so that, distressed by this very contagious malady, he never appeared among his own people or was seen by them. The kingdom was governed by one of his brothers, and by the elders of the land. In all the nations of the blacks the elders are readily obeyed and they always play a part (in government). While the king was in retirement because of his illness, he learnt that a few days' journey away lived a Jalofo caciz or medicine-man, called in these parts a bixirin, who had come there a little time before, and was considered a holy man, and who made very striking cures by means of herbs and other medicines. When the king knew this, he had him sent for. The man came before the king, and - as these bixirins are always the mouth-piece of the enemy of human kind, and always desire to sacrifice to him, and to have sacrifices made by spilling human blood, no matter whose blood it may be - when the caciz saw how the king was, he told him that he could not be restored to health unless he was first bathed in the blood of two children, his sons, and that after this was done, he would cure him so that he regained his health. Health is always eagerly desired, especially by a king who for years has not ruled and has hardly ever been seen by his people. And as it is the custom in these parts to have many wives, and being many they bear many children who, whether (begotten) by the king or not are accepted and considered as his; it seemed to the king that, having many sons, it would be easy to have two of them killed. Since the cure for his disease, according

to what the caciz had said, was to bathe himself in the blood of his sons, he decided to arrange this. He called his two chief wives, the ones, he thought, who showed more love than the others. Perhaps they had once said to the king that, if it had been possible to bring him health that way, they would (gladly) have taken the illness on themselves. The king called them and repeated to them what the caciz had said to him. The wives became perplexed and confused, and made reply to the king that his (return to) health was greatly desired, not only by themselves who were his wives, but by all his people. However, the exchange (of his life for those) of his two sons; who might otherwise (some day) become kings of this kingdom, was a very drastic measure which could not be considered. For were they to agree to this, out of the obedience and love which they had for him as wives, the people, hearing of it, might not consent to it, and might rise up against him and hand over the kingdom to his brother.

#7 When the king heard the reply of his wives, on which he had pinned all hope of a cure, he was much [annoyed ?], and for many days did not care to see anyone except his little page of the chamber who served him in the palace. When they learned of this, two sisters of the king came to visit him. They reproved him for not letting himself be seen, which (they said) might have resulted in his final wasting away and the destruction of his life more quickly. He complained to his sisters about the behaviour of his wives, how they had not cared to agree to the execution of two of the sons they had had by him, so that he could be bathed in their blood and in that way find a remedy and a cure.

#8 The sisters told him that they and their sons would (willingly) kill themselves to bring him health, and they each offered a son. Since in these parts the sons of (a man's) brothers and sisters are considered as (his) sons, so that nephews call their uncles 'father' and the uncles call them 'son', the king accepted the offer of the sisters, and the caciz did not refuse the sons because they were the sons of his sisters. Their throats were cut and the king was bathed

in their blood; and from then on the caciz set to work to cure him, applying remedies in the form of herbs and other medicines which the devil must have shown him, in such a way that the king was restored to health.

#9 Finding himself healthy, and reflecting how his wives had not cared to give up their sons for his health, and that this might well be because the sons were not his children, the king summoned his council; and when the leading men of his kingdom and certain kings his subjects had assembled, they examined the issue. And between them they decided on a (new) law, one which has (also) been kept until today in the other kingdoms of the Jalofos, Barbacins and Mandingas. The law is as follows. Since the king has many wives, and all their sons may not be his but may have other fathers; and since as a result individuals inherit kingdoms which do not belong to them (not being of royal blood), excluding others to whom of right the kingdoms should belong; it was ordered that, henceforward, the sons of kings should not inherit the kingdoms of these parts, but instead the nephews of kings, sons of their sisters on the mother's side. For it is certain that these women are the kings' sisters and their sons the kings' nephews, while it is not certain that the sons of the kings' wives (carry royal blood). That blood tells had been shown quite clearly by the king's sisters, since they offered the blood of their own sons for the king's health, and this being blood of his own blood, it led to his being cured and healed. If the sons of his wives had been (truly) his own sons, the wives would not have refused to do with their sons what the sisters did with theirs.

#10 The law thus decreed has been kept in these parts until today, except in the kingdom of Budumel...

The same legend is repeated in

Andre Donelha: Descrição da Serra Leoa e dos Rios de Guiné do Cabo Verde (1625
 [An account of Sierra Leone and the Rivers of Guinea from Cape Verde]
 Lisboa: Junta de Investigacoes Cientificas do Ultramar, 1977.
 (Edited by Alevino Teixeira Da Mota & P.E.H. Hair).

p. 131 "King Jonai (cf. Njie)....With the greater part of his army he
 came back to his own kingdom to rest, to the large town of Lambai, with
 133 the intention of making war (next) on the Berbesins and then on the Fulos.
 While making ready he fell ill and was consumed with leprosy; some said
 that it was a poison which had been given him by order of the kings his
 enemies, others said it was a true illness. Finding himself struck down
 with sickness, he placed himself for a cure in the hands of his doctors,
 who there are called jabocoses. And (then) seeing they did not restore his
 health, he called together the leading doctors in his kingdom and told
 them that, since they made a practice of medicine, they must give him
 health within a set number of days, and if they did not succeed, they
 must leave his kingdom or else cease to practise. And (after that), any
 one whom he learnt was employing his art would lose his head.

The jabocoses, terrified by the command of the king, and knowing
 that what he said he would carry out to the letter, met together in council,
 and decided that they would take a male child of the royal line, freely
 handed over by his mother, and kill him, cutting his throat above the
 king's head and washing it with his innocent blood and anointing it then
 with the fat and lard of the child, and that they would give the king
 certain drugs to make him sweat; and this treatment would make him well
 again. All this must have been by order of the devil, enemy of mankind.

The doctors brought this news to the king. He, desiring health, ordered his wives, who were many, to be called, and he told them what the doctors had told him, asking all those who had sons and who wished to see him healthy to give him one of their sons in order that he might be cured, for it had to be done with the consent of the mother if the cure was to succeed.

The wives replied that there was no mother or father who would rejoice to see a son dead, and that the jabacoses had told him what they had because they knew this, in order to stop him from (attempting) the cure, which they did not dare to risk (lest it fail). And that since there were in his kingdom many who were ill with this disease, he should console himself with this, and resign himself, the disease being incurable. If he wished as king and father to take away one of the sons who was there, he had the power to take him to cure himself, but not the power to make them rejoice to see a son dead. The king was left very sad at the reply of his wives.

He had two sisters, through his mother. These came before the king and told him that they were very surprised that, since he had as many wives as he did, but was a warrior and was always going off to wars, these young and beautiful women should be expected to remain idle, keeping chaste till he returned. Because these women knew that the sons they had were not by the king, they would not give them up; since if the cure did not succeed, the jabacoses would say that the child was not of the blood of the king, and the cure had failed for that reason, and then his wives would be dishonoured. But this the doctors could not say of the speakers and their sons, because they were his sisters, all from the same mother, and their sons were nephews of the king and his blood. One of the sisters had two sons and the other one: (they said) that he should take which one he wished and be cured.

The king rejoiced greatly that the sisters had offered him their sons with such good will. The one who had two sons took the smaller and handed him over to the jabacoses, and they cured the king, so that he was healthy in a few days. Finding himself in perfect health, the king called together the

great men and the elders of his kingdom, and told them what had happened with the jabacoses and with his wives and sisters. And he made a law, which was confirmed by the elders and the great men of the kingdom, that henceforward not the son should inherit but the nephew, the son of the oldest sister, sister through a mother not through a father. And the son of the sister who gave him her younger boy for a cure, he ordered to take an oath as Lambaim and heir to his kingdom. This law was kept from that time among the Jalofos and Berbecins and Mandingas, since it has proved a good law to date.

G. Mollien: Travels in the Interior of Africa to the sources of the Senegal and Gambia...in the year 1818. 1820.

p.55

"The sovereign of Gayor possesses absolute power over the lives and property of his subjects, who call themselves the slaves of the Dameil. The kingdom, nevertheless, is under a feudal system; and the Dameil's orders are often resisted. One of his most powerful subjects, knowing that the king designed to take his life, appeared before him with a retinue of four hundred men, declaring that he never went abroad without that number of attendants. The tyrant had ordered a deep pit to be dug at his feet, and covered with a mat; he desired the chief whose destruction he meditated, to seat himself in the mat, but the latter guessing the perfidious intentions of the despot, thus replied: "Dameil, I am thy slave, and worthy of repose only in the dust upon which thy feet have trod." By this adroit answer he avoided the fate prepared for him."